This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

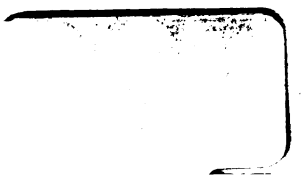
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07585190 1



MISÈRES

D'UN

PRIX DE ROME

COULOMMIERS. — Typog. A. MOUSSIN

MISÈRES

D'UN

15314

PRIX DE ROME

PAR

ALBÉRIC SECOND

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1868

Tous droits réservés

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Comment le manuscrit d'Orphée Godiveau tomba dans nos mains, c'est assurément le cadet de tes soucis, ô monseigneur le Public! La confession de cet infortuné fruit-sec musical est-elle faite pour t'intéresser? Voilà le problème. Il faut se contenter de poser la question et ne se point donner les gants de la résoudre. Lisez ces pages véridiques, Mesdames et Messieurs, et prononcez votre arrêt souverain.

ALB. S.

MISÈRES
D'UN
PRIX DE ROME

I

E finita la musica ! — Ce matin, j'ai reçu un commandement de mon propriétaire auquel, paraît-il, je dois deux termes de loyer. Il me somme d'avoir à les lui payer dans les huit jours, pour tout délai... Vrai, s'il faisait un peu moins froid, ce soir, une prétention si exorbitante me pousserait à une douce gaîté. Que n'exige-t-il aussi de son débiteur, par la même occasion, un quartier de lune et des tranches d'étoiles ! Mais le

moyen de sourire ? L'eau de ma carafe est gelée ; ma dernière bûche vient d'expirer tristement dans mes cendres glacées ; mon nez bleui ressemble considérablement aux nez héroïques de la Bérésina.

Est-ce une erreur ? non... Une main impatiente est suspendue au cordon de ma sonnette. Je n'attends personne. Parbleu, si j'ai affaire à un voyageur égaré dans les solitudes de la rue Blanche, et si ledit voyageur sollicite l'hospitalité, nourrissant le chimérique espoir de se réchauffer à mon foyer, je ne saurais trop conseiller à ce brave homme de sonner chez le voisin... Mais je ne me trompe pas ; je reconnais la voix perçante du fils de mon portier. Il m'appelle. Que me veut cet adolescent ? et quel nouveau papier timbré de Damoclès est suspendu sur mon front persécuté ?

O surprise ! ô fortune ! ô féerie !

Sachant bien quel motif impérieux m'a empêché de remplir mon bûcher vide, ce doux Éliacin m'a contraint au nom de son père d'accepter

une brassée de bûches et de fagots. Si je profitais de cette aubaine inespérée pour commencer à écrire mes *Mémoires?*

. . . . . .

. . . . . .

Je t'en souhaite; et combien les philosophes sont fondés à dire qu'il n'est point de félicité parfaite ici bas! — A présent que je possède de quoi avoir chaud, je manque de ce qu'il faudrait pour y voir clair. Consumée jusqu'à ras de la bobèche, mon unique bougie crépite et projette ses dernières lueurs. A demain donc, si Dieu me prête vie et chandelle.

Mais Celui qui m'a donné la vie me donnera-t-il une chandelle? Hier, mon épicier m'en a refusé une à crédit.

— Pas d'argent, pas de *suif*, a dit ce négociant avec un gros rire bête.

Un épicier qui fait un calembour par à peu près.... Où courons-nous?

II

J'ai vu le jour à Paris, dans l'arrière-boutique d'un boulanger de la rue Montmartre.

Née Hermine de Grandpré, M^me^ Godiveau, ma mère, avait eu l'esprit d'épouser mon père à une époque troublée et violente où ces sortes de mésalliances constituaient un certificat de civisme préservateur.

L'union de mes parents fut longtemps stérile. Après avoir impitoyablement fermé l'oreille aux supplications réitérées du couple sans rejeton, le ciel se laissa enfin attendrir, et vers le milieu du mois d'août de l'an 1810, un petit être frêle

et gémissant fut inscrit sur les registres de l'Etat civil sous les noms d'Hippolyte-Arthur-Alphonse-Orphée Godiveau.

Cet être gémissant, c'est moi.

Selon M. de Chateaubriand on ne saura jamais tout ce que l'œil d'un roi contient de larmes. L'œil d'un petit enfant en contient davantage. Un enfant pleure beaucoup plus durant les trois premières années de sa misérable existence qu'il ne pleurera pendant tout le reste de sa vie. Quel plus terrible enseignement, quel plus énergique prologue Dieu pouvait-il placer en tête de cette farce lugubre qui s'appelle *la vie humaine?*

C'est ici le lieu de consacrer quelques lignes à un personnage qui a exercé sur ma destinée la plus fatale influence, à celui qui a cousu à mon nom patronymique de Godiveau, le prénom saugrenu d'Orphée, — à M. Javillet, mon parrain, en un mot.

Ce M. Javillet figurait à l'orchestre du théâtre des Variétés en qualité de deuxième premier violon solo. C'était un petit vieillard sec et nerveux,

parfaitement conservé. Été comme hiver, il courait la ville, vêtu d'une invariable façon. Resté fidèle au costume des merveilleux du Directoire, un habit noir à queue de morue battait incessamment ses mollets microscopiques, emprisonnés dans des bas chinés. Sa culotte de drap noisette était fixée aux genoux par deux boucles d'acier, luisant et poli comme de l'argent fin. Il portait deux montres, escortées d'un volumineux attirail de chaînes, de breloques, de brimborions de corail et de noix d'acajou. L'extrémité de ses cheveux poudrés avec soin, s'enroulait dans un ruban de soie noire, et formait une petite queue mutine, perpétuellement agitée. Quand il faisait sa partie de violon à l'orchestre des Variétés, cette queue voyageant sans cesse de l'épaule droite sur l'épaule gauche, et de l'épaule gauche sur l'épaule droite, battait la mesure avec la précision d'un métronome. Protestant de toutes ses forces contre notre disgracieux chapeau conique, il étalait avec une vanité crâne sur le sommet de sa tête falote le plus coquet, le plus galant, le plus fripon des tricornes.

Jadis il y avait des ménétriers ; aujourd'hui il n'y a plus que des artistes. Moi, je suis artiste ; la petite fille du décrotteur du passage des Panoramas, qui écorche l'ouverture du *Calife de Bagdad*, tandis que M. son père vernit les bottes de la pratique, est une artiste elle aussi. Tout le monde est artiste ! M. Javillet, lui, a été le dernier ménétrier. Bon vivant, gai luron, franc buveur, ayant le mot pour rire, il ne se préoccupait guère de ces niaises billevesées et de ces creuses rêvasseries qui sont la pâture quotidienne, le souci le plus cher des artistes d'à présent.

Mon père et M. Javillet faisaient ensemble le commerce d'amitié le plus tendre, le plus intime ; il ne se mangeait pas chez nous un bon morceau, il ne se débouchait pas une bouteille de vieux vin cacheté, que M. Javillet ne fût de la partie. Sans lui, sans son franc rire, sans sa chanson joyeuse, sans ses refrains bachiques et gaillards, point de fête complète. Lui de son côté, il apportait de temps en temps des billets gratuits pour son théâtre.

L'hospitalité qu'on lui offrait chez nous, M. Javillet la recevait également dans plusieurs autres maisons à sa convenance. C'était partout la même gaieté, la même bienvenue, la même franchise d'accueil. Un calembour, une gaudriole, un petit air de musique, et voilà son écot payé au centuple!

Lorsque ma mère me mit au monde, M. Javillet se tenait dans une chambre voisine, pressant les mains de mon père et l'exhortant au courage.

Tout à coup un cri plus déchirant que les autres se fit entendre. Les deux amis se regardèrent en pâlissant, la porte s'ouvrit et la sage-femme parut sur le seuil.

— Vous êtes père d'un garçon... un garçon superbe... tout votre portrait, monsieur Godiveau! s'écria la matrone, avec un geste, un sourire et une inflexion de voix de circonstance.

On décida que je serais baptisé la semaine suivante. Mon père me choisit le nom d'Hippolyte, ma mère, celui d'Arthur, ma marraine celui

d'Alphonse, et M. Javillet, élu mon parrain à l'unanimité, m'infligea le nom d'Orphée.

— Quel sobriquet lui donnes-tu là? demanda mon père, dont les notions mythologiques étaient vagues, incertaines et confuses.

— J'ai mon idée... se contenta de répliquer M. Javillet d'un air et d'un ton mystérieux.

III

Une nuit de Noël, au sortir de la messe de minuit, mon père, ma mère et mon parrain prirent place devant une appétissante volaille bourrée de marrons ; à droite et à gauche de cette pièce de résistance brillaient, d'un vif éclat, un jambonneau dont la base disparaissait dans une gelée onctueuse, et une salade de céleri constellée de ronds de betterave, d'un beau rouge écarlate. Aux quatre angles de la table, et semblables à des sentinelles avancées, on apercevait quatre bouteilles, non de ces insignifiantes bouteilles de Bordeaux, n'ayant guère plus de

hanches qu'une fillette de treize ans, mais quatre bouteilles majestueuses, au cou respectable, à la base imposante, aux flancs volumineux — honnêtes personnes restées fidèles à la mode des paniers!

Un grand feu de fagots pétillait dans l'âtre; la bûche patriarcale de Noël chantait son cantique annuel. Les trois convives se sentaient dans d'excellentes dispositions pour faire un souper joyeux, c'est-à-dire qu'ils joignaient beaucoup de bonne humeur à beaucoup d'appétit. Mon père appelait sa femme Mademoiselle de Grandpré, ce qui était sa plaisanterie la plus folâtre; mon parrain avait déclaré que ce réveillon lui paraissait digne des contes de fées; quant à ma mère, sans s'expliquer autrement, elle avait promis une surprise pour la fin dure pas.

La dinde truffée aux marrons ayant disparu, le jambonneau étant allé rejoindre la dinde, et alors que de la salade de céleri il ne resta que le saladier, M. Javillet se leva, montra son verre vide, et s'écria avec une emphase comique :

— Madame Godiveau, on demande la surprise !

Ma mère fouilla dans les poches de sa robe — deux poches larges et profondes comme celles des clowns anglais — d'où elle tira deux bouteilles de vin de Champagne, encapuchonnées de papier argenté.

A cette vue il s'éleva un hurrah général.

— Excusez, mademoiselle de Grandpré! dit mon père en passant amoureusement sa langue sur ses lèvres, nous mettons donc les petits plats dans les grands !

— Madame Godiveau, s'écria mon parrain, dont les yeux gris lançaient des flammes bachiques, souffrez que je boive à vos grâces, à votre dindon, à vos charmes, à votre jambonneau, à votre vin de Champagne, à votre salade et à vos vertus!

— Vil flatteur, répondit ma mère, laissez là mes vertus, mes charmes, mes grâces, et écoutez-moi tranquillement, si c'est possible... Et toi, monsieur Godiveau, fais-moi le plaisir d'ou-

blier ton verre, qui rappelle avec avantage le tonneau des Danaïdes... Prêtez-moi toute votre attention, mes chers amis; il s'agit de choses sérieuses.

Mon père se raffermit sur sa chaise et mon parrain s'accouda sur la table.

— Mes amis, dit ma mère, notre Orphée va sur ses huit ans. Jusqu'à présent on ne s'est occupé qu'à l'aimer, à le choyer, à le caresser, à le gâter et à le fêter; n'est-il pas temps de songer à son avenir?

— Son avenir! interrompit M. Godiveau, qu'est-ce que tu nous chantes-là? Est-ce qu'on s'est occupé de mon avenir à moi? J'avais deux bras et un brin d'intelligence; je savais lire, écrire et compter; avec ça un homme ne meurt pas de faim. Mon fils en saura toujours autant que moi. Il possède de plus que moi un agrément qui n'est pas à dédaigner par le temps qui court... après nous, il aura des rentes... à quoi bon s'inquiéter de son avenir?

— Tu ne me comprends pas, reprit ma mère. C'est de son avenir moral que je parle.

— Ah ! ah ! si tu fais des phrases, je n'en suis plus, dit mon père.

Avec son tact habituel, M. Javillet jugea opportun d'intervenir dans ce débat conjugal.

— Ta femme a raison, dit-il... les femmes ont toujours raison... vérité suffisamment démontrée par l'auteur du *Mérite des Femmes*. Je ne te dirai pas avec ce galant poëte :

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

Parce que, vu le nombre de tes libations, si tu tombais aux pieds de n'importe qui, je crois que tu ne pourrais pas te relever... Je dis seulement : « n'interromps pas l'orateur ! »

Ma mère, qui trouvait plaisir à enterrer son mari sous les fleurs de son langage, toujours soigné, imagé et parfumé, comme aux plus beaux temps des splendeurs de sa noble famille, reprit en ces termes :

— En face de son bloc de marbre encore vierge, le sculpteur s'adresse cette question :

Sera-t-il Dieu, table ou cuvette ?

Ne me sera-t-il donc pas permis de me demander ce que deviendra mon fils, ce petit bloc de chair et de sang, qui est le sang de mon sang et la chair de ma chair ?

— Que diable nous chantes-tu là? interrompit mon père, que ce système de phraséologie agaçait particulièrement.

— Silence, Godiveau! s'écria M. Javillet en frappant de son poing sur la table. Tu coupes la parole aux dames... ces choses-là ne se font pas, mon ami. Si M. Legouvé était instruit de tes manières d'agir, il concevrait de toi une fâcheuse opinion.

— Puisque je n'ai pas eu l'esprit de me faire comprendre, reprit ma mère, je vais mettre mon langage à la portée des intelligences les plus rebelles. Monsieur Godiveau, ayez l'obligeance de me répondre catégoriquement : que comptez-vous faire de votre fils ?

— Drôle de question! dit mon père.

— Drôle de question n'est pas une réponse catégorique! s'écria mon parrain.

— Et parbleu ! il fera ce qu'a fait son père.

— Hein ? fit ma mère.

— Il sera boulanger.

— Tarare ! s'écria M. Javillet ; mon filleul est né pour la boulangerie comme j'étais né, moi, pour garder le sérail du grand Turc !

— Mais alors que voulez-vous qu'il devienne ? Sera-t-il soldat ?

— Non, dit ma mère ; cette carrière est pleine de périls qui me feraient mourir d'angoisse.

— Sera-t-il médecin ?

— Pas davantage. Je frémis en songeant qu'il pourrait être appelé à soigner des maladies contagieuses. Il me semble qu'avocat...

— Jamais... interrompit mon père ; c'est le métier des fainéants et des bavards.

Secrètement joyeux de cette altercation, M. Javillet fit signe qu'il voulait parler. Il se leva, décoiffa lestement une bouteille de champagne, en avala la moitié sans reprendre haleine, et, les yeux hagards, le teint empourpré, le geste animé et rapide, il s'écria d'une voix stridente :

— Mes amis, mes chers amis, je bénis les dieux, qui m'ont fait votre hôte cette nuit. Ce que j'en dis, ce n'est pas à cause de la dinde, qui était parfaite, de la salade de céleri, qui n'aura pas sa pareille, ni à cause du jambonneau, que je déclare sans rival. S'ils m'ont rendu témoin de votre discussion conjugale, c'est que les dieux veulent que je sois l'arbitre des destinées de l'enfant.

— Javillet est gris, murmura mon père en manière d'*à parte*.

— Epoux Godiveau, écoutez-moi, reprit mon parrain : le livre de la vie s'ouvre à mes yeux éblouis; je le déchiffre couramment comme un solfége. Les destinées de votre fils y sont imprimées en lettres d'or. Il ne sera ni boulanger, ni médecin, ni avocat, ni militaire : il sera musicien. En lui donnant le nom d'Orphée, je n'ai fait qu'obéir à une volonté supérieure. Écoutez l'avenir qui lui est réservé !...

Et alors, comme s'il eût réellement lu dans un livre, M. Javillet s'écria avec une incomparable volubilité :

— Place! place! place devant! place derrière! place partout! voici l'innombrable armée des musiciens qui s'avance. Leur domination se fait sentir ici et là, et là-bas et ailleurs. Voyez-les! voyez-les! on les habille de soie et de velours, on les couronne de myrtes et de roses. Les plus belles entre les belles femmes se disputent à qui lavera leurs pieds et parfumera leurs chevelures. Les plus nobles suivent leurs chars en poussant des cris d'allégresse. Voyez cet homme qui joue du violon... Le roi d'un grand pays le presse sur son cœur et l'appelle : « Mon cousin! » La reine d'une nation puissante sollicite la main d'un pianiste pour sa fille aînée. Les contre-basses sont commandeurs de la Légion d'honneur. Les musiciens distingués habitent des palais; ceux qui n'ont qu'un talent médiocre occupent des hôtels. — Tout ce qui touche à la musique est honoré, glorifié, divinisé. Après l'âge d'or, l'âge de la musique. Ce jeune homme qui vient de composer un nocturne est fait vicomte. Un opéra en cinq actes donne droit au titre de

duc et à une pension de cent mille livres, reversible sur les enfants naturels non reconnus. — Et les chanteurs, donc ! Oh ! les chanteurs ! ! ! Le *Moniteur* imprime chaque matin, dans sa partie officielle, le bulletin de leur précieuse santé. Un ténor étant mort épuisé par les plaisirs, six dames appartenant aux plus illustres familles du royaume sollicitent et obtiennent la faveur d'être enterrées vivantes dans son tombeau. Ce tombeau, élevé aux frais de la patrie, haut de trente mètres, est en or massif, avec des agréments de diamants et d'émeraudes. — Rousseau et Voltaire sont mis à la porte du Panthéon ; à leur place, on installe un baryton, un pianiste et l'auteur d'une mélo....

M. Javillet n'acheva pas sa phrase ; il roula sous la table, où il ne tarda pas à s'endormir du sommeil des juges, — et non des *justes*, comme on a la mauvaise habitude de le dire, et ce qui n'offre aucun sens.

IV

Le sommeil de mon parrain ne dura pas moins de douze heures. Lorsqu'il se réveilla sur le lit de mon père, il déclara n'avoir gardé aucun souvenir de ses incohérents propos de la veille.

— Tu étais gris comme un chapitre de chanoines, lui dit son ami.

— Est-ce vrai, madame Godiveau? demanda mon parrain d'une voix repentante.

— Si c'est vrai! s'écria mon père... Tu as dit, à toi tout seul, plus de bêtises que n'en débitent dans une année tous les farceurs des Variétés. N'as-tu pas prétendu qu'avant peu les compo-

siteurs de nocturnes seraient logés gratis au Panthéon, et que les rois se feraient un devoir de tutoyer les pianistes et de les appeler leurs cousins?

— En attendant que mon fils soit commandeur de la Légion d'honneur, reprit ma mère, qui ne résista pas au plaisir de décocher sa petite épigramme, en attendant que le *Moniteur* donne chaque matin, dans sa partie officielle, le bulletin de sa santé, en attendant que les femmes les plus nobles et les plus belles obtiennent la grâce d'être enterrées dans son tombeau, — ce qui, je l'espère bien, aura lieu le plus tard possible, — nous allons d'abord, si M. Godiveau veut bien le permettre, l'envoyer dans une institution où, avant d'en faire un musicien, on essaiera d'en faire un homme.

Quelques mois après cette mémorable nuit de Noël, dont le récit me fut fait souvent par mon parrain, j'entrai, en qualité d'interne, dans une institution en vogue.

Chaque dimanche matin, après la messe, une

vieille servante de la maison, appelée Léocadie, venait me chercher à la pension.

— Avez-vous bien travaillé cette semaine, monsieur Orphée? me demandait-elle invariablement, lorsque, après avoir franchi le seuil de l'institution, nous entendions se refermer derrière nous la lourde porte cuirassée de gros clous à tête ronde, comme la porte d'une prison.

Notons un fait en passant : ma bonne, quoiqu'elle en mourût d'envie, ne m'embrassait jamais avant d'être arrivée à la maison; elle eût considéré ce baiser pris dans la rue comme un vol fait à sa maîtresse.

— Mais enfin, Léocadie, lui dis-je un jour, pourquoi ne m'embrasses-tu pas tout de suite? est-ce que tu ne m'aimes pas?

— Mon cher petit, répondit-elle, le premier baiser d'un fils appartient à sa mère. Après elle, s'il en reste!

Puis elle ajouta en frappant du bout des doigts sur mes joues vermeilles et rebondies comme des pêches :

— Et j'espère qu'il en restera.

Avec cette sagacité instinctive, particulière aux enfants, je m'étais accoutumé à lire sur la physionomie de ma bonne, beaucoup mieux que je ne lisais dans ma grammaire. Il me suffisait d'observer les plis de sa bouche et l'expression de ses yeux pour deviner l'humeur de mon père et l'accueil qui m'attendait à la maison. Léocadie était pour moi comme un vivant baromètre, et je devinais sans me tromper si l'aiguille était au *beau fixe*, ou si elle inclinait vers *la tempête* et *les grands vents*.

Certain dimanche d'avril de l'an 1820, Léocadie m'attendait, comme de coutume, dans le parloir. La veille, à la distribution des places, j'avais eu la chance d'être proclamé le premier de ma classe. J'arrivais donc tout léger, gai comme un pinson, et m'inquiétant de savoir quelle récompense je recevrais de ma mère, lorsqu'en poussant la porte du parloir, la muette figure de ma vieille bonne, qui se détachait tristement en relief sur le fond gris de la muraille,

arrêta court l'élan de ma joie. Je me sentis froid dans le dos, et machinalement, je fis deux pas en arrière, comme si un précipice béant se fût creusé sous mes pieds.

— Qu'as-tu? qu'y a-t-il? que se passe-t-il? demandai-je lorsque j'eus réprimé ma frayeur.

Aussitôt qu'elle m'eut aperçu, Léocadie se leva, courut vers moi, et serrant avec force ma tête blonde sur sa poitrine :

— Mon pauvre enfant! murmura-t-elle, mon pauvre enfant! mon pauvre enfant!

Parlant ainsi, elle voulut m'embrasser.

Mais je la repoussai avec violence.

— Ma bonne, m'écriai-je, pourquoi cherches-tu à m'embrasser? pourquoi veux-tu voler le premier baiser de maman? d'où vient qu'aujourd'hui tu ne crains pas de lui faire de la peine?

Une pensée rapide et brillante illumina mon esprit.

— Maman est morte! maman est morte! m'écriai-je en pleurant, et les sanglots étouffèrent ma voix.

Mes pressentiments ne m'avaient point trompé. Ma mère mourante gisait sur son lit; ses draps étaient ensanglantés. Sur la commode, sur les chaises, sur le plancher, partout on apercevait des linges tachés de sang. La veille au soir, ma pauvre mère avait été foudroyée par une apoplexie.

Et comme si elle n'eût attendu que ma présence pour mourir :

— Mon fils! soupira-t-elle.

Elle chercha à se lever sur son séant, étendit ses deux mains sur ma tête pour me bénir, remua les lèvres et retomba sur son oreiller. Elle était morte.

A dater de ce jour, le bon génie de la famille s'étant envolé avec l'âme de ma mère, tous les malheurs imaginables fondirent sur notre triste maison. De fausses spéculations et deux mauvaises récoltes ruinèrent mon père, que la mort de sa femme avait déjà ruiné moralement.

Dix-huit mois après, M. Javillet escortait le convoi de son vieil ami, dont les restes mortels

furent enfermés dans le tombeau qui contenait déjà ceux de sa femme.

A douze ans, j'étais donc orphelin et sans fortune.

— Les dieux t'ont privé bien jeune de tes parents, me dit mon parrain; je t'en servirai.

— Et moi aussi, ajouta Léocadie en me serrant sur son cœur avec une effusion maternelle.

Il fut convenu que je partagerais l'appartement de M. Javillet.

Ami lecteur, qui que tu sois, — si jamais j'en ai un, — pardonne-moi de m'être si longuement étendu sur les premiers jours de mon enfance. Hélas ! ce sont les seuls jours heureux que j'aie connus.

Si un homme n'a eu, dans toute sa vie, qu'un seul amour, est-il surprenant qu'il se remémore avec complaisance les attraits divins de sa chère maîtresse ?

V

L'appartement de mon parrain était composé de deux petites pièces mansardées, juchées tout au haut d'une maison du boulevard Montmartre. Si M. Javillet avait conservé le costume des merveilleux du Directoire, ces Athéniens du siècle dernier, en revanche une simplicité toute spartiate régnait dans son logis. Les carreaux de sa chambre à coucher n'étaient dissimulés qu'à demi par un méchant tapis vert, percé à jour comme de la guipure. Six chaises en noyer, une couchette en bois blanc, une commode boiteuse composaient son mobilier.

La première pièce, un véritable capharnaüm, servait tout à la fois d'antichambre et de cabinet de toilette. La garde-robe du vieux musicien était accrochée à des clous plantés dans la muraille. On eût dit la devanture d'un fripier du XVIII^e^ siècle. Cette pièce dont les murs étaient peints à la chaux, recevait une lumière terne et grise, par une fenêtre en tabatière où plusieurs vitres absentes avaient été économiquement remplacées par des carrés de papier huilé.

— Voici mon Louvre! s'écria M. Javillet, en m'introduisant dans sa demeure.

Je ne saurais dire ce qui se passa en moi, lorsqu'un rapide coup d'œil m'eut fait faire connaissance avec le logement de mon parrain. Il s'en fallait que l'aspect des lieux où j'étais né et où s'était écoulée mon enfance m'eût inspiré des idées de luxe; cependant je me sentis humilié. Tous les soins de ma mère et de Léocadie tendaient à ce que notre modeste intérieur se distinguât toujours par la plus minutieuse pro-

preté; c'est pourquoi j'eus peine à réprimer mon dégoût en apercevant la poussière qui couvrait les meubles, et les toiles d'araignée qui couraient dans tous les sens, du plafond à la muraille et de la muraille au plafond.

L'impression pénible que me causa la vue de son *Louvre* n'échappa point à mon parrain. Ses sourcils se froncèrent, et durant quelques minutes, il arpenta sa chambre sans ouvrir la bouche.

Puis, comme s'il prenait une subite résolution, il me fit signe de m'asseoir, se posa devant moi, et me dit, d'une voix profonde, que je ne lui connaissais pas, ces paroles que je crois entendre encore :

— Mon cher filleul, tu as douze ans; tu n'es plus un gamin; écoute-moi bien. Je vais te parler comme je parlerais à un homme; tâche de me comprendre.

Tu es orphelin, et tu n'as pas de fortune. Ton père avait des dettes qu'il faut payer. C'est sa dernière volonté... et le dernier vœu des morts, c'est chose sacrée, mon fils. Aussi, plus tard,

lorsqu'on t'interrogera sur ta famille, tu pourras répondre avec orgueil : Né de parents pauvres mais honnêtes. Et c'est flatteur, dans un temps où tant d'autres qui font la roue doivent le jour à des parents riches, mais voleurs.

J'interrompis M. Javillet.

— Mon parrain, lui dis-je, vous avez raison de me parler comme à un homme. Vous verrez que je serai digne de cette marque de confiance; je suis prêt à faire tout ce que vous m'ordonnerez.

— Malheureusement, reprit-il, tu n'es propre à rien. Toutes les phrases latines que tu as retenues chez ton professeur, la belle avance! Moi, je ne sais que la musique. Je t'enseignerai tout ce que j'en ai appris; tu seras musicien.

Les créanciers de mon père soldés, il resta liquide une somme de 3,200 fr., dont mon parrain préleva une faible partie qu'il employa à l'acquisition d'un piano de rencontre, de divers cahiers de musique et d'un lit de sangle. Les caisses d'épargne et de prévoyance ne fon c-

tionnant pas encore, le surplus fut placé dans une tontine, dont les prospectus promettaient des merveilles. D'aimables calculs, basés sur les tables de mortalité, prouvaient qu'au bout de quelques années les souscripteurs survivants se partageraient de très-gros dividendes. Ces tontines, qui faisaient fureur dans ce temps-là, sont pour ainsi dire le chaînon qui lie la banque de Law et les actions du Mississipi aux innombrables mines de charbon et de bitume, et aux fantastiques houillières de notre société — en commandite.

Le lendemain du jour de mon installation chez M. Javillet, je fus agréablement surpris en voyant entrer Léocadie, qui semblait m'avoir abandonné depuis deux fois vingt-quatre heures.

— Vous ne savez pas? dit-elle en m'embrassant ; il y avait un petit appartement vacant à côté du vôtre ; je l'ai loué et j'y coucherai ce soir. Monsieur Javillet, où dînez-vous habituellement?

— Ma foi, ma chère, repondit mon parrain,

l'autre jour encore je dînais un peu partout; mais à présent que me voilà père de famille, je compte prendre mes repas chez moi.

Ma bonne ne put réprimer un triste sourire.

— Mon pauvre monsieur Javillet, dit-elle, votre ménage est un vrai ménage de garçon. Sans être somptueux, le mien est un peu mieux monté. Si vous y consentez, je serai votre intendante et votre cuisinière. Vivant ensemble, nous vivrons mieux et à meilleur compte.

Mon parrain se hâta d'adhérer à cet arrangement. Pour moi, j'en éprouvai une joie inexprimable. Ma mère exceptée, Léocadie est la femme qui m'a aimé le plus sincèrement.

Durant un mois, ma vie s'écoula fort paisible, et je devrais dire fort triste. Mon parrain courait tout le jour pour ses leçons, et le soir, cloué à l'orchestre des Variétés, il rentrait à minuit. Je n'avais d'autres distractions que de parler de mes chers morts avec ma vieille bonne.

Un matin, après notre frugal déjeuner, M. Javillet me prit à part.

— Ah ça ! mon garçon, dit-il, il est temps de sécher tes pleurs et de passer à d'autres exercices. J'ai accordé trente jours à ta douleur, ça n'est pas grand temps, je le sais ; mais, eu égard à ta position sociale, c'est tout juste un mois de trop. A dater d'aujourd'hui, je commence ton éducation musicale. Tu vois ce gros cahier relié en vert ? C'est le solfége de Rodolphe. Il faudra que tu te le graves dans la tête depuis la première note jusqu'à la dernière, ou que tu dises pourquoi. Lorsque tu te seras suffisamment gargarisé avec le Rodolphe, nous passerons au solfége d'Italie, un véritable amour de solfége, le chef-d'œuvre des Durante et des Scarlatti ! — Une supposition... tu réponds à mes espérances... tu pioches bien gentiment tes huit heures par jour, pendant dix-huit mois... tu possèdes tes deux solféges... Bon ! alors je me déclare satisfait et je te mets au piano. Ce cahier, relié en jaune, te représente la méthode de Viguerie ; c'est dur à avaler, mais enfin on y arrive, moyennant dix heures de travail quo-

tidien. Et alors, eu égard au grand contentement que me donne ta conduite, je te fais mordre aux sonates de Nicolaï... comme qui dirait le premier service de ton festin de pianiste. — Deuxième service, sonates de Clémenti. — Troisième service, sonates de Dussek. — Quatrième service, sonates de Gelinek — et pour le dessert les sonates de Beethoven, rien que ça, mon garçon, et attendu qu'il n'y a pas de bon repas sans café et sans pousse-café, les chatteries seront représentées par l'air varié que le petit Herz vient de composer sur *Ma Fanchette est charmante dans sa simplicité*, thème extrait de l'opéra des *Deux jaloux*, que je te mènerai voir, un jour où tu auras été bien gentil.

Mon parrain s'arrêta pour juger de l'effet de sa harangue.

— Eh bien ! que dis-tu de ça, mon bonhomme ? me demanda-t-il.

J'étais abasourdi.

Je gardai le silence, et le contemplai fixement d'un air hébété.

— Sur ces entrefaites, reprit M. Javillet, je t'ai présenté à M. Chérubini, un vieux rageur d'Italien qui est le Cerbère de notre Conservatoire de musique et de déclamation. M. Chérubini, séduit par ta jolie figure, te décoche cinq ou six phrases désagréables et impolies; il te rudoie, il te bouscule, et finit par te faire examiner par un professeur *ad hoc*. Tu réponds à toutes les questions dudit professeur de la façon la plus brillante, tu me couvres de gloire... Bon! au bout d'un an, tu concours pour le solfége. Tu obtiens le premier prix... très-bien! Alors la classe préparatoire de piano s'ouvre pour toi, et tu es admis à jouir trois fois par semaine de la présence et des leçons de M. Krakermann. Heureux Orphée! M. Krakermann te couronne, et tu commences tes études d'harmonie. La composition et la fugue n'ont plus de mystères pour toi... Tu es admis à concourir... tu entres en loge, tu obtiens le premier grand prix... et tu vas le dire à Rome! Ici je m'arrête; il m'est impossible de prévoir ce qui se passera à ton re-

tour d'Italie. Dans tous les cas, ce qui peut t'arriver de pire, c'est d'enrichir le théâtre Feydeau de tes œuvres; car, en ta qualité d'expensionnaire de Rome, tu as droit, entends-tu bien, tu as droit à être interprété par Elleviou, par Martin, et par tous les rossignols de l'Opéra-Comique. Mais je me suis laissé entraîner un peu loin par mon imagination, reprit M. Javillet; j'oublie qu'un pareil résultat représente dix années de ta vie à raison de douze heures de travail par jour. C'est pourquoi il nous faut descendre des nuages et retomber sur la terre. Viens, Orphée, le solfége de Rodolphe te réclame.

Parlant ainsi, mon parrain s'empara du gros cahier relié en vert. Il était alors midi moins un quart. Lorsqu'il le ferma, cinq heures sonnaient. Et pendant cet intervalle, je ne fis pas autre chose que de glapir après lui, en ouvrant une bouche démesurée :

Ut—ré—mi—fa—sol—la-si—ut!
Ut—si—la—sol—fa—mi—ré—u
Ut-ut!!

VI

Ceux qui s'occupent de musique, en France, se divisent en deux catégories bien distinctes : les artistes et les amateurs.

L'amateur est un être privilégié, qui étudie à ses heures, travaille ou se repose au gré de son caprice et selon le temps qu'il fait. Il ne reconnaît d'autre maître que sa fantaisie, s'inspire du nuage qui passe, de l'oiseau qui chante, du rayon de soleil qui se joue dans la frange de ses rideaux. Il étudie, il s'interrompt ; il recommence, il s'arrête de nouveau ; il va, vient, flâne, chantonne, lit quelques vers de son poëte favori, allume un cigare, s'accoude sur son balcon,

échange un sourire avec sa voisine, et lui débite des madrigaux; il se remet au travail, ouvre sa porte aux visiteurs, s'habille, court au bois, dîne dans le meilleur cabaret, et finit sa soirée au balcon des Italiens ou dans une stalle de l'Opéra. — O trop heureux amateur!

Mais celui qui veut être artiste cesse d'être un homme et devient une machine organisée. Vaucanson a fait un canard qui a l'air de digérer, et qui pourtant ne digère pas. L'artiste a l'air de penser; mais, en réalité, il pense à peu près comme le canard de Vaucanson digère. Penser, c'est user à sa guise de la plus précieuse des facultés que le Créateur a données à la créature; c'est vivre dans tous les mondes; c'est entrer en communion avec tous les principes, tous les systèmes, toutes les religions, toutes les philosophies; c'est ne demeurer étranger à rien de ce qui est beau, de ce qui est noble et de ce qui est grand. A ces causes, l'artiste ne pense pas; il songe. Le matin, le soir, pendant son sommeil, il songe à son instrument rebelle, au trait difficile qu'il ne

parvient pas à exécuter d'une façon satisfaisante, au point d'orgue sur lequel il s'est trop appesanti, au demi-quart de pause qu'il n'a pas suffisamment observé, au trille qu'il n'a pas cadencé d'une main assez légère, à la mesure, aux dièses, aux bécarres, à la clé de sol, à la clé de fa et à la clé d'ut, aux rondes, aux blanches, aux noires, aux croches, aux doubles-croches, aux triples-croches et aux soupirs!

Le malheureux! il se lève avec l'aurore et il travaille. Son intelligence est encore obscurcie, ses membres sont encore fatigués du labeur de la veille, peu importe, il faut qu'il travaille! Le musicien est semblable à la danseuse; s'il se repose aujourd'hui, c'est à la condition de travailler double demain. Il s'est engagé dans un sentier à pic; s'il ne marche en avant, fatalement il marchera en arrière.

Le ciel est bleu, les prés sont constellés de marguerites blanches; pauvre musicien, tu serais bien heureux d'un jour de congé pour respirer en plein air et te rouler dans les foins! Vains

désirs, il n'est pas de vacances pour toi. La liberté aura beau faire le tour du monde, elle ne frappera pas à la porte de la mansarde où tu t'épuises en douloureux efforts. Allons, chasse au loin ces rêveries qui égarent ton attention; emprisonne la folle du logis, et remets-toi à songer à ton instrument, à ta méthode, à ton solfége, à ton avenir.

La musique est une maîtresse d'humeur tyrannique et jalouse; elle n'endure point d'autres travaux, d'autres préoccupations, d'autres amours. Il faut s'adonner à elle corps et âme, sans restriction, tout entier. De là ce nombre considérable de musiciens, même distingués, qui, musique à part, sont à peu près nuls. Ce ne sont pas des hommes, mais des instruments; ils n'appartiennent plus à l'humanité, ils font partie d'un orchestre.

M. Javillet se montra rigoureusement fidèle au programme qu'il m'avait tracé. Un mois durant, je pâlis sur le solfége de Rodolphe. Peu s'en est fallu que je n'aie gagné à cet exercice

immodéré une extinction totale de la voix. A cette époque, le solfége de Rodolphe n'avait pas encore été modifié par M. Panseron. Écrit horriblement haut, et pour des voix impossibles, il semblait noté en vue des chanteurs de la chapelle Sixtine. Je haletais, je suais, j'étais rendu. Je ne tardai pas à nourrir une haine violente contre ledit Rodolphe et son malencontreux solfége.

L'emploi de ma journée était réglé heure par heure, minute par minute. Même mon parrain pousa la précaution jusqu'à composer et à écrire, de sa main, une manière de charte affichée à l'endroit le plus apparent de sa chambre.

Je la transcris ici, en conservant l'orthographe fantaisiste du vieux musicien.

LE TRAVAILLE EST LE PÈRE D'EUGÉNIE

DE QUELLE FAÇON MON PUPILLE DOIT AMPLOYER SON TEMP.

1° Orphée Godiveau se laivera à 7 heures du matin;

2° Il se maittera au travaille à 8 heures jusqu'à 10 et demie;

3° Il déjeunera jusqu'à 11 heures ;

4° Il s'amusera jusqu'à midi ;

5° Il travaillera jusqu'à 3 heures ;

6° Il se reposera jusqu'à 3 heures et demie ;

7° Il travaillera jusqu'à 5 heures et demie ;

8° Il dînera jusqu'à 6 heures ;

9° Il s'amusera jusqu'à 7 heures ;

10° Il travaillera jusqu'à 9 heures ;

11° Il se couchera ;

12° An cas d'absence de M. Javillet, mademoiselle Léocadie surveillera la conduite du jeune homme.

Signé : THÉODORE JAVILLET.

Après un mois de ce manége, j'étais sur les dents. J'enfantais de sombres projets de conspiration et de révolte.

Un matin, M. Javillet me cria d'une voix de Stentor :

— Orphée, il est sept heures !

Je ne bougeai pas.

M. Javillet reprit d'une voix aussi éclatante que les trompettes de Jéricho :

— Orphée, je te dis qu'il est sept heures !

Et il ajouta, en me secouant rudement par le bras :

— Tu contreviens à l'article 1^er^ de mon règlement.

— Hein? fis-je, en simulant un réveil en sursaut ; de quel article parlez-vous?

— Je parle de l'article 1^er^ de mon règlement, de l'article que voici, dit-il en étendant la main vers la pancarte collée à la muraille, lequel article est ainsi conçu : *Orphée Godiveau se lèvera à sept heures du matin;* rédaction essentiellement claire et concise, ne prêtant pas à l'ambiguïté, et n'offrant point de prise aux interprétations ergoteuses de ceux qui se plaisent aux commentaires.

Je fis la sourde oreille.

— M'as-tu entendu? cria M. Javillet, dont les petits yeux gris pétillèrent.

— Mon parrain, dis-je en affermissant ma

voix, ne pourriez-vous m'enseigner autre chose que la musique? La musique m'ennuie..., je ne suis pas né pour la musique.

M. Javillet fit entendre un ricanement de sinistre augure.

— Ah! la musique ennuie monsieur! dit-il après un court silence ; ah! monsieur n'est pas né pour la musique! Parbleu! voilà qui est malheureux.... et je ne serais pas fâché de connaître la carrière pour laquelle M. Orphée se sent de la vocation. Pour celle de rentier, sans doute? Il faut avouer que le bon Dieu a eu souverainement tort de ne pas se prêter aux désirs de M. Godiveau. C'est une vocation manquée!

Puis, changeant de ton, il ajouta d'une voix rude :

— Allons, méchant polisson, debout, et vite, ou je tape.

Et, comme je ne faisais pas mine de beaucoup me hâter, il appliqua sur ma joue un soufflet retentissant.

La honte et la rage, bien plus que la douleur, m'arrachèrent des cris perçants.

— Ma bonne! m'écriai-je; au secours! on m'assassine! on me tue!

Léocadie fit irruption dans la chambre; d'un bond, elle se plaça devant moi, me faisant un rempart de son corps.

— Il m'avait promis de remplacer maman, et il me bat... dis-je en sanglotant.

— Mon pauvre enfant, dit Léocadie, une mère ne se remplace pas!

M. Javillet frappa du pied et haussa les épaules.

— Ah çà! fit-il, rengaînons nos larmes et ne nous sensibilisons pas d'une manière exagérée... C'est malsain et c'est bête. Voici un garnement, ajouta-t-il en m'arrachant aux cotillons de Léocadie, qui nous en ferait voir de grises, si on voulait bien le lui permettre; il est paresseux; il a horreur du travail. Sacrebleu! si je n'étais pas sûr que sa mère a été la plus honnête des femmes, je croirais qu'il n'est pas le fils de feu Godiveau.

— M. Javillet ! s'écria Léocadie en faisant un geste d'horreur.

Mon parrain, comme tous ceux qui se mettent rarement en colère, était arrivé par degrés aux dernières limites de la fureur.

— Taisez-vous, dit-il; c'est vous qui gâtez cet enfant. Mais je suis le maître ici, peut-être, et j'entends qu'on m'obéisse; ou l'on apprend la musique de plein gré, ou bien on l'apprend par force. Mon père me l'a enseignée avec plusieurs coups de cravache à la clé. Puisque Orphée n'y met pas de bonne volonté, j'aurai recours à la méthode paternelle. Seulement, eu égard aux circonstances, je doublerai la dose.

Ma bonne poussa un cri d'indignation.

— Vous ne ferez pas cela, dit-elle d'une voix suppliante.

— Si fait, parbleu !

— Vous voulez donc que ma bonne maîtresse vous maudisse !

— C'est en agissant différemment que j'encourrais sa malédiction. Il s'agit de l'avenir de

cet enfant. Ni vous ni moi ne devons être éternels, pas vrai? nous ne serons pas toujours là pour veiller sur sa conduite; et je veux que le fils de mon ami, accoutumé de bonne heure au travail, devienne au moins un citoyen honorable, s'il ne devient un homme éminent. Et maintenant, la belle, par file à gauche, et retournez à votre broche et à vos ragoûts. Huit heures viennent de sonner, et, selon l'article 2 du règlement, l'enfant se mettra au travail à huit heures jusqu'à dix heures et demie.

Parlant ainsi, il se plaça devant le piano et ouvrit le solfége de Rodolphe.

— Je ne veux pas chanter! m'écriai-je.

M. Javillet se leva et fouilla dans un tiroir de sa commode, d'où il tira une vieille cravache.

— Ceci, dit-il en me regardant fixement, sera désormais mon bâton de chef d'orchestre. — Allons, chante!

— Je ne chanterai pas, répétai-je en frappant du pied.

A peine eus-je lâché ces quatre mots, que je

me sentis les mains et la poitrine labourées par la terrible cravache.

Je poussai des hurlements. Léocadie tomba sur mon lit, où elle s'affaissa comme une morte.

Aujourd'hui, je reconnais que mon parrain avait parfaitement raison. Mes plus illustres confrères, qui tous ont tâté de la méthode-cravache, témoigneraient au besoin de son excellence et de son infaillibilité.

VII

La scène que j'ai racontée dans le précédent chapitre m'impressionna fortement.

Au deuxième acte des *Saltimbanques* — une bouffonnerie qui serait proclamée un chef-d'œuvre si ses auteurs étaient morts et enterrés depuis un siècle — l'impresario en guenilles, Bilboquet, s'adressant à sa pensionnaire Zéphyrine, lui tient à peu près ce langage :

« Tu dois bien t'en souvenir... ce jour-là, ta « nourrice t'avait donné le fouet... ça t'est resté « gravé dans la tête! »

Ce mot, en dépit de son allure burlesque, est d'une grande justesse. Les enfants ne possèdent à aucun degré la mémoire du cœur; en revanche, ils possèdent au plus haut point la mémoire des sens. Pour mille qui ne conserveront aucune souvenance des tendresses qu'on leur a prodiguées, pas un n'oubliera les corrections qu'il a reçues. Les enfants sont de petits êtres qui ont tous les vices des hommes, doublés d'une odieuse hypocrisie, basée sur le sentiment de leur faiblesse.

La correction que m'infligea mon parrain se grava donc profondément dans mon esprit. Ce fut, d'ailleurs, l'unique fois qu'il eut besoin de recourir à ce rude argument. Mais, nouvelle édition de la classique épée de Damoclès, la terrible cravache n'en demeura pas moins suspendue sur ma tête durant tout le cours de mon éducation musicale. Mon rigide professeur l'avait accrochée au-dessus du piano, juste en face de la place que j'occupais dix heures par jour. Au-dessous, il avait écrit cette phrase latine — la

seule qu'il eût jamais sue — et il l'avait ponctuée de cette façon éloquente :

MEMENTO

QUIA PULVIS ES ! ! ! !

Comme on voit, c'était concis, mais énergique. Ces quatre points d'exclamation m'ont longtemps produit l'effet d'une quadruple cravache incessamment levée sur ma pauvre échine.

Et c'est pourquoi je me livrai dès lors au travail avec une ardeur fiévreuse et continue. M. Javillet voulut bien se déclarer satisfait; aussi m'emmenait-il quelquefois au théâtre des Variétés, récompense fiévreusement attendue.

Blotti sur une chaise, à côté de son pupitre, je dardais sur les comédiennes des regards étincelants d'admiration naïve et de muette adoration. Ces femmes, recouvertes de fard et vêtues de jupes pailletées, me paraissaient appartenir à un troisième sexe; je les jugeais supérieures au reste de l'humanité. Ce qui me transportait sur-

tout, c'était l'aspect de leurs jambes supérieurement tournées. Le tabouret que j'occupais à l'orchestre facilitait on ne peut mieux l'étude minutieuse et approfondie que je faisais des mollets de ces dames. Jours heureux, où je ne soupçonnais point le maillot, ses hypocrisies et ses mensonges !

Un soir, vêtu de mes habits du dimanche, je traversais l'intérieur du théâtre, précédé de mon parrain, qui, un peu en retard, se dirigeait en hâte vers l'escalier tortueux par où l'on arrive à l'orchestre des musiciens. Déjà le régisseur avait frappé les trois coups; l'ouverture était commencée, et les acteurs se tenaient dans les coulisses, prêts à entrer en scène.

Une de ces dames — selon moi la plus belle — celle dont la jambe m'avait le plus vivement frappé par ses contours irréprochables, s'écria en me voyant passer :

— *Per Baccho !* le joli enfant, viens ici, petit, que je t'embrasse.

A ces mots, je m'arrêtai comme foudroyé;

mais elle, par un geste gracieusement arrondi, me saisit par la tête, et m'attirant sur son sein elle mit un baiser sur mon front. Le contact de ses lèvres fraîches et satinées sur ma chair me causa un tressaillement profond. J'eus froid et j'eus chaud tout à la fois ; je murmurai quelques sons inarticulés et m'évanouis dans les bras de la belle comédienne.

Lorsque je rouvris les yeux, j'étais couché sur mon lit, dans notre mansarde du boulevard Montmartre. Léocadie et mon parrain veillaient à mon chevet. Devinant que la cause de mon évanouissement n'était pas de celles qui se confient à un tuteur, je gardai un cauteleux silence et je redoublai d'ardeur au travail, espérant ainsi me faire conduire plus souvent au théâtre. Vain espoir ! la belle comédienne, distraite par d'autres soins, ne m'honora plus d'une caresse, ni même d'un regard. Le règne de Chérubin était fini... Sans doute Almaviva avait fait sa paix avec Rosine !

Trois années s'écoulèrent ainsi. Il n'entre

point dans mon plan de raconter ma vie jour par jour, heure par heure. Ce serait une tâche supérieurement monotone. Donc, je saute à pieds joints par-dessus une infinité de semaines.

Un matin, mon parrain me prit à part et me dit ces paroles qui m'occasionnèrent une grande surprise :

— Laisse là ta musique, mon garçon, je te donne congé aujourd'hui.

Je me rappelle encore l'indicible émotion qui s'empara de moi lorsqu'il ajouta, en me tortillant l'oreille droite, le geste favori de ses jours de belle humeur :

— Tu en sais maintenant aussi long que ton professeur, mon cher Orphée ; lundi prochain, je te présenterai au Conservatoire ; là, tu travailleras sous les auspices des maîtres les plus illustres et les plus consommés. Grâce à Dieu, je n'ai point faibli dans ma tâche ; je t'ai inculqué l'amour de la musique et la passion du travail. Continue comme tu as commencé, et tu couvriras de gloire ton vieux parrain, qui ne

demande qu'une faveur à l'Être suprême, celle de vivre assez longtemps pour te voir enterré au Panthéon, dans le caveau réservé aux plus fiers génies, entre l'impérissable Voltaire et l'immortel Rousseau !

Au jour convenu, et tandisque Léocadie faisait dire une messe pour le succès de ma tentative, j'accompagnai mon parrain chez M. Chérubini. Dix heures venaient de sonner, et déjà M. Chérubini était au Conservatoire. Nous nous hâtâmes de l'y suivre.

— Heureux Orphée, me dit mon parrain ; comprends-tu tout ton bonheur? Tu vas être admis à contempler un de nos plus grands compositeurs modernes, un homme qui a tenu tête à l'empereur Napoléon Ier. Sois respectueux et humble, ô mon fils !

Au même instant, un garçon de bureau ouvrit une porte et nous fit signe d'entrer. Me sentant plus mort que vif, et mû par un ressort intérieur, j'allai récipitamment baiser la main du directeur.

M. Javillet fut stupéfait de mon audace.

— Ici, Orphée!... ici ! cria-t-il, furieux à ce point qu'il ne s'aperçut pas qu'il se laissait aller à me traiter comme un chien.

— *Ché... ché... ché... ché...* Que voulez-vous? demanda d'une voix altérée M. Chérubini qui se pendit à un cordon de sonnette. Le garçon de bureau qui nous avait introduits apparut sur le seuil.

— Reste, lui dit-il en italien. Ces hommes sont peut-être dangereux.

Mon parrain se hâta de prendre la parole; il tenta de réparer ma gaucherie en expliquant le motif de notre visite.

J'avais eu le temps d'examiner M. le directeur; il portait une longue redingote de drap grossier; il était coiffé d'un bonnet d'ourson, comme les geôliers de prison dans les mélodrames de l'Ambigu-Comique. Ses cheveux absents étaient remplacés par une perruque jaune, ébouriffée, un vrai paquet de chiendent.

Lorsqu'il sut qui nous étions et ce que nous voulions, M. Chérubini renvoya son garde-du-corps.

— *Ché... ché... ché...* tu veux donc entrer au Conservatoire? dit-il en me tutoyant, ce qui était chez lui une affection chronique. *Ché... ché... ché...* (autre affection chronique), j'imagine que tu n'es qu'un âne. Tu es trop joli garçon pour n'être pas bête. *Ché... ché...* vous vous figurez, vous autres, que le Conservatoire est accessible au premier galopin venu. Apporte-moi tes papiers, et je te ferai examiner par un professeur. *Ché... ché...* je suppose qu'on te fermera la porte au nez... ça t'apprendra, Javillet, dit-il en se tournant du côté de mon parrain, à ne plus enseigner aux autres ce que tu as toujours ignoré toi-même.

En dépit de ces prédictions peu favorables, mon admission fut prononcée.

Le Conservatoire, personne ne l'ignore, est une institution nationale où l'on fabrique, suivant le goût du consommateur, de grands chanteurs, de grands musiciens, de grands tragédiens, de grands comédiens, de grands compositeurs.

Le gouvernement exigeait en ce temps-là du

directeur qu'il fût distribué tous les ans un grand nombre de prix.

Que faisait le spirituel directeur ?

Pour donner à son gouvernement une idée avantageuse des progrès de ses élèves et de l'excellence de sa direction, il avait contracté l'habitude de couronner tout le monde.

On décernait des premiers grands prix de trompette ;

Des deuxièmes premiers grands prix de trompette ;

Des troisièmes premiers grands prix de trompette ;

Dans une classe où l'on ne comptait que trois élèves.

Le Conservatoire possède aussi des classes de déclamation. On y enseigne aux jeunes gens et aux jeunes filles l'art de représenter les rois et les reines de l'antiquité proprement, convenablement, sans se gratter la tête et sans se fourrer les doigts dans le nez, gestes qui ne leur sont que trop familiers, eu égard à leurs origines problématiques.

Un des professeurs affectés à ce soin était, au temps dont je parle, le plus myope des hommes et des comédiens, ce qui explique pourquoi cet honorable acteur est mort sans avoir même entrevu les beautés de ses rôles.

VIII

A la même époque florissait au Conservatoire un professeur de piano appelé M. Krakermann. Son nom étant acquis à l'histoire musicale de notre siècle, je ne crois pas m'écarter de mon sujet en consacrant quelques coups de crayon à cette figure originale.

Deux ans après mon admission au Conservatoire, je fus placé dans la classe de M. Krakermann ; là, j'ai pu l'étudier à loisir. Il n'admettait à son cours que les élèves déjà très-forts ou ceux qui faisaient paraître de réelles dispositions. Cette précaution lui paraissant insuffisante, il avait recruté un excellent cuisinier et

donnait de bons dîners. Les invitations en étaient éparpillées avec un tact et un à-propos qui équivalaient à du génie. Après le dîner, on ouvrait les salons, et d'autres convives venaient prendre leur part des glaces, du punch et des sandwichs de M. Krakermann. Lui, cependant, il visitait les groupes, débitant à chacun une parole flatteuse, un compliment agréable. Puis, au moment où ses hôtes lui semblaient le mieux disposés, il proposait timidement de faire entendre un de ses élèves, un petit drôle doué de quelques aptitudes qu'il développait de son mieux.

Il s'esquivait, et revenait peu après, tenant par la main celui qu'il avait choisi pour être le héros de cet épisode soi-disant improvisé.

— Monsieur Godiveau, me dit-il un matin, je réunis ce soir quelques amis. Je leur ai parlé de vos dispositions, et ils ont daigné manifester le désir de vous entendre. Soyez chez moi à neuf heures précises, et faites en sorte de subir

avec honneur cette première épreuve si glorieuse pour vous.

Je rentrai en hâte chez nous et, pour me délier les doigts, je me mis au piano où j'exécutai trois heures de gammes et d'arpéges. Le soir, je fis une toilette jugée exquise par Léocadie. J'avais un habit cannelle, des bottes, une cravate blanche, un pantalon noisette à sous-pieds et des gants verts. M. Javillet fut désespéré de ne pas m'accompagner ; mais son théâtre le réclamait, et nous n'étions pas assez riches pour payer une amende.

Lorsqu'elle me vit ainsi paré, Léocadie me coula dans la main une pièce de trente sous.

— Tiens, dit-elle, tu prendras une voiture. Il ne faut pas salir les tapis de ton professeur.

Il m'attendait avec impatience. A peine m'eut-il dévisagé, qu'il s'écria :

— L'imbécile! comme on l'a fagotté! Pourquoi ne lui avoir pas mis aussi des favoris postiches et dessiné la patte d'oie ?

Je ne comprenais rien à ces paroles accentuées avec colère.

— Suis-moi, dit-il ; heureusement personne ne t'a vu et nous avons le temps de tout réparer !

Et, m'introduisant dans une chambre où un paquet de hardes gisait à terre :

— Allons ! vite, déshabille-toi, dit-il.

— Me déshabiller ! répétai-je ; et pourquoi?

Mais lui, sans me répondre et sans que j'eusse la liberté de l'y aider, il me dépouilla en un tour de main et substitua à mes bottes des souliers lacés, à mon pantalon noisette une culotte flottante, à mon chapeau une casquette, et une blouse bleue à mon habit cannelle. Et, de même qu'un peintre réaliste qui ne craint rien tant que d'oublier un détail, il poussa le respect de la couleur locale jusqu'à insinuer dans ma blouse une toupie, à demi ficelée, qu'on apercevait par l'ouverture de ma poche.

Travesti de la sorte, j'avais l'apparence de l'acteur Bouffé dans le *Gamin de Paris*. M. Krakermann déclara que j'étais le fils d'un concierge du voisinage et qu'il venait de m'envoyer quérir à l'improviste. Il ajouta que je figurais parmi ses

élèves les moins brillants. Je jouai divers morceaux et j'obtins — c'est-à-dire que mon professeur obtint — beaucoup de succès.

Lorsque j'eus fini, il me fit signe de me retirer. En ce moment, un domestique vint annoncer que le souper était servi. Je regagnai la chambre où j'avais laissé ma défroque. Tout en m'habillant, j'entendis les gais propos, les joyeux éclats de rire, le pétillement du vin de Champagne dans les coupes de cristal, et par-dessus tout les toasts chaleureux en l'honneur du maître de la maison.

Le lundi suivant, plusieurs journaux entonnaient les louanges du célèbre Krakermann : M. Krakermann était plus grand que Moschelès... c'était le seul professeur illustre de son temps... il n'y avait que lui pour enfanter des prodiges... et toutes sortes d'autres phrases semblables, nées sous l'influence inspiratrice de ses truffes et de son vin d'Aï.

M. Krakermann lisait-il sur les murs de la ville l'annonce d'un concert donné par un

pianiste? il était le premier à prendre son billet, que ce pianiste fût espagnol, russe, bavarois, anglais, belge, allemand ou français. Il arrivait à l'ouverture des bureaux, choisissait la place la plus apparente, s'y installait, et chaque fois qu'on applaudissait il se mouchait bruyamment.

Et les voisins de tourner la tête de son côté, de s'interroger les uns les autres jusqu'à ce que l'un d'eux s'écriât, ce qui ne manquait pas d'arriver :

— C'est le célèbre Krakermann ! il pleure d'attendrissement ! le pianiste que nous applaudissons est sans doute son élève.

— Je comprends ses larmes, disait un deuxième voisin, n'est-ce pas comme si nous l'applaudissions lui-même?

Grâce à ce moyen, M. Krakermann finit par convaincre le public qu'il était le professeur-né de tous les pianistes connus et inconnus, et que personne, sans sa permission, ne pouvait jouer du piano en France.

IX

Je passe rapidement sur mes études au Conservatoire; elles s'accomplirent de point en point ainsi que mon parrain l'avait prédit. Je dois cependant faire observer qu'un élève qui se contenterait de la science officielle enseignée dans l'établissement du faubourg Poissonnière risquerait fort, après dix années de fréquentation assidue, d'être aussi ignorant que le jour de son admission. Chaque professeur donne trois leçons par se maine; la leçon dure trois quarts d'heure, et se divise entre quinze ou vingt élèves, soit deux minutes quinze secondes par élève. Encor e

faut-il retrancher sur ces trois quarts d'heure le temps consacré par le professeur à correspondre avec ses amis et connaissances, à avaler la tasse de chocolat servie par le café voisin, à tailler ses ongles en amande, et à diverses autres occupations tout aussi musicales.

Après avoir successivement traversé les classes de composition, de fugue et d'harmonie, je fus enfin jugé digne de concourir pour le grand prix de Rome. J'avais vingt ans.

Faire connaître quels sont, chaque année, ceux des jeunes compositeurs français qui offrent le plus de garanties pour l'avenir de l'art; — les encourager en les mettant, au moyen d'une pension, à même de s'occuper librement et exclusivement pendant cinq ans de leurs études — tel est le double but de l'institution du prix de Rome. Deux conditions sont indispensables aux néophytes : il faut être Français ou naturalisé Français, et être âgé de moins de trente ans.

Avant d'être admis à concourir, mes camarades et moi dûmes subir un examen prépa-

ratoire, appelé *concours préliminaire*, destiné à mettre en lumière les meilleurs élèves parmi les aspirants. Il s'agissait d'écrire une fugue vocale, et l'on nous accorda une journée pour ce travail.

Le lendemain, les membres de la section de musique de l'Institut se réunirent, firent leur triage, et, quelques jours après, M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts nous dicta collectivement le poëme qui devait nous inspirer.

Muni de mon poëme, je m'abandonnai au vieux Pingard, le concierge de l'Institut, qui m'enferma dans une petite chambre meublée d'un piano et donnant sur la rue Guénégaud, une des rues de Paris qui ont l'aspect le plus mélancolique.

La durée de notre captivité fut fixée à vingt-deux jours, durant lesquelles il était interdit de franchir le seuil de l'Institut. Bien plus, tout ce qui venait du dehors était visité par l'œil de lynx du concierge. Deux fois par jour, le matin

à onze heures, et le soir à six heures, on ouvrait la porte de nos cellules, et nous prenions nos repas en commun. Après le dîner, nous pouvions recevoir des visites, mais non ailleurs que dans la cour, et toujours sous l'active surveillance de notre rigide geôlier. Oh ! combien j'enviai le sort de mes camarades ! Leurs mères, les sœurs, leurs maîtresses vinrent les encourager et les embrasser ! elles leur portaient des friandises, des cigares, du vin de Champagne pour aider à l'inspiration. La pauvre Léocadie fut la seule qui me visita. Quant à M. Javillet, son apparition ayant été saluée par un immense éclat de rire et par un concert de quolibets, provoqués par sa queue poudrée, ses bas chinés, ses breloques et son tricorne, il jura de ne plus affronter les *indécences de cette jeune canaille* et il tint son serment.

Le vingt-troisième jour, Pingard nous donna la clef des champs ; nous nous éparpillâmes en toute hâte, et dans tous les sens, pareils à une volée d'oiseaux dont la cage a été ouverte brusquement.

Cette année, en dépit de mes espérances, je n'obtins ni prix, ni accessit, ni mention honorable.

L'année suivante, même résultat. Ajoutez que j'eus le chagrin de perdre ma bonne Léocadie, emportée par une phthisie galopante.

J'étais désolé. Je parlais de me jeter dans la Seine. Mon parrain intervint à propos.

— Prends courage, mon garçon, me disait-il afin de me réconforter; que diable! Paris n'a pas été bâti dans un jour. Tu es fort comme un Turc sur ton piano; déjà tu joues agréablement du violon. Ce sont des résultats, ça, mon fils. A présent, que tu obtiennes le grand prix un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est ce que nous verrons; il ne s'agit que de patienter, et ça n'est pas la mort d'un homme.

Au mois de juillet 1832, j'entrai donc en loge pour la troisième fois.

L'Académie ne s'était pas mise en frais d'imagination. Le sujet était l'*Entrée en loges*. Elle s'était proposé de dépeindre harmonieusement

les émotions du futur lauréat sur le point de s'enfermer pendant vingt-deux jours dans un modeste cabinet carrelé, peu tapissé et ouvert à tous les vents.

La cantate débutait en ces termes :

Je suis sous les verrous... non captif, mais vainqueur!
Je veux l'être...

Puis venait une invocation au divin Apollon, ce qui avait permis à cette malicieuse Académie de décocher à MM. les romantiques une épigramme qui emportait le morceau :

Mais, que dis-je ? Apollon... il n'est plus de ce monde.

Le candidat ne pouvant s'adresser à ce pauvre Apollon qui n'est plus de ce monde, se rabattait sur les célébrités musicales. De là ce distique d'une douce et vibrante poésie.

Beethoven, Haëndel, Gluck, Haydn, j'aime bien mieux
Vous demander vos trésors d'harmonie.

Après cette double invocation, l'Académie passait du grave au doux, et, laissant de côté le

sévère pour le plaisant, elle faisait dire au candidat :

J'ai couru le cachet ;
Je sais comme on a faim ; je sais comment on aime ;
Je sais aussi chanter, chérir la liberté
Et me mettre en prison, par une ardeur extrême
De future immortalité.

Venait ensuite un air où il était question d'une certaine Amélie, probablement la Laure du Pétrarque musical, lequel s'écriait avec une grâce digne du chevalier de Boufflers et de Gentil-Bernard :

O toi, mon Amélie !
Si bonne et si jolie,
Idole de ma vie,
Mon bien, ma seule envie !

— Voyons donc mon sujet, disait alors l'Académie par la bouche du jeune homme. Tiens, il s'agit du templier et d'une demoiselle Rebecca dont les amours sont traversées par toutes sortes de batailles, de catastrophes et d'incendies.

O mon orchestre, à moi !

s'écriait le candidat, ce qui signifiait sans doute

que je devais en cet endroit faire un tutti de détonations de pistolets et de chaises cassées, à l'instar de Musard.

Le tapage un peu calmé, mon templier chantait une cavatine où il vantait les charmes de son époque :

Vive le temps des Preux !
Oh ! c'est un temps joyeux !
C'est un temps glorieux !
C'est un temps amoureux !
On aime, on est heureux !
Vive le temps des Preux !

Puis venait cette réflexion spirituelle :

Oui, ce sera superbe, et je vois tout d'ici.
Mais, sous les noirs débris de cette tour fumante,
Si je laissais la palme, objet de mon attente ?
Car, j'ai fait un chef-d'œuvre... et mes amis aussi !

En dernier lieu, le candidat était couronné, il partait pour Rome et prenait texte de ce départ pour célébrer

La belle Italie
La brune Ausonie,
L'heureuse patrie
De Cimarosa...
Et cœtera, et cœtera.

Tel était le poëme ingénieux que j'étais chargé de réchauffer des sons de ma musique. Il faut avouer que, pour opérer ce miracle, ma musique devait être incendiaire.

En quinze jours, j'eus achevé mon travail. Lorsque toutes les partitions eurent été livrées, l'aréopage s'assembla et procéda à la découverte d'un grand génie — français ou naturalisé français — et âgé de moins de trente ans.

Or, voici textuellement la marche suivie par MM. de l'Institut pour arriver à ce résultat.

Les membres de la section de musique se réunirent, en ayant soin de s'adjoindre deux membres pris au hasard dans les autres sections, un sculpteur et un peintre, — ou un architecte et un graveur en taille-douce. Puis, devant ces fameuses oreilles, toutes les cantates furent exécutées au piano par un accompagnateur du Conservatoire. L'exécution terminée, on procéda au scrutin, — auquel prirent part, avec un aplomb remarquable, l'architecte et le graveur susnommés.

Vous êtes à cent lieues de la vérité, si vous croyez que tout finit là. Huit jours après, les diverses sections de l'Académie des beaux-arts se rassemblent pour le jugement définitif. Vu la solennité de la circonstance, on ne se contente plus d'un seul graveur et d'un seul architecte, on les racole tous, les architectes, les graveurs, les peintres et les statuaires. Chose digne de remarque ! les musiciens ne sont pas exclus de ce tribunal ! et l'on ne peut s'empêcher d'en être reconnaissant, quand on songe combien il eût été facile de les éliminer et de les remplacer par des bottiers et par des pharmaciens. — Cette deuxième audition a encore lieu au piano, c'est-à-dire de la façon la plus maigre, la plus incomplète qu'on puisse imaginer.

Deux mois après, le grand jour de la distribution solennelle des prix luit enfin pour le lauréat. On lui accorde un orchestre, et c'est dans la salle des séances publiques de l'Académie française qu'il convoque *tout Paris* à l'audition de son œuvre couronnée.

O joie ! ô félicité ! ô transports ! battu à deux reprises, je triomphai sur toute la ligne. Mon nom sortit de l'urne. Oh ! combien je bénis les architectes, les peintres, les statuaires et les graveurs !

L'orchestre chargé d'exécuter ma cantate ne l'avait pas étudiée. Les cors manquèrent deux rentrées, les violons et les flûtes jouèrent aux barres, les clarinettes et les bassons me tirèrent à quatre mesures. Le directeur de l'Opéra n'avait mis à ma disposition que des chanteurs sans nom et sans voix ; aussi mon œuvre massacrée fut-elle froidement accueillie.

M. le secrétaire perpétuel m'embrassa et me remit une couronne de lauriers artificiels et une médaille en or, qui, heureusement pour moi, était en or vrai.

M. Javillet, que j'embrassai ensuite, s'écria d'une voix étouffée par l'émotion :

— C'est mon filleul ! mon élève ! C'est moi qui lui ai enseigné le solfége de Rodolphe !

Cette émotion lui fut fatale. En rentrant chez nous, il se sentit indisposé et se mit au lit.

Il mourut dans la nuit, foudroyé par le choléra qui décimait Paris. Je lui fis de modestes funérailles, grâce à la médaille d'or de l'Institut, qu'un orfèvre du Palais-Royal m'acheta un bon prix; — et j'accrochai ma couronne de lauriers à la croix de bois noir, sur laquelle son nom fut peint en lettres blanches, — seul monument funèbre que mes moyens me permirent de lui élever.

Sur ces entrefaites, je reçus du gouvernement l'ordre de partir pour Rome. Cette nouvelle vint fort à propos faire diversion à mon chagrin. Je mis ordre à mes affaires et réalisai toutes mes ressources, ce qui ne fut pas long. Mon parrain m'avait légué ses deux montres, luxe directorial dont il n'avait point voulu se départir. Hélas! elles disparurent toutes les deux dans le gouffre béant du Mont-de-Piété, comme autrefois Jonas dans le ventre de la baleine. Ici, malheureusement, cesse la comparaison. La baleine rendit, un beau jour, Jonas à la lumière. Honnête baleine!... L'avare Mont-de-Piété a gardé les deux montres!

X

J'étais seul au monde, sans parents, sans amis. Durement surveillé par mon parrain et par ma vieille bonne, absorbé d'ailleurs par mes études, je n'avais eu ni le temps ni l'occasion de contracter aucune liaison amoureuse; c'est pourquoi je m'apprêtai à quitter Paris sans regrets, sans amertume. La veille du jour fixé pour mon départ, j'accomplis au cimetière Montmartre un pèlerinage saint et douloureux. Là reposaient les seuls êtres que j'eusse aimés; quelques pelletées de terre me séparaient à jamais de ces cœurs si tendres et si dévoués. Je m'inclinai sur la

tombe de mon père et de ma mère, sur celles de Javillet et de Léocadie; je priai et pleurai quelques larmes qui me brûlèrent les yeux. Mais où j'eus conscience de mon isolement, ce fut dans la cour des Messageries. On s'embrassait, on se serrait la main. Ceux qui arrivaient trouvaient des visages radieux et de doux sourires; des vœux sympathiques, de tendres paroles accompagnaient ceux qui partaient. — Bonne route, mon fils! — Enfin te voilà, mon frère! — N'oublie pas les absents! — Ecris-nous de longues lettres! — Moi j'étais seul! Mes condisciples du Conservatoire, jaloux de mon succès, brillaient tous par leur absence. Aussi, lorsque le commissionnaire, qui avait porté ma malle, me cria d'une voix enrouée : « Bon voyage, bourgeois! couvrez-vous bien, les nuits sont fraîches! » ce gnome cagneux et crotté revêtit dans ma pensée l'apparence d'un bienfaisant génie. Il me parut que je n'étais plus un misérable paria abandonné de tous; je saisis sa main calleuse à travers le vasistas de la portière,

je la pressai énergiquement dans la mienne, et j'y glissai deux pièces de cinq francs, ce qui — eu égard à mes finances — était une générosité de millionnaire.

Le conducteur ayant donné le signal du départ, nous roulâmes vers la route de Marseille, au triple galop de cinq chevaux normands.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Il était environ quatre heures lorque j'entrai dans la ville éternelle par la *piazza del Popolo*, et, quelques instants après, je débarquai à la porte de la *villa Medicis*, où est située l'Académie française. La villa Médicis, bâtie par Annibal Lippi, en 1557, et restaurée par Michel-Ange, est placée sur le *Monte-Pincio*, d'où elle domine la ville ; elle est ornée de superbes jardins, dont les allées s'enfoncent et se perdent dans un bois de chênes et de lauriers.

Ma première visite fut pour le directeur de l'Académie, choisi, depuis un temps immémo-

rial, parmi les plus célèbres peintres de l'école française. L'Académie était alors dirigée par un grand artiste, un homme aussi charmant qu'il est excellent et spirituel, M. Horace Vernet.

— Fleury, dit M. Vernet à un serviteur d'un certain âge qui était le factotum de l'Académie, conduisez M. Godiveau à son appartement.

Mon appartement se composait d'une petite chambre meublée du strict nécessaire; elle me rappela les chambres de l'Institut, où l'on nous enfermait à l'époque du concours.

En ce moment j'entendis le son d'une cloche bruyamment agitée.

— C'est le signal du dîner, me dit Fleury ; si Monsieur veut me suivre, je lui indiquerai le chemin.

Je fis à la hâte un bout de toilette et je suivis mon cicérone.

La nouvelle de mon arrivée s'était déjà répandue, et mon apparition à la porte du réfectoire fut saluée par une fusillade d'acclamations joyeuses et bouffonnes. Étourdi, ébaubi, ahuri,

je demeurai sur le seuil, immobile comme la femme de Loth après sa désobéissance aux ordres du Seigneur.

Qu'on s'imagine une vaste pièce, au milieu de laquelle était placée une table meublée de vingt convives criant, chantant, et s'agitant comme une légion de diables dans un bénitier, ceux-ci vêtus de blouses déchirées et coiffés de vieux chapeaux de paille hérissés et dépaillés, ceux-là couverts de redingotes fantastiques, enveloppés de cabans impossibles, tous mal peignés et propriétaires de barbes aussi vierges que les forêts du Nouveau Monde. Sur un des murs du réfectoire étaient encadrés les portraits des anciens pensionnaires de l'Académie ; l'autre pan de muraille disparaissait sous une fresque gigantesque, où ces mêmes pensionnaires, travestis et caricaturés, exécutaient une sarabande folle et se livraient à un galop infernal.

Je ne raconterai point ce mémorable festin, où il se consomma une impondérable quantité de punch, de bêtises et de mots spirituels. Ceux qui

ont vécu dans l'intimité des artistes savent de quels enfantillages ils sont capables dans leurs jours de belle humeur. Ceux qui ne les ont vus que dans le monde, gourmés, pincés, cravatés, décorés et maniérés, ceux-là me taxeraient de hâblerie, et m'accuseraient d'irrévérence à leur endroit.

Lorsque nous sortîmes de table, vers huit heures, je tutoyais tout le monde et tout le monde me tutoyait; l'entente la plus cordiale régnait parmi nous; sculpteurs, architectes, graveurs, peintres et musiciens, on se prit sous le bras, et l'on tira vers le café *Greco*. Le café Greco! quel est l'ancien pensionnaire de Rome, quel est l'artiste voyageur qui ne regrette parfois ses petits guéridons de bois, larges comme le creux de la main, ses murs gras et humides, et jusqu'à la détestable boisson qu'on y sert sous le vain nom de moka! Oh! c'est que dans ce temps nous avions ce qui supplée aux tables de porphyre, aux glaces, aux dorures, voire à cet arôme sans rival qui s'échappe des cafetières du café Lemblin.

Nous avions la jeunesse! La jeunesse! cette fleur sitôt fanée, ce parfum si vite évaporé, ce rayon sitôt disparu de notre ciel!

Quand nous sortîmes du café Greco, je crois — que Dieu et Javillet me pardonnent — je crois que j'étais un peu gris.

Je dormis tout d'un somme jusqu'au lendemain. Ce fut la cloche du déjeuner qui me réveilla. Après le déjeuner, on se répandit dans les jardins de la villa Médicis, où nous attendaient toutes sortes de jeux. La paume, le disque, le tir au pistolet, la causerie, les calembours et les cigares nous conduisirent jusqu'au dîner. Du réfectoire au café Greco, il n'y a qu'un pas ; on le franchit lestement.

J'étais depuis un mois installé à Rome, buvant, mangeant, rêvant, fumant et dormant, lorsque je m'avisai de demander à un camarade, mon aîné d'une année à l'Académie, comment l'on travaillait et quand on travaillait.

— Mon vieux, répondit-il, ici on ne travaille jamais ; nous sommes logés, nourris et appointés ;

nous vivons sous le plus beau ciel, dans le pays du *far-niente* par excellence; nous serions de simples brutes de nous fatiguer à faire quoi que ce soit. T'en voilà pour deux ans de cette existence pharamineuse. Après quoi, tu iras passer douze mois en Allemagne, puis tu reviendras à Paris, où, durant deux ans encore, le gouvernement pourvoira à tes besoins. A partir de ce moment, par exemple, tu resteras livré à tes propres forces, et si, dans une situation critique, tu t'adresses à ce même gouvernement, jadis si paternel, il te répondra brutalement, par l'organe désenchanteur d'un chef de bureau : « Passez votre chemin, jeune homme; on vous a déjà donné... nous n'avons pas de monnaie ! »

L'orateur s'interrompit, ralluma sa pipe éteinte, et, poussant un gros soupir :

— Oh ! ces peintres, ces architectes, ces statuaires et ces graveurs, voilà des gens heureux, s'écria-t-il. On leur accorde de passer à Rome leurs cinq années complètes... Cinq ans de macaroni, de flânerie et de soleil ! ajouta-t-il en lâ-

chant un énorme juron qui nous eût fait excommunier l'un et l'autre, si notre voisin le Saint-Père nous avait entendus.

Mais, sera-t-il objecté sans doute, est-ce que le gouvernement n'exige rien, absolument rien, en retour de ses déboursés, des lauréats qu'il expédie *franco* à Rome?

Le gouvernement exige deux choses :

1° Que les pensionnaires lui adressent tous les ans une preuve de leur savoir-faire : peintre, un tableau ; musicien, une symphonie ;

2° Que lesdits pensionnaires ne sortent pas des États-Romains sans la permission du directeur.

Or, cette permission se donne aussi souvent qu'on la demande. — Or, cette symphonie et ce tableau se brochent en quelques semaines, et l'on est maître de sa paresse tout le reste du temps.

Bien souvent, depuis que je suis rentré en France, je me suis posé ces simples questions :

— Pourquoi m'a-t-on entretenu en Italie pendant deux ans, à raison de trois mille francs par an?

Était-ce pour y étudier sous les yeux d'un illustre maëstro? pour y recevoir ses conseils? pour tâcher de surprendre dans l'intimité les secrets de son génie?

Mais le directeur de l'Académie est peintre et non musicien.

Pour y former mon goût par l'audition constante de la belle musique?

Mais, à Rome, les théâtres ne sont ouverts que quatre mois sur douze.

Pour m'y inspirer par l'audition des œuvres des grands compositeurs contemporains, interprétées par les grands chanteurs modernes?

Mais Tamburini, Lablache, Rubini, Grisi, Bellini et Donizetti dédaignent la Scala et la Fenice pour le théâtre Italien de Paris.

Pour y prendre une idée des solennités de la musique religieuse?

Mais l'Italie ne produit que de la musique profane, — à tel point que les plus saints anniversaires de la religion y sont célébrés sur les airs du *Barbier* et sur les cavatines d'*Othello*.

Pour me donner le goût du travail et l'amour de l'étude?

Mais Rome est peuplée de citoyens si paresseux, qu'ils feraient arrêter, rien qu'à le regarder fixement, le balancier d'une pendule.

XI

Donc, les jeunes musiciens couronnés par l'Institut sont tenus, par la lettre du règlement, de résider deux ans à Rome, une année en Allemagne, et le reste du temps à Paris. Admirez un peu combien cette division est logique et spirituelle. S'il est un peuple vraiment musical sur cette terre, c'est le peuple allemand; d'où il suit que c'est en Allemagne que le lauréat devrait passer son temps au lieu de le fractionner entre Rome et Paris. Tout au contraire, il n'est obligé à y vivre qu'une année, et encore lui suffit-il d'écrire un bout de placet au directeur des Beaux-Arts, pour obtenir la permission de rentrer en

France après ses deux ans d'exil, sans même traverser la patrie de Beethoven, de Weber et de Meyerbeer.

C'est ce que je fis.

C'est ce qu'ont fait, c'est ce que font encore et ce que feront indéfiniment les quatre-vingt-dix-huit centièmes des pensionnaires du gouvernement, tant on est pressé de revoir la France, Paris et le cher ruisseau natal.

Avant mon départ, le plus ancien peintre de l'Académie fit mon portrait, qu'on accrocha dans la galerie du réfectoire : un graveur eut l'obligeance de le buriner et de mettre à ma disposition une cinquantaine d'épreuves que j'adressai en manière de carte de visite, avec le P. P. C. de rigueur, à une foule de Marianna, de Juana, d'Anna, de Lydia, d'Elvira, de Vincenza et d'autres signoras qui répondirent à ma politesse par l'envoi immédiat de tresses brunes, blondes et rousses, que je plaçai religieusement au fond de ma malle, entre une paire de bottes et une paire de rasoirs.

Après avoir pris congé de M. Horace Vernet, après avoir offert aux camarades un punch monstre qui faillit incendier le café Greco; après avoir reçu leurs chauds embrassements et leurs sympathiques poignées de main, je monte dans une carriole et je m'éloigne de la ville éternelle. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Mais je ne me trompe pas; me voici en pays de connaissance. Cette barrière, c'est la barrière de Fontainebleau... Cet amas de maisons borgnes et bossues, c'est le faubourg Saint-Marcel. Enfin ! c'est Paris, la capitale de l'intelligence, le cerveau de la France, la tête de l'Europe... Là est le cirque où je dois combattre, triompher ou mourir. Et que parlé-je de mourir ! A moi le succès, la fortune, la gloire et les amours !

Tout en songeant ainsi, je m'agitais avec une violence telle, que le conducteur de la voiture, assis à mes côtés sur la banquette, me saisit par le bras et me demanda si j'étais fou. Un instant

encore et je dégringolais sur le pavé. Ce conducteur de diligence me prenant pour un fou remplissait auprès de moi le rôle de la Réalité. Que de fois je l'ai retrouvée sur ma route, m'éveillant brusquement au milieu de mes rêves d'or !

Les premiers mois qui suivirent mon retour à Paris, je les passai à m'installer dans cet appartement coquet de la rue Blanche, d'où je vais être chassé piteusement. Comptant sur l'avenir, j'achetai à crédit un élégant mobilier, et ne me refusai aucune de ces coûteuses futilités mises à la mode par la fantaisie parisienne. Le soir, je fréquentais assidûment les théâtres lyriques et les concerts, très-avare d'éloges, très-prodigue d'épigrammes et d'observations dédaigneuses.

— Orphée, me disait-on, que penses-tu de la dernière partition d'Auber ? Voilà un grand succès.

— Heu ! heu ! répondais-je d'un ton dégagé ; grand succès, mais petite musique ! Nous autres, en Italie...

— Comment trouves-tu Adolphe Nourrit?

— C'est un bel homme qui a fait son temps. Nous autres, en Italie...

Je n'avais pas d'autre phrase à la bouche; c'était ma formule stéréotypée, et je m'en servais, ainsi que d'une cravache, pour cingler de grands coups à droite et à gauche sur tout ce qui me semblait de taille à obscurcir mon ciel, à rétrécir mon horizon.

En peu de temps, grâce à ce système ingénieux, je fus cordialement détesté par une foule de personnes des deux sexes. Ayant semé l'épigramme, je récoltais la haine. — Quoi de plus naturel?

A l'Opéra, je liai connaissance avec un vieil habitué, homme fort expert dans la matière, et qui, dès l'abord, me témoigna un intérêt dont plus tard seulement je devais avoir l'explication. Ce fut lui qui m'éclaira.

— Jeune homme, me dit-il un soir, dans un entr'acte de *Robert-le-Diable*, il faut que je vous rende un service.

— Auriez-vous l'intention de me coucher sur

votre testament, homme trois fois respectable? lui demandai-je de ce ton goguenard, familier aux rapins, et que j'avais adopté, comme une gentillesse de bon goût.

— Je veux vous dire la vérité, reprit le vieillard. Un jour, vous reconnaîtrez que c'est le plus grand service qu'on puisse rendre à son semblable et celui de tous qui lui est rendu le plus rarement.

— Mortel vénérable, interrompis-je, laissez de côté le langage des augures, et parlez-moi sans métaphores. Il se peut que vous soyez un sphinx, mais je ne suis pas Œdipe, et je donne ma langue aux chiens.

Le vieil habitué voulut bien ne pas relever tout ce qu'il y avait de bête et d'inconvenant dans ma réponse; il continua :

— Jeune homme, vous avez un grand nombre d'ennemis, — c'est un tort. Dans la quantité, il en est de puissants. Ne craignez-vous pas qu'ils ne nuisent à vos succès et n'entravent votre avenir? Possédez-vous un talent assez robuste pour

les dompter et pour les réduire au silence? Vous avez eu le prix de Rome; qu'est-ce que cela prouve?

A ces mots, je bondis dans ma stalle.

— Monsieur, lui dis-je, je me moque de mes ennemis tout comme des mélodies du *Devin de village* de Jean-Jacques, et de l'orchestration du *Rossignol* de l'excellent M. Lebrun. J'ai des ennemis, donc j'excite l'envie. Or, qui excite l'envie? ce ne sont pas les esprits médiocres, je pense? Vous me demandez si j'ai du talent? je vous réponds, moi, que j'ai du génie! Vous entendrez ma symphonie orientale avec chœurs, Monsieur; vous entendrez mes oratorios, mes ouvertures, mes nocturnes, mes barcarolles, et vous reconnaîtrez que j'ai le droit d'être difficile à l'égard de mes rivaux.

— Cela étant, reprit le vieil habitué, vous êtes bien coupable de garder tant de richesses pour vous seul et de n'y point faire participer le public. En votre qualité de lauréat de l'Institut, vous avez droit à une réception à l'Opéra-Comi-

que, et même, je crois, à un tour de faveur. Qu'attendez-vous pour vous produire à la scène?

— Parbleu ! m'écriai-je, la postérité vous votera des félicitations pour vos sages conseils. Je dois le confesser en toute humilité, je m'endors dans les délices de Capoue. Si je vous nommais ma maîtresse, vous seriez le premier à m'accorder le bénéfice des circonstances atténuantes. Eh bien! Monsieur, admirez la grandeur du sacrifice : à dater de demain, je vais partager mon temps entre le travail et l'amour. Demain, j'irai voir le directeur de l'Opéra-Comique. Garder un plus long silence, ce serait voler mon pays et mon époque. C'est vous qui l'avez dit, vieillard auguste!

Le lendemain, je me dirigeai en chantonnant et le cigare aux lèvres vers le théâtre de l'Opéra-Comique, situé alors sur la place de la Bourse.

Tout en marchant, je faisais le raisonnement ci-dessous :

— Débuterai-je par trois actes ou par deux actes? trois actes me permettraient de me déve-

lopper tout à mon aise, mais les vieux les permettront-ils? Deux actes sont une coupe assez satisfaisante. Quant à un seul acte, je n'en veux pas. C'est indigne de moi, et, d'ailleurs, je ne pense pas qu'on me fasse l'injure de me proposer une si mince affaire.

J'étais arrivé.

— Monsieur le directeur? demandai-je au concierge de la porte du public.

— Voyez rue des Filles-Saint-Thomas, me fut-il répondu, à la porte des artistes.

— Monsieur le directeur ? demandai-je au concierge de la porte des artistes.

— Monsieur le directeur vient de sortir, me fut-il répondu ; voyez chez lui, rue Vivienne.

En trois enjambées, je sonnais rue Vivienne, à la porte indiquée.

— Monsieur le directeur? demandai-je au domestique qui vint m'ouvrir.

— Monsieur le directeur est absent, me fut-il répondu, voyez au théâtre.

Une semaine durant, je fus ainsi ballotté, sem-

blable à la paume que se renvoient deux raquettes vigoureuses. Le neuvième jour, je parvins enfin à me glisser dans son appartement. Sans être aperçu de personne, je traversai l'antichambre, la salle à manger, le salon, et j'arrivai devant une porte que je présumai celle du cabinet de mon invisible directeur. Je frappai trois légers coups; une voix cria : « Entrez! » et j'entrai. L'arbitre de mes destinées était bourgeoisement occupé à essayer un pantalon.

— Parbleu, mon cher, fit-il sans tourner la tête de mon côté, je ne suis pas content de votre patron, voilà encore un pantalon gâté; il faut que vous ayez perdu l'esprit, ou que j'aie trouvé le ventre de ma basse-taille. Il m'est impossible d'accrocher un seul bouton... Tenez, voyez plutôt.

J'étais pris pour un garçon tailleur! Réclamer, c'était m'exposer à être mis dehors comme un intrus. Je me raidis contre la mauvaise fortune, et lui tins tête vaillamment.

Alors, réunissant toutes les forces départies

dans mes deux poignets, je tentai d'arriver à un résultat. Mais quel résultat ! le pantalon, qui n'était pas en caoutchouc, se fendit à la ceinture avec un craquement aigu.

— Imbécile ! s'écria le directeur furieux.

Cette épithète et le geste qui l'accompagna me rendirent enfin le sentiment de ma dignité.

— Eh ! Monsieur, m'écriai-je, c'est votre faute !

— Ma faute ! interrompit le directeur, arrivé au paroxysme de la colère.

— Sans doute, est-ce que je suis un garçon tailleur, moi?

— Vous n'êtes pas garçon tailleur?

— En connaissez-vous beaucoup qui me ressemblent?

— Alors qui êtes-vous?

L'interrogation était précise autant qu'embarrassante. Appelant à mon aide mon sang-froid, je me nommai, et cherchai à pallier l'indiscrétion de ma conduite, en racontant mes huit journées passées inutilement à le guetter et à l'attendre.

Le directeur, homme d'esprit, fut le premier à rire de sa méprise. Il m'offrit un siége, répara promptement le désordre de sa toilette, et vint prendre place à mes côtés.

— Monsieur, lui dis-je, je viens vous demander s'il est vrai qu'en ma qualité de prix de Rome, j'aie droit à être représenté sur la scène que vous dirigez avec tant d'intelligence et de succès?

— Ce droit vous est acquis, Monsieur, répartit le rusé directeur. Ce n'est pas moi qui vous le contesterai, Dieu m'en garde! Faire briller les jeunes gens, mettre en relief les talents encore inconnus, voilà ma mission... Je n'en veux pas d'autre. Je vous connais de longue date, mon cher Monsieur; et j'ai foi en vous. Je vous crois appelé à faire la fortune de mon théâtre. A ces causes, trouvez bon que je vous choisisse un collaborateur de ma main. Il est utile que vous le sachiez: quelque remarquable que soit une partition, si elle est attelée à un mauvais poëme, le succès n'est pas possible. Si je voulais vous perdre, je vous donnerais un libretto de Germon,

ou de Beaudry, et nous n'irions pas jusqu'au finale, fussiez-vous Boïeldieu, et eussiez-vous fait une nouvelle *Dame blanche!* Souffrez donc que je vous impose la collaboration de Verneuil, de notre grand Verneuil.

A ce nom illustre, je me sentis pénétré de reconnaissance.

— Oh! Monsieur, dis-je, vous me comblez.

J'eus un vif regret d'avoir déchiré son pantalon.

Le directeur fit un geste charmant et reprit :

— Vous m'apporteriez un poëme de Planard ou de Mélesville, je vous le refuserais. Ce qu'il vous faut à vous, c'est du Verneuil, et du meilleur. Il n'y a que Verneuil pour faire valoir les débutants. Quel homme! — Tenez, voici un mot d'introduction qui vous ouvrira toutes les barrières.

Il s'assit à son bureau et griffonna quelques lignes. Si je ne m'étais retenu, je me serais précipité à ses genoux. J'eus un instant l'envie de lui rembourser le prix de sa culotte.

En sortant de chez cet excellent et paternel directeur, je pris une voiture et me fis conduire chez Verneuil. En passant rue Saint-Georges, devant la maison de notre illustre Auber, je ne pus retenir cette expression superbe :

— Et moi aussi j'aurai des hôtels! Et moi aussi je vais collaborer avec Verneuil !

Verneuil n'était pas chez lui. Son concierge interrogea un almanach et répondit à mes questions :

— Nous sommes le 7 du mois; monsieur est dans son château de Champ-Fleury.

Je revins la semaine suivante.

— Ah ! c'est vous, dit le concierge, qui me reconnut; monsieur n'est pas à Paris; mais je peux vous dire où il se trouve. Nous sommes aujourd'hui le 14, alors monsieur habite sa terre de Frégeneuil.

A ma troisième visite, j'appris que monsieur résidait dans son château de la Gondie.

A ma quatrième visite, il visitait sa terre de Péruse.

— Heureux homme! pensai-je en moi-même; heureux homme qui possède autant de terres et de châteaux que Lablache possède de tabatières!

A ma cinquième visite, je me résignai à laisser entre les mains du concierge la lettre du directeur.

Quelques jours après, Verneuil m'honorait de cette réponse :

« MONSIEUR,

« Ce serait avec bien du plaisir que je vous « confierais un poëme pour faciliter vos débuts. « Malheureusement ma santé est trop délabrée « pour qu'il me soit possible de travailler d'ici « à longtemps. Mon larynx est dans un état pi- « toyable; mon docteur m'a condamné à un mu- « tisme absolu, etc., etc., etc., etc. »

Je supprime la fin de cette lettre, par trop connue. Verneuil l'a écrite à cinquante débutants qui sollicitaient sa précieuse collaboration.

Elle doit être rangée sur la même ligne que cette agréable épître de M. de Chateaubriand, tant de fois imprimée, et qui commence par cette phrase clichée :

« Si je n'étais un pauvre vieillard... si j'étais « encore de ce monde... si je n'avais déjà un « pied et demi dans la tombe, je vous dirais, etc. »

Un beau soir, je rencontrai mon directeur.

— Vous ne savez pas? dis-je naïvement; Vernueil est malade; ne pourriez-vous m'adresser à Planard ou à Mélesville?

— Impossible! répondit-il avec une imperturbable bonhomie. Planard se fait vieux et Mélesville ne travaille plus pour mon théâtre. Je vous répète que c'est Verneuil qu'il vous faut. Lui seul est digne de produire un lauréat de votre mérite.... Je me rappelle encore votre cantate; il y avait un certain chant au milieu... Tra-la-la, tra-la-la... Une perle! Patientez; le larynx de Verneuil ira mieux prochainement.

Et je patientai.

O Talleyrand des directeurs! Pour moi, Ver-

neuil est toujours malade... et j'attends depuis sept ans!

Je ne regrette plus du tout d'avoir déchiré la culotte de ce finaud d'impresario.

XII

— Eh bien! me dit le vieil habitué de l'Opéra, auquel je fis part de l'insuccès de mes démarches, il vous reste un parti à prendre, jeune homme. On vous ferme les portes; enfoncez-les!

Et comme je ne lui paraissais pas très-convaincu de l'excellence de son système, il ajouta:

— Vous m'avez parlé, je crois, d'un oratorio, d'une symphonie avec chœurs, d'ouvertures et de barcarolles dont vous êtes l'auteur?— Il faut, sans plus tarder, organiser un concert dont vous serez le général, le héros, le commencement, le milieu et la fin, l'*alpha* et l'*omega*, l'âme, le principe,

la cause, l'effet et le tout. On y exécutera votre musique, toute votre musique, rien que votre musique. Vous conduirez l'orchestre vous-même, en personne, agitant les bras et les jambes, roulant les yeux, poussant, de temps en temps, des cris féroces. Un mois à l'avance vous couvrirez les murs de la ville d'affiches jaunes et rouges, imprimées en lettres bizarres, promettant quatre heures de voluptés indicibles, annonçant monts et merveilles. Si vous possédez réellement du génie, la Société des concerts du Conservatoire sera trop heureuse de vous accueillir, vous et vos œuvres complètes. Vous serez interprété par le premier orchestre du monde, vous encaisserez une belle recette et votre nom deviendra populaire. — Tout aussitôt, ô prodige! Verneuil n'aura plus mal à son larynx; son inguérissable gosier se guérira sur le champ; il sollicitera l'honneur d'être votre fournisseur ordinaire et vous passerez à l'état de grand homme très-décoré et de membre de l'Institut, ce que je vous désire de tout mon cœur.

— Monsieur, répondis-je, votre franchise appelle la mienne; je ne vous cèlerai point la vérité : mes ouvertures ne sont point irréprochables; on rencontre du bon, du médiocre et du mauvais dans mes barcarolles; ma musique sacrée n'est peut-être pas suffisamment empreinte de cette couleur religieuse qui resplendit d'un éclat si chaste et si lumineux dans les œuvres de Sébastien Bach, de Marcello et de Paësiello. Faisant une si large part à la critique, j'ai l'espoir que vous ajouterez foi à ma parole, si je vous dis que ma symphonie avec chœurs est un chef-d'œuvre. Vous connaissez la neuvième symphonie de Beethoven, où l'illustre maître a introduit le concours des voix humaines? Eh bien! je me flatte que mon œuvre n'est pas indigne d'un si désespérant modèle. C'est un poëme, Monsieur, un poëme où j'ai résumé tout l'Orient, — l'Orient avec ses péris, ses almées, ses sultanes, ses janissaires, ses parfums, ses nuits étoilées, ses minarets, ses kiosques, ses clochetons, son haschish, ses narghilés, son simoun et son

désert. Ma symphonie est intitulée *le Chameau ;* j'espère avoir aidé puissamment à la réhabilitation de ce noble quadrupède, un des plus utiles et pourtant un des plus maltraités de l'ordre des mammifères. J'y explique la vie du chameau, cette vie si pleine, si utile, si modeste, si laborieuse et si mal récompensée. Le libretto est de ma composition ; la rime n'y est pas riche, mais cela vient d'une observation que j'ai faite, à savoir que la richesse de la poésie appauvrit la musique. — Voulez-vous que je vous raconte ma symphonie?

— Volontiers, dit le vieil habitué.

Et je racontai ma symphonie dans les termes suivants :

LE CHAMEAU

SYMPHONIE ORIENTALE EN TROIS PARTIES

Dans le genre de la neuvième Symphonie de Beethoven,

PAR ORPHÉE GODIVEAU

Première partie. — Nous sommes dans le désert. Chœurs de chameaux saluant le réveil

de la nature; les jeunes chameaux bondissent au soleil. Les chamelles, leurs tendres mères, les regardent jouer en souriant. Un vieux chameau, plein d'expérience, prend la parole et chante avec une pénétrante mélancolie :

Enfants, amusez-vous!
Folâtrez sans souci,
Bientôt viendra le jour
De la captivité.
L'homme est là qui nous guette...
S'il s'empare de nous,
Il nous accablera de fardeaux,
Et nous périrons sous le bâton.

Ce premier morceau, vous le voyez, est consacré à la peinture des sentiments douloureux qui bouleversent une grande âme de chameau en proie à de secrètes angoisses. Rien ne saurait rendre l'effet produit par l'aspect sauvage de l'accord de quarte sur la seconde note du ton, autrement dit du second renversement de l'accord de la dominante. Comme si ce n'était pas assez de ce tour de force d'instrumentation, pendant un point d'orgue, le *ré* se trouve au grave dans tous

les instruments à cordes, tandis que le *sol* dissonne tout seul à l'aigu dans quelques parties d'instruments à vent. — C'est déchirant!

— Je n'ai pas de peine à vous croire, observa mon auditeur.

— Mais la voix du vieillard n'est pas écoutée, poursuivis-je. Les jeunes chameaux continuent leurs danses sur une phrase de deux mesures (*ré, ut dièse, si dièse, ut dièse*), dans le ton de *la majeur*, répétée onze fois de suite par les basses et les altos, alors que les instruments à vent tiennent le *mi* en quadruple octave, et que les violons sonnent comme des carillons. — Ça ferait danser des cathédrales. — Un bruit se fait entendre; les chameaux s'éloignent.

Deuxième partie. — Quel est ce frémissement lointain si ingénieusement exprimé par le *pizzicato* des intruments à cordes? C'est une caravane qui s'approche. Les hommes sont écrasés de fatigue et de chaleur; ils mettent pied à sable. Mais, si les voyageurs sont fatigués, les chameaux de la caravane le sont plus encore. Les voyageurs

se partagent avidement quelques paniers de dattes et quelques pintes d'eau qui les raniment ; pas un ne songe à calmer la soif qui dévore les chameaux.

Un chameau plus hardi que ses frères d'infortune interpelle son maître et lui adresse cette prière, que je ne crains pas de qualifier d'émouvante :

Depuis quinze ans je suis à ton service,
Je t'ai toujours fidèlement porté,
J'ai tout bravé, la fatigue et la peine ;
N'auras-tu pas, maître, pitié de moi ?
Hélas ! je vais mourir !
J'ai soif, maître, j'ai soif !
Hélas ! je vais mourir !
Car j'ai soif ;
J'ai bien soif !
Oh ! que j'ai soif !

Le motif de cette prière, commencé par les cordes graves des altos, violoncelles et contrebasses, passe ensuite aux seconds violons. Pendant que les violoncelles chantent une sorte de lamentation dans le mode mineur, la phrase rhythmique, s'élevant toujours d'octave en octave, arrive aux premiers violons, qui, par un cres-

cendo, la transmettent aux instruments à vent, dans le haut de l'orchestre, où elle éclate dans toute sa furie. Alors la mélodieuse plainte, émise avec plus d'énergie, prend le caractère d'un gémissement convulsif; des rhythmes inconciliables s'agitent péniblement les uns contre les autres: ce sont des pleurs, des sanglots, des supplications; c'est l'expression d'une douleur sans bornes.

A cette prière si émouvante, le voyageur répond par des coups de fouet. La caravane se remet en selle, et elle s'éloigne en chantant :

Allah! allah!
Allons! trottons
Sur nos chameaux.
Il se fait tard.
Dépêchons-nous.
Allah! allah!
Allah! allah!
Allah!
Llah!
Lhah!
Hah!
Ah!
A!
H!
!

Troisième partie. — Les chameaux libres reparaissent; ils expriment leur indignation par un grondement d'ophicléides et de trombones, entremêlé de grosse caisse, de timbales et de coups de tam-tam.

Deux chameaux, dans un duo syllabique d'un style relevé, chantent les douceurs de la liberté, et le vieux chameau, dont quelques heures auparavant on méprisait les sages conseils, est proclamé le défenseur du peuple et le sauveur de la patrie.

Le finale n'est pas moins riche que les morceaux précédents en combinaisons nouvelles, en piquantes modulations et je crois avoir tiré des effets aussi gracieux qu'imprévus de la transition subite du ton d'*ut dièse mineur* à celui de *ré majeur*. Une de mes plus heureuses hardiesses harmoniques est sans contredit la grande pédale sur la dominante *mi* brodée par un *ré dièse*. La *coda* amenée par cette pédale menaçante est d'un éclat extraordinaire et bien digne de terminer un pareil chef-d'œuvre d'habileté tech-

nique, de goût, de fantaisie, d'inspiration et de science rare.

— J'ai hâte d'entendre votre symphonie, dit le vieil habitué.

— Je vous ajourne à huit jours, dans la salle du Conservatoire, répondis-je avec aplomb.

Le lendemain, j'allai rendre visite au directeur de la Société des concerts.

— Monsieur, dis-je à cet éminent musicien, j'ai composé une symphonie orientale, avec chœurs, et je serais fier qu'elle fût exécutée par l'orchestre dont vous êtes le chef glorieux.

— Rien de plus facile, me répondit-il ; Monsieur est Allemand?

— Non, Monsieur.

— Monsieur est Italien?

— Non, Monsieur.

— Monsieur est donc Russe?

— Non, Monsieur.

— Alors, Monsieur est Belge?

— Non, Monsieur.

— Dans ce cas, Monsieur est Espagnol?

— Non.

— Anglais?

— Non.

— Hollandais?

— Non.

— Où donc avez-vous vu le jour ?

— A Paris, rue Montmartre, à deux pas du marché Saint-Joseph.

Le directeur de la Société des concerts se leva ; il pinça les lèvres et me dit avec un dédain qu'il ne chercha pas à dissimuler :

— Monsieur, retenez bien ceci : on ne me persuadera jamais qu'un homme né à Paris — rue Montmartre, à deux pas du marché Saint-Joseph — soit capable de composer une symphonie. Il est défendu au peuple français d'instrumenter autre chose que des valses, des galops et des quadrilles. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Lorsque je fus descendu dans la rue, je me livrai à un violent accès de rage et à un furieux monologue.

— Ils veulent étouffer mon génie! pensai-je; ils n'y réussiront pas! Avant quinze jours, j'aurai donné un concert qui révolutionnera la cour et la ville.

Le vieil habitué de l'Opéra, que j'instruisis de mes projets, ne me dissimula aucune des difficultés qui entravaient l'accomplissement de mes désirs.

— Vous aurez pour trois mille francs de frais, au bas mot, me dit-il.

Il s'agissait, en effet, de louer une salle, de la chauffer, de l'éclairer, de faire imprimer des affiches et des programmes, d'embaucher des musiciens, des choristes et des chanteurs. Je me souvins fort à propos que M. Javillet avait, plusieurs années auparavant, placé, à mon intention, une somme de trois mille francs dans une tontine. Si le prospectus avait dit vrai, si les actionnaires survivants s'étaient partagé l'apport des actionnaires trépassés, mon capital devait être singulièrement arrondi, grâce surtout à la visite du choléra. Déjà je me voyais à

la tête d'une vingtaine de mille francs, lorsque j'arrivai devant la maison occupée par les bureaux de la tontine. Cette maison était un hôtel; je montai un escalier couvert d'un tapis moelleux; un laquais à veste galonnée m'introduisit dans une grande pièce meublée somptueusement.

— Oh! oh! pensai-je, puisque la compagnie est si bien dans ses affaires, les actionnaires doivent être millionnaires.

Insensé! j'ignorais alors que — plus une Société est riche — plus les actionnaires sont pauvres.

Quel ne fut pas mon étonnement! En 1820, mon parrain avait placé mille écus sur ma tête. Tout ce que je pus obtenir, en 1834, ce fut de retirer dix-neuf cent cinquante-deux francs, en y comprenant les intérêts de quatorze ans.

— Mais, Monsieur, dis-je au directeur, je pensais que le choléra nous avait enrichis.

— C'est lui qui nous a ruinés, me répondit-il avec une larme hypocrite. La Société a cru de

son devoir et de son honneur d'enterrer convenablement tous ses actionnaires, et vous ne sauriez croire combien sont morts, à cette fatale époque! mais aussi quel luxe d'enterrements... tous services de première classe. Je regrette que Monsieur ne soit pas mort; Monsieur aurait jugé par lui-même.

Mon concert me coûta deux mille neuf cents francs. Je donnai dix-neuf cents francs comptants, et je fis des billets pour le reste de la somme.

En dépit de mes affiches jaunes et rouges, et de leur taille gigantesque, la recette s'éleva au chiffre honteux de quarante francs — huit personnes ayant payé cinq francs leur billet.

Ces huit spectateurs sifflèrent comme douze cents merles. Quant aux journaux, ils organisèrent contre moi la conspiration du silence; pas un seul ne souffla mot du *Chameau*, symphonie orientale en trois parties.

Et cependant, il y avait là une idée! mais le public parisien n'était pas encore mûr. J'ai eu le tort irréparable de venir dix ans trop

tôt. J'ai été le Christophe Colomb de la symphonie orientale. Je suis sûr que tôt ou tard on verra un Américic Vespuce en recueillir la gloire et les fruits.

XIII

L'insuccès de cette première épreuve me porta un rude coup. J'étais blessé au cœur, et ma blessure saigna cruellement. La nuit, je m'éveillais en sursaut, glacé par une froide sueur, rêvant que je roulais au fond d'un précipice pavé de crocs aigus, de pointes de paratonnerres, de lames de canif et de lames de rasoir.

— Deux mille neuf cents francs de dépense, et quarante francs de recette ! m'écriais-je d'une voix stridente. O public idiot et gâteux !

Et pourtant, c'étaient là mes bonnes nuits, mes rêves couleur de rose. D'autres fois, j'étais

en butte à un effroyable cauchemar, dont le souvenir me glace encore de terreur. Tous les chameaux de ma symphonie orientale, que dis-je ? tous les chameaux de l'Afrique, y compris celui du Jardin des Plantes de Paris, apparaissaient dans mes songes. Ils m'entouraient, m'enveloppaient, me pressaient. Ouvrant des bouches larges comme la porte Saint-Denis, les uns me riaient au nez avec d'affreuses grimaces ; d'autres se faisaient un malin plaisir d'écorcher mes plus suaves mélodies de leurs voix discordantes. Tout à coup l'un deux me jetait à terre d'un violent coup de tête, et la caravane tout entière défilait sur mon corps, piétinant sur ma poitrine, broyant mes os sous ses énormes pieds.

Si douloureuse que m'eût été l'indifférence de la foule, le silence de la presse me fut plus pénible.

— Eh ! quoi ! disais-je, on compte à Paris vingt journaux politiques, cinquante journaux littéraires, une douzaine de feuilles musicales, et pas un de ces organes de la publicité n'a daigné me consacrer un alinéa de trois lignes ! Aucun jour-

naliste ne s'est dérangé pour venir entendre mon œuvre! On a juré mon trépas, je le vois... Eh bien! donc qu'on me tue, j'y consens; mais je demande qu'il se fasse un certain retentissement autour de ma tombe! Que l'on m'étrangle, je ne m'y oppose pas... mais du moins que je ne sois pas étranglé par des muets! — O amour! ajoutais-je avec une niaiserie puérile, c'est à toi de guérir mes blessures.

J'ai dit précédemment que j'avais une maîtresse à l'Opéra. Elle s'appelait Olympe, et les habitués de l'Académie royale de musique n'ont peut-être pas perdu tout souvenir de cette jolie bouche rose d'où jaillissaient, trois fois par semaine, des cascades de notes pures, argentines et sonores, aussi précieuses, dans leur genre, que ces colliers de perles, de diamants et de saphirs que laissaient tomber, chaque fois qu'elles s'entr'ouvraient, les lèvres de je ne sais plus quelle princesse enchantée.

Je l'aimais ardemment; elle, de son côté, m'avait juré une tendresse et une fidélité à toute

épreuve. Lorsqu'elle chantait un de ses rôles favoris, et que les spectateurs la saluaient d'applaudissements unanimes, elle se tournait de mon côté, cherchait mon regard, et ne semblait heureuse et fière de son succès que si je lui témoignais ma satisfaction par un sourire. Nous habitions le même quartier; je la voyais tous les jours, ce qui n'empêchait pas que mon domestique et sa femme de chambre ne fussent continuellement occupés à transporter nos épîtres passionnées.

Pauvre fou! c'était sur la tendresse de cette femme que je comptais pour cicatriser les écorchures de mon amour-propre.

Les femmes, à Paris principalement, se divisent en trois catégories : 1° celles qui ont un cœur : c'est la minorité; — 2° celles qui ont des sens : on en compte quelques-unes; — 3° celles qui n'ont ni cœur ni sens : c'est le plus grand nombre.

En sa double qualité de chanteuse et d'actrice de l'Opéra, Olympe appartenait à la troisième catégorie. Elle ne tarda pas à m'en donner une

preuve convaincante. J'avais eu la maladresse de la convier à mon concert ; elle avait assisté à ma chute ; elle avait entendu la bourrasque de sifflets soulevée par ma symphonie ; c'en était assez pour me démolir. J'avais rêvé une Laure, une Béatrix, et je me heurtais contre une Lorette !

Prétextant une subite indisposition, Olympe s'était retirée avant la fin du concert. Le soir, lorsque je me présentai chez elle, accablé de honte et de douleur, affamé d'ingénieuses consolations et de douces caresses, sa femme de chambre me répondit que madame était souffrante et ne recevait personne. Pendant trois jours, on me fit le même accueil et la même réponse, et, le quatrième jour, une lettre railleuse me signifia mon congé définitif.

— Oh ! la misérable ! m'écriai-je ; elle me dédaigne, parce qu'elle me croit sans talent ! Je lui prouverai que j'ai du génie.

Et je pris une grande résolution ; moi qui, la veille encore, attendais les éditeurs de pied ferme, je me résignai à me présenter chez eux. Il ne

fallait rien moins que l'impertinence d'Olympe et mon désir de la forcer au repentir pour m'inspirer cette détermination que, dans mon for intérieur, je taxais d'humiliante.

Le premier éditeur auquel je m'adressai s'appelait Richard-Trotte. Jamais homme ne fut mieux nommé. Il possédait un magasin de musique situé à l'entrée d'un passage, et il me fut impossible de l'apercevoir durant trois mois que je consacrai à le poursuivre. Richard-Trotte était sans cesse par voie et par chemin. Il se mettait en course le matin, et trottait, trottait, trottait, trottait jusqu'au soir. On le rencontrait partout, excepté chez lui.

Son magasin était le rendez-vous attitré de tous les violonistes, pianistes, violoncellistes, flûtistes, cornistes, chanteurs et compositeurs de quadrilles, de romances, de valses et d'opéras de Paris. Véritable Tortoni de la musique, les succès, les réputations et les chutes s'y cotaient au plus juste prix. Une petite pièce, attenante au magasin, était meublée d'un piano et de six

chaises. A quelque heure du jour ou de la soirée que j'y sois entré, j'ai toujours vu assis au piano un monsieur, accompagnant un autre monsieur, lequel soupirait une romance ou beuglait une cavatine. Des artistes de l'Opéra y venaient assidûment médire de leurs camarades et de leur directeur. Quant aux pianistes, aux bassistes, aux violonistes et aux compositeurs présents, est-il besoin d'ajouter qu'ils déchiraient entre eux les absents? Tout ce monde barbu, poilu et chevelu allait et venait dans le magasin, feuilletant les partitions, défiorant les romances nouvelles, lorgnant les belles acheteuses, interpellant les commis et fumant comme un volcan, la veille d'une éruption.

Si grande que fût ma patience, il arriva cependant un jour où elle se lassa; fatigué d'attendre et de courir après cet *éditeur-fantôme*, je me répandis en injures contre cet invisible Richard-Trotte, et ne lui épargnai aucune de ces épithètes malséantes qu'improvise si abondamment un auteur en colère.

Témoin de ma fureur, un violoniste incompris me fit un signe, passa son bras sous le mien et m'entraîna sur le boulevard :

— Mon cher Monsieur, dit-il, vous demandez la tête de Richard-Trotte ?

— Oui, je demande sa tête, repartis-je avec un geste et un accent dignes d'un cannibale.

— Je dois vous prévenir, reprit mon violoniste incompris, que nous sommes deux cents gaillards qui réclamons cette même tête avec une égale énergie. Croyez-en ma vieille expérience : Richard-Trotte est un autocrate qu'il faut ménager. Soyez insidieux et calme, faites patte de velours jusqu'au jour où vous aurez conquis le droit de tirer vos griffes. En attendant cette heure fortunée, qui ne sonnera peut-être jamais pour la plupart de nous, ensevelissez votre rage dans le fond de votre cœur ; il en coûte toujours au pot de terre de se heurter contre le pot de fer.

Malheureusement pour mon interlocuteur, je n'étais pas en veine de patience, et j'opposai une barrière à cette avalanche de maximes.

— Vous raisonnez comme Sancho Pança, dis-je en l'interrompant; où voulez-vous en venir?

— A ceci : comme vous, j'ai à me plaindre de Richard-Trotte ; ainsi que vous, je veux me venger, et c'est vous qui servirez ma vengeance.

— Et de quelle façon, je vous prie? je ne connais pas cet éditeur, je ne l'ai jamais vu, et je commence à croire que cet homme est un mythe, une apparence, un symbole.

— Suivez-moi, je vais vous le faire voir.

Ayant rebroussé chemin, nous entrâmes dans le passage, et, quand nous fûmes arrivés devant un escalier sombre, mon compagnon s'arrêta et me dit :

— Là-haut, au fond d'un couloir obscur, est situé le temple où se cache l'inaccessible divinité. Quelques intimes connaissent seuls le mot de passe et la façon particulière de gratter à la porte. Par hasard, j'ai pénétré ces mystères et je vais vous les dévoiler. Rien ne vous empêchera de relancer Richard tout à votre aise. C'est là ma vengeance, et je la tiens pour raffinée.

Nous montâmes l'escalier, un casse-cou que n'éclairait aucune fenêtre.

— Voici sa porte, dit le violoniste. Regardez-moi, et souvenez-vous.

Il siffla l'andante de *Lucie;* puis, collant sa bouche au trou de la serrure, il murmura ces mots cabalistiques :

— Donizetti est Dieu! Albert Grisar et les frères Ricci sont ses prophètes!

Un bruit de fauteuil que l'on dérange se fit entendre dans la chambre. La porte s'ouvrit, mon camarade se dissimula dans l'ombre, je me trouvai face à face avec Richard-Trotte, et me précipitai dans son cabinet, pareil à un fleuve qui a rompu ses digues.

— Je suis trahi! s'écria l'éditeur pris au piége. Je vous connais bien, allez! vous êtes M. Godiveau, auteur de la symphonie du *Chameau.* Depuis trois mois vous faites le siége de mon magasin et de mon arrière-boutique. Je vous vois venir : vous voulez que je vous édite? Eh bien! non, je ne vous éditerai pas!

Et, comme je voulais placer un mot, il se hâta d'ajouter :

— Vous êtes un homme de génie, je n'en doute pas. Mais à présent tout le monde a du génie. Ils sont là-bas, dans mon magasin, une soixantaine qui ont tous du génie... ils crèvent de génie ! Je serais encore éditeur dans cent trente ans que je n'aurais pas fini de publier toutes les œuvres de génie dont on m'accable. Rien qu'avec les manuscrits que l'on m'envoie de toutes parts, j'ai de quoi remplir la Halle au Blé, le Panthéon, et le dôme des Invalides.

Il se leva, prit ses gants et son chapeau et s'enfuit.

Peu de temps après, lorsque je revins à la charge, je recourus vainement au stratagème qu'on m'avait indiqué. Richard-Trotte avait sans doute changé le mot d'ordre, car je sifflai toute la partition de *Lucie* sans résultat.

Le deuxième éditeur à qui je m'adressai fut Narcisse Scaliger ; celui-là, en sa qualité d'Allemand, n'achetait, ne publiait et ne vantait que

la musique de ses compatriotes. Il me congédia poliment, — mais il me congédia.

Le troisième était un Italien nommé Borentini, fin comme l'ambre et rusé comme une fouine. Il me reçut dans un appartement meublé avec élégance, m'offrit une ganache mollement rembourrée, me présenta une coupe en bronze florentin pleine d'excellents cigares, et m'accueillit par ces paroles qui sonnèrent à mes oreilles comme un chant de victoire :

— Je vous remercie, monsieur Orphée Godiveau, d'avoir songé à moi et de me juger digne d'être associé à vos triomphes. Non-seulement je pense que c'est une bonne affaire, mais en outre je considère comme un honneur d'attacher mon nom à la publication de vos œuvres. Demain un de mes commis vous portera un petit projet de traité; vous n'aurez qu'à le signer.

Enfin j'étais donc compris et apprécié! J'allais me venger des cruautés d'Olympe! j'étais lancé sur la route de la fortune et de la renommée! Lorsque je rentrai chez moi, j'avais la fièvre.

Je m'endormis Rossini et me réveillai Beethoven!

On sonne... Je vais ouvrir... C'est l'ambassadeur de ce noble Mécène; il m'apporte mon traité. Qu'il soit le bienvenu!

Cruelle déception! horrible réveil!

Ci-jointe la copie du traité préparé par cet éditeur agréable :

« 1° M. Godiveau s'engage à verser dans les mains de M. Borentini la somme de trois mille francs en espèces ayant cours;

« 2° M. Godiveau s'oblige à souscrire cinquante abonnements de dix ans à la *Trompette musicale*, journal appartenant audit Borentini.

« 3° Le prix de ces abonnements sera payé comptant et d'avance, en espèces ayant cours;

« 4° De son côté, Borentini prend l'engagement d'éditer une romance, un quadrille ou une valse de M. Godiveau, à son choix, lequel morceau sera annoncé, chauffé et loué GRATIS par la *Trompette musicale.*

« Fait double ET DE BONNE FOI, à Paris, etc. »

La lecture de ce traité m'arracha un rugissement; je me précipitai sur le commis et le poussai dehors par les épaules, non sans avoir brusquement écarté les pans de son paletot du bout de ma botte indignée.

XIV

Ce fut alors que je songeai à fonder un journal lyrique, dont je serais le rédacteur en chef, et où je dirais de ma personne et de ma musique tout le bien que j'en pense.

Je communiquai mon projet à mon ami Carolus Durandoff, le violoniste incompris dont j'ai parlé ci-dessus. — En réalité, il se nommait Charles Durand, mais il avait sagement compris que c'était là une appellation bourgeoise, une entrave à ses destinées d'artiste. C'est pourquoi il avait traduit Charles en Carolus et ajouté une terminaison étrangère à son nom de Durand.

— Mon cher ami, me dit Carolus Durandoff

grâce à ton idée, nous voilà sur la route de la gloire et de la fortune. Un journal ! mais c'est la force et la puissance; c'est ce levier fabuleux à l'aide duquel Archimède se vantait de soulever le monde ! Notre journal aidant, je veux te voir, dans un délai très-court, distancer Meyerbeer et Rossini, comme j'enfoncerai, moi, Paganini et Bériot. Je veux que notre journal devienne l'effroi des directeurs, la terreur des chanteurs, la tête de Méduse des éditeurs. Oh ! les éditeurs ! ajouta-t-il en menaçant le ciel de son poing crispé, je ne m'estimerai heureux que le jour où j'en aurai contraint une demi-douzaine à faire faillite et à se suicider dans les eaux bourbeuses de la Seine !

Ainsi qu'il arrive en pareil cas, l'enthousiasme de Carolus redoubla mon enthousiasme, et, sans remettre au lendemain à nous occuper de si graves intérêts, nous commençâmes incontinent les courses indispensables à la réalisation de notre entreprise. Il fallait d'abord s'aboucher avec un imprimeur et avec un marchand de pa-

pier. Les premiers auxquels nous nous adressâmes demandèrent quelles garanties de paiement nous pouvions offrir. Le violoniste répondit qu'il donnerait des effets souscrits par la maison Carolus Durandoff et endossés par la maison Orphée Godiveau.

Malheureusement, ces garanties parurent insuffisantes.

Ceux que nous visitâmes en deuxième lieu nous ayant fait la même question, je pris sur moi de répondre que je donnerais des billets souscrits par la maison Orphée Godiveau, et endossés par la maison Carolus Durandoff.

Je le confesse à la honte de ces deux maisons respectables, mes propositions furent de nouveau repoussées.

— Que l'Institut m'emporte! s'écria le violoniste, lorsque nous fûmes seuls dans une rue isolée; je crois, Godiveau, que tu te laisses abattre par le vent de l'adversité!

Et il fixa son regard scrutateur sur ma figure évidemment consternée.

cocher l'ordre d'arrêter les chevaux, et me fit signe d'approcher. Quelques instants après, j'étais installé à ses côtés, en compagnie de mon ami que je lui présentai en ces termes :

— Monsieur Carolus Durandoff!

A quoi Carolus se hâta d'ajouter :

— Premier violoniste-solo du czar Nicolas, empereur de toutes les Russies.

— On ne vous voit plus à l'orchestre de l'Académie royale de musique, me dit le vieil habitué. Dans quelle thébaïde cachez-vous donc votre existence? Je vous croyais mort et enterré.

— Je ne suis ni mort ni enterré, répondis-je ; mais, hélas! je n'en vaux guère mieux.

Et je lui contai l'outrageante conduite de mon Olympe et les inqualifiables refus des éditeurs de musique.

— Tenez, dis-je en finissant, c'est à croire que Dieu a maudit mon berceau. Où les autres réussissent, je ne rencontre qu'amertume et déboires. Tout à l'heure encore je voulais fonder un journal de musique ; cent autres l'ont fait ou le feront

si l'envie leur en passe par l'esprit... Eh bien! le croirez-vous? il ne m'a pas été possible de découvrir, dans tout Paris, un seul marchand de papier, un seul imprimeur qui consentent à me faire crédit de leur marchandise.

— Monsieur Godiveau, dit le vieil habitué en désignant mon ami, on peut causer librement devant monsieur?

— Comme devant moi-même. Mes douleurs, il les a éprouvées; mes tortures, il les a subies. D'ailleurs, je crois vous l'avoir déjà dit, monsieur est le célèbre Carolus Durandoff...

— Premier violoniste-solo du roi de Prusse, interrompit mon camarade, oubliant qu'il venait de se donner un autre titre l'instant d'auparavant.

— *A ll-right*, s'écria le vieil habitué. Tous deux vous êtes mécontents, tous deux vous êtes aigris vous croyant méconnus. Vous n'avez aucun ménagement à garder... vous n'êtes les esclaves d'aucune considération; pour arriver au but où vous tendez, vous ne reculerez ni devant

le scandale, ni devant la calomnie... Donnez-moi la main... vous êtes les gaillards qu'il me faut.

Nous échangeâmes une poignée de main avec ce petit vieillard, dont la peau était froide et visqueuse comme celle d'un reptile ; après quoi, il continua avec un cynisme affligeant chez un homme de cet âge :

— Vous me connaissez. Je suis le baron de M... J'entretiens la petite Delphine, une coryphée de la danse. Le directeur de l'Opéra ne l'ignore point; cependant il ne parle pas de renouveler son engagement, qui expire dans neuf mois. J'ai juré à Delphine, et je me suis juré à moi-même, que je saurais bien l'y forcer. Associez-vous à mes rancunes, vous y trouverez votre profit. Fondez votre journal, battez en brèche l'Opéra, démolissez son directeur, vantez la *tacqueté* de Delphine, exaltez son *ballonné*, imprimez qu'elle est l'espoir de la chorégraphie moderne; et je me charge de faire entendre raison à vos fournisseurs.

Il se faisait tard. Le baron donna un ordre à son valet de pied, et nous roulâmes vers la rue Montorgueil. La voiture s'arrêta à la porte du Rocher de Cancale, où Delphine, prévenue par un mot de son protecteur, ne tarda pas à nous rejoindre.

Le baron nous présenta officiellement à son rat.

— Monsieur Orphée Godiveau, dit-il en me désignant, l'auteur du *Chameau*, symphonie orientale en trois parties.

— Connu ! murmura Delphine. Une musique bien cocasse, à ce que dit Olympe.

— Monsieur Carolus Durandoff, continua-t-il, en désignant mon futur collaborateur.

— Premier violoniste-solo du grand Turc ajouta mon ami, auquel je détachai, mais trop tard, un coup de coude dans les côtes.

Le dîner fut digne de l'amphitryon qui l'offrait, du lieu où il était offert et des gens de goût qui le dégustèrent. En sa qualité de rat, Delphine grignota démesurément. C'était une petite fille maigre, anguleuse, assez spirituelle, et qui trai-

tait son baron comme un écolier mal appris traite un ennuyeux pédagogue.

— M'sieu Orphée, me dit-elle, si vous désirez que nous vivions comme une paire d'amis, faudra *échiner* les deux sœurs Dumilâtre. Si on les laissait faire, il n'y en aurait que pour elles, et elles finiraient par nous manger la laine sur le dos. Ça ne manque pas de talent si l'on veut, pour ce qui est du ballon, mais ça ne sait ni se plier ni se casser.

— Elle a raison, interrompit le baron.

— N'ai-je pas toujours raison? demanda la danseuse.

— Si fait, mon ange. Tu devrais te plier et te casser un peu devant ces messieurs... ça leur donnerait une idée de ta force et de ton style.

— Est-il bête ce vieux Cupidon ! dit le rat en éclatant de rire. Et les mœurs, donc! et les mœurs, grand polisson ! Pensez-vous que je sois venue au monde avec un maillot-chair!

Au dessert, on agita cette grave question : « Comment appellera-t-on le journal?»

Nous restâmes plus d'une heure sans nous entendre, chacun proposant son titre, et le déclarant le seul logique, le seul raisonnable, le seul attractif. Enfin, profitant d'un instant de silence, je m'emparai de la parole.

— La question qui nous occupe, m'écriai-je, n'est pas facile à résoudre. Existent déjà : *la Revue et Gazette musicale, le Ménestrel, la France Musicale, l'Europe Musicale* et *le Monde Musical.*

— Appelons-nous *l'Univers Musical,* dit Carolus.

— Quelle différence fais-tu entre l'univers et le monde?

— Alors si nous inscrivions sur notre bannière *la Gaule Musicale?* hasarda le baron.

— Mais la Gaule, c'est la France !

— Tout ça, c'est des bêtises! interrompit Delphine; la France, l'Europe, le monde et l'univers nous sont parfaitement inférieurs. Nous sommes des gens de Paris, nous vivons à Paris, nous y sommes nés, nous y mourrons... — Vous

le premier, dit-elle au baron, en parodiant Voltaire; — vous le premier, mon vieux chéri;

Et par droit de catarrhe et par droit de naissance!

« La France, l'Europe, le monde, c'est Paris. Il n'y a qu'une ville, Paris; qu'un pays, Paris; qu'un peuple, le peuple de Paris. Il n'est donc qu'un seul titre possible pour votre journal, et ce titre, c'est *Paris Musical!* »

Une triple salve d'applaudissements accueillit cette brillante improvisation. La santé de l'orateur fut portée par le baron et répétée avec enthousiasme par chacun de nous. On but à ses cabrioles sur le cou-de-pied, à ses fouettés, à ses pointes et à son premier rôle. On but au succès de notre entreprise et à la ruine d'une direction assez inintelligente pour ne pas engager Delphine; on but au soleil, à la lune, aux étoiles, à la pluie, au beau temps, et je crois que nous eussions mis à sec la cave de Borel, si le fat n'eût enfin donné le signal du départ.

Huit jours après, nous lançâmes le premier

numéro de *Paris Musical*. Il contenait un article apologétique sur Carolus Durandoff, signé O. G., et trois colonnes élogieuses sur Orphée Godiveau, suivies des initiales C. D. ; le reste se composait d'une biographie burlesque du directeur de l'Opéra, et d'une chronique scandaleuse relatant les faits et gestes des demoiselles de théâtre, écrite sous la dictée de Delphine. Un entre-filets consacré à l'examen des mérites de cette jeune danseuse la présentait au public comme l'héritière d'Elssler et de Taglioni. Il y avait aussi place pour des appréciations critiques où les publications nouvelles étaient passées en revue avec une sévérité féroce.

Les choses duraient ainsi depuis neuf mois. Je commençais à devenir un personnage ; j'avais ma stalle réservée aux premières représentations ; j'exerçais ma petite influence sur les ténors et sur les barytons ; quelques éditeurs, effrayés de mon système agressif, s'étaient résignés à publier des romances de ma façon. Encore un peu, et je forçais les portes des théâtres lyriques.

Un matin, notre Mécène vint me rendre visite.

— Mon cher, dit-il, je sors de l'Opéra. La direction, mieux avisée, renouvelle l'engagement de Delphine et double ses appointements. Bien plus ! on m'accorde mes entrées dans les coulisses. Tous mes vœux sont comblés ! Je vous préviens donc qu'à dater de ce jour je retire mon concours à *Paris Musical*. Je resterai votre ami ; nous continuerons à nous saluer, mais pas en public. Ça pourrait compromettre Delphine auprès de son jeune et intelligent directeur.

Ayant ainsi parlé, le baron disparut et on ne le revit plus.

Je pris conseil de mon collaborateur, et nous décidâmes, d'un commun accord, que *Paris Musical* continuerait à paraître.

Six mois après nous fûmes forcés d'abandonner notre œuvre. Pendant ces six mois nous ne gagnâmes pas un seul abonné nouveau. En revanche, nous avions contracté chacun des dettes nouvelles pour quelques milliers de francs.

XV

Je touche à des circonstances graves, à des jours difficiles. Le gouvernement avait cessé de me payer ma pension annuelle; je ne gagnais pas un maravédi et j'étais criblé de dettes; c'était le vrai moment de me mettre à l'œuvre avec courage et de faire une moisson dorée.

— Décidément, pensai-je, je suis dans une période de guignon. Aujourd'hui, je ferais *Guillaume Tell*, on sifflerait *Guillaume Tell*, et l'on imprimerait que mon orchestration est faiblote, que mes mélodies courent les rues. Il n'est pas un seul grand artiste qui ait été accepté de prime saut. Bien au contraire! Tous, ils ont eu à subir les dédains et les moqueries des foules

ineptes et jalouses. Comme Jésus, on nous flagelle, on nous couronne d'épines, on nous perce le cœur avec une lance, et lorsque nous demandons à boire, on offre à nos lèvres haletantes une éponge trempée dans le vinaigre et dans le fiel. N'est-ce pas là l'histoire de votre vie, ô Weber? ô Gluck? ô Beethoven? Mais patience... la foule meurt, et l'art est immortel! Voyez-le : il soulève la lourde pierre de la tombe où ses ennemis croyaient l'avoir enfermé à jamais; une auréole radieuse illumine son front; porté par deux blanches ailes, il fend l'éther et remonte aux cieux, sa divine patrie... Eh bien! puisque le temps de ma résurrection n'est pas encore venu, puisque Dieu trouve que je n'ai pas encore suffisamment gravi mon Golgotha, — sans me plaindre je boirai la coupe jusqu'à la lie, sans murmurer j'exposerai ma poitrine aux lances de la critique et aux glaives de mes rivaux. Peut-être, lorsque j'aurai assez souffert, m'élancerai-je, moi aussi, sur la trace de mes illustres frères, vers les régions de la pure lumière et de l'immortalité.

Il ne sera peut-être pas inutile de traduire en une modeste prose, à l'usage des intelligences peu exercées, ce pathos fulgurant.

Cela signifiait que, victime de l'art qui me laissait mourir de faim, j'allais faire, à mon grand regret, quelques excursions dans les domaines du métier. Renonçant, du moins pour un temps, aux délices artistiques de la composition, je pris le parti de me livrer à l'enseignement de la musique et du piano.

Mon ami Carolus fut le premier auquel je confiai cette poignante détermination.

— C'est une chose superlativement triste, me dit-il, que de voir deux capacités de notre calibre réduites à remplir une profession à ce point mécanique et mercenaire! Si tu m'en crois, ô Godiveau, nous ferons en sorte de sauver les apparences. Établissons un cours de piano et de violon chez toi; donnons des leçons à nos heures et à notre domicile, j'y consens encore; mais, pour Dieu! qu'on ne nous rencontre point trottant par les rues comme des caniches. Qu'il ne soit pas

dit qu'un premier grand prix de Rome et qu'un violoniste-solo de Sa Majesté la reine d'Angleterre ont oublié à ce point ce qu'ils se doivent à eux-mêmes et à leur siècle qui les contemple.

Nous dépensâmes nos derniers louis à faire insérer à la quatrième page des grands journaux la note suivante, confondue au milieu d'une foule d'annonces destinées à chanter les louanges de la graine de moutarde et à célébrer les vertus du serre-bras Leperdriel :

AVIS

QU'ON EST PRIÉ DE MÉDITER SÉRIEUSEMENT.

Deux artistes de premier ordre, MM. Orphée Godiveau et Carolus Durandoff, viennent d'ouvrir, rue Blanche, n° 57, un Cours de Piano et de Violon, auquel nous promettons un succès inouï. Parmi les élèves inscrits, on compte déjà trois ducs, cinq marquis, plusieurs fils de pairs de France, ainsi qu'une douzaine des femmes les plus jolies, les plus élégantes et les mieux titrées de Paris. M. Godiveau est l'auteur du *Chameau*, symphonie orientale en trois parties, et M. Durandoff a composé une Méthode de violon approuvée par l'empereur de la Chine, fils aîné du Soleil. Cette Méthode est la seule employée dans les Conservatoires de Canton, de Nanking et de Péking.

Les voitures prennent la file par la rue Saint-Lazare.

Malgré ce charlatanisme outrecuidant, notre cours ne fut point assiégé par la foule. Deux personnes seulement se présentèrent, un jeune homme et une jeune femme; encore je ne tardai pas à reconnaître une chose désolante : le jeune homme qui s'était annoncé sous prétexte de violon, était venu en réalité pour se lier avec les femmes les plus élégantes, les plus jolies et les mieux titrées de Paris. Quant à la jeune femme accourue, disait-elle, pour apprendre le piano, elle n'avait eu qu'une intention sérieuse, celle de voir de près les marquis, les ducs et les fils de pairs de France étalés dans notre prospectus. Par une fatalité déplorable, il se trouva que nos deux écoliers se connaissaient.

— Tiens! c'est vous, monsieur Adolphe, dit la jeune femme, est-ce que vous n'êtes plus au *Petit Saint-Thomas?*

Le jeune homme frotta son lorgnon, et, le braquant sur mon écolière, il s'écria :

— Eh! bonjour, Léontine... Comment se portent ces demoiselles de *la Petite-Jeannette ?*

— Ah çà ! reprit la lingère, on m'avait parlé de fils de pairs de France? c'est-y vous, monsieur Adolphe, qui êtes chargé de représenter ces messieurs?

— Dites donc, interrompit le commis de nouveautés, je suis venu sur la foi des journaux qui promettent des femmes titrées.... Les femmes titrées, serait-ce vous, ô Léontine?

Nos deux écoliers partirent en me riant au nez. Furieux de leur procédé, je les consignai à la porte. Soin inutile ! jamais plus on ne revit leurs visages narquois.

XVI

— Ma foi, mon cher, dis-je à mon associé, méprise-moi, si ça te fait plaisir. Tu en as le droit; je te le concède. Je te préviens que je me résigne à courir le cachet. Je connais tes objections... C'est abrutissant, c'est humiliant, diras-tu ? accordé ; mais encore est-ce moins humiliant que de porter des habits râpés et des bottes percées. A mon sens, rien ne me semblerait plus abrutissant que de souffrir de la faim et de ne pouvoir inviter son appétit à dîner tous les jours.

— Orphée, répliqua le violoniste, fais cela et je te jure que je ne vous tutoierai plus. Si, à

force d'abuser de la malédiction dans les mélodrames du boulevard, on ne l'avait pas réduite à un geste essentiellement ridicule, je te maudirais au nom de l'art pur, de l'art noble, de l'art saint, que tu t'apprêtes à galvauder sans remords et sans pudeur. — Monsieur Godiveau, ajouta-t-il avec un accent tragique, à dater de ce jour néfaste, je cesse de vous connaître.

Il dit et tourna les talons.

Le premier étage de la maison que j'habitais était occupé par une riche famille américaine, composée du père, de la mère et de deux enfants, un fils de vingt-cinq ans, appelé Luiz, et une fille de dix-huit ans, nommée Manuela. Un jour je reçus une lettre signée Harleigh. C'était le nom de mon voisin. Il me demandait si mes nombreuses occupations me permettraient de donner à sa fille des leçons de piano. Cet homme estimable fixait lui-même à quinze francs le prix du cachet.

Je répondis que mes occupations étaient en effet multipliées et absorbantes, que je n'avais

pas une minute à moi, mais que je ferais en sorte de consacrer à Mademoiselle Harleigh une demi-heure par jour.

Peu de temps après, les relations aristocratiques de la famille Harleigh me lancèrent dans la société étrangère où je donnai des leçons, princièrement rétribuées. Je ne gagnais pas moins de quatre mille francs par mois.

Enfin, j'étais sur la route de la fortune ! mais, hélas ! je ne devais pas m'y maintenir. — O mon cœur, qu'as-tu fait ? Ainsi le plus misérable obstacle suffit à faire dérailler un convoi de wagons, et de quelques centaines de voyageurs fait une sanglante purée.

Mademoiselle Manuela était charmante. Je dis cela brusquement, sèchement, sans périphrase, parce que je suis un musicien et non un homme de style. A ma place, un styliste n'aurait pas été si niais que de laisser échapper l'occasion d'ébaucher un portrait. Il eût écrasé sur son papier tous les crayons stéréotypés du pastel littéraire : dents de perles, lèvres de co-

rail, chevelure de jais, et surtout l'éternel teint de lys et de roses — sans oublier les mains finement attachées et les pieds invariablement comparés aux petits pieds de Cendrillon.

Lorsque je songe à cette époque si brillante et de si courte durée, ma pensée se reporte sur ces météores qui traversent le ciel, répandant des traînées de lumière qu'une ombre opaque remplace l'instant d'après. Plus radieuse fut la lumière, plus sombre est l'obscurité. Ces deux lignes résument l'histoire de mon insolente grandeur et de ma subite décadence.

Je ne tardai pas à devenir éperdûment amoureux de Manuela. Encouragé par les bontés de son père, je conçus les espérances les plus folles et les moins réalisables. Oubliant que ce digne gentleman, outre ses énormes revenus, possédait une ambition proportionnée à sa fortune, je m'imaginai que mon amour serait vu d'un œil favorable. Mon rêve ne fut pas de longue durée; malgré sa politesse et son savoir-vivre, le beau-père de mes rêves accueillit mes

propositions conjugales avec un outrageant sourire.

— Monsieur Godiveau, dit-il, votre demande m'honore, et je suis désolé que vous ne me l'ayez pas adressée plus tôt. La fatalité veut que j'aie contracté des engagements antérieurs avec M. le duc de..., un des plus grands noms, une des plus grandes fortunes de votre pays. Croyez, je vous prie, qu'il ne faut rien moins qu'une considération de ce poids pour m'empêcher d'accueillir vos vœux si flatteurs.

Une heure plus tard, je recevais un rouleau de cinquante louis et un billet laconique. L'Américain m'annonçait que sa fille cessant d'apprendre le piano, il s'empressait de régler son compte arriéré.

Dès lors, je passai tout mon temps à la fenêtre de mon salon, d'où mes regards plongeaient dans une pièce de l'appartement de M. Harleigh.

Un matin, son jeune fils entra chez moi le chapeau sur la tête.

— Je viens, dit-il, vous intimer l'ordre de ne

plus vous montrer à la fenêtre de votre salon. Votre silhouette me déplaît souverainement.

On conçoit la fin d'un dialogue commencé dans ces termes. Le lendemain, nous nous rencontrâmes dans un fourré du bois de Vincennes, et je donnai un coup d'épée à celui que j'aurais eu tant de bonheur à nommer mon beau-frère. Traduit en cour d'assises, le jury m'acquitta; mais cet acquittement me fut aussi nuisible que la plus sévère condamnation. En effet, lorsqu'ils rendirent compte de mon procès, qui eut un grand retentissement, les journaux semblèrent s'être donné le mot pour faire précéder leurs articles de quelques lignes dont voici l'esprit sinon la lettre :

« Un vif mouvement de curiosité se manifeste dans l'auditoire lorsque l'accusé est introduit. C'est un charmant cavalier, plein de grâce et de séduction, et nous ne saurions trop blâmer les familles assez imprudentes pour créer des relations intimes entre leurs jeunes filles et un si dangereux professeur. »

Mon aventure et ces lignes diaboliques me fermèrent la porte des maisons où j'essayai de me présenter. Il s'ourdit contre moi une ligue formidable composée de tous les pères, de toutes les mères, de tous les maris, de tous les frères, de tous les oncles, de toutes les tantes, de tous les fiancés, de tous les tuteurs et de toutes les belles-mères de Paris.

Je devais succomber.

Je succombai !

XVII

J'ai lu dans les œuvres complètes de Victor Ducange cette phrase énergique : « Oh ! combien est rapide la pente du crime ! »

J'ai noté dans trois romans de M. d'Arlincourt cette éloquente période : « De toutes les rapides pentes, sans contredit, la plus rapide est du crime la pente ! »

Combien de fois Paul de Kock ne s'est-il pas écrié dans son naïf langage : « La pente du crime est semblable aux montagnes russes de la Chaumière et de l'Ile d'Amour. »

Un poëte dont le nom ne me revient pas est l'auteur de cette strophe ailée :

L'avalanche tombant du haut de la montagne,
Géant qui sème au loin la mort dans la campagne,
Et l'étreint de ses mille bras,
Ne roule pas plus vite au fond de la vallée
Que le lâche coquin, à l'âme ravalée,
Qui du crime suivant la pente désolée
Part de haut pour arriver bas.

N'en déplaise à tous ces illustres penseurs, je sais une pente plus rapide encore que celle du crime : la pente de la misère.

Lorsque Nicolas Boileau affirme que la vertu est une île escarpée et sans bords, ledit Boileau se trompe grossièrement. Il est toujours possible de revenir à la vertu; pour arriver à un tel résultat, que faut-il? de l'argent. Regardez autour de vous : tous les gens riches ne sont-ils pas réputés honnêtes? Ceux qui étant riches ne sont pas complétement honnêtes, prouvent par là une seule chose, à savoir qu'ils ne se trouvent pas assez riches; mais ce qui est d'une impossibilité absolue, c'est de parvenir à jeter l'ancre

devant l'île de la Fortune, quand on en a été éloigné par cette impitoyable bise baptisée par les poëtes le *vent de l'adversité*. Laissez-le faire, ce vent ami des tempêtes, il brisera votre mât de misaine, il réduira votre voilure à l'état de charpie, il dispersera vos gréements, il trouera votre cale, il inondera votre entrepont. Le cas échéant, vous n'avez qu'un parti à prendre : croisez les bras, résignez-vous, recommandez votre âme à Dieu et apprêtez-vous à être servi tout cru sur la table des monstres marins, majestés souveraines des profondeurs de la mer. Parbleu ! les hommes mangent assez souvent les poissons, pour que les poissons aient aussi le droit de manger quelquefois les hommes. C'est là votre destinée, ô vous que le malheur a touchés de son doigt de fer. En vain vous vous raidiriez, il vous faudra toujours sombrer comme une vieille carcasse démâtée.

. . . . . .

Je viens de relire les lignes qui précèdent; il est évident que ma plume vague, que mon

esprit divague et que ma tête extravague. Ces phrases incohérentes sont-elles l'œuvre d'une imagination sensée? n'ont-elles pas été arrachées à l'album d'un pensionnaire de Charenton? Hélas! la vérité la voici : Il n'y a pas loin de trente heures que je n'ai rien consommé ; j'ai déjeuné, dîné et soupé avec dix onces de tabac, une boîte de pains à cacheter et six verres d'eau claire Je ne suis ni un Lucullus, ni un archi-chancelier Cambacérès, et l'on ne m'a jamais vu sacrifier immodérément au dieu Gaster ; mais il me sera bien permis de dire que c'est là un ordinaire assez peu régalant et médiocrement nutritif.

Réflexion bizarre, et qui ne laisse pas que de m'arracher un triste sourire. Je suis né d'un père boulanger, dans une boutique de boulangerie, et voici que je n'ai pas une croûte de pain à mettre sous ma dent! N'est-ce pas la consécration de ce dicton populaire : Les plus mal chaussés sont les cordonniers!

Fermons la parenthèse et continuons notre récit.

Mis en quarantaine, je résolus de donner un concert et de me faire entendre comme pianiste. Mes dernières pièces s'en allaient à vue d'œil; il était urgent de se créer des ressources.

Je n'eus rien de plus pressé que de commander des affiches où il était fait savoir que M. Orphée Godiveau, pianiste, élève du célèbre Kraker-mann, donnerait un concert le lundi suivant dans les salons de M. Pleyel.

Hélas! j'étais sur la pente du malheur, et, comme je l'ai noté ci-dessus, on y roule avec une rapidité vertigineuse.

Ce même lundi, un illustre pianiste hongrois donnait un concert au théâtre Italien; un illustre pianiste polonais donnait un concert dans les salons de M. Pape; un illustre pianiste russe donnait un concert dans la salle de M. Henri Herz; un illustre pianiste anglais donnait un concert dans les salons de M. Erard; un illustre pianiste bavarois donnait un concert dans la salle du Conservatoire, sans compter plusieurs autres pianistes, tous également illustres, qui donnaient

concert aux quatre coins de Paris. Écrasé par la concurrence, je fis une piètre recette de cent huit francs. . . . . .

J'essayai d'entrer à l'orchestre de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. Mais les directeurs ne sont pas taillés sur le patron de ce roi bon enfant, qui ne vengeait pas les injures du duc d'Orléans. Ils se souvenaient de la guerre que je leur avais faite dans mon journal, et je fus éconduit.

J'ai fait successivement partie de l'orchestre des concerts Musard et de l'orchestre de l'Ambigu-Comique, roulant toujours de plus en plus bas sur la pente de la misère, si bien que ma position présente est désespérée. Je n'ai ni argent, ni amis ; que dis-je, ingrat, je ressemble à Richard Cœur-de-Lion, musique de Grétry. Moi aussi je compte un Blondel.

L'univers m'abandonne !
Sur la terre il n'est que lui
Qui s'intéresse à ma personne !

Dérision ! ce Blondel est mon portier !

.....

.....

.....

La foudre a éclaté.

L'huissier de mon propriétaire a fait enlever mon mobilier.

Cette nuit, pour la suprême fois, je couche dans mon appartement de la rue Blanche, actuellement meublé d'un lit, d'une pipe et d'une boîte d'allumettes chimiques — un objet insaisissable et deux objets qu'on a dédaigné de saisir.

Demain, je fuirai Paris et la France...

Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os!

Je confie au hasard le destin de ces feuilles volantes.

XVIII

Ainsi se terminait le manuscrit d'Orphée Godiveau.

Ce qui va suivre remonte déjà à plusieurs années ; je prenais les bains de mer à Royan, un petit port de mer de la Charente-Inférieure, où règne, huit mois sur douze, une tristesse lamentable. Mais vienne la belle saison, et la foule des baigneurs accourt es départements voisins, la solitude se peuple à vue d'œil, les maisons vides s'emplissent jusqu'aux combles.

Le Casino de Royan, en ce temps-là du moins, ne se recommandait ni par son luxe, ni par son

élégance, ni par les splendeurs de sa décoration.. On se réunissait dans une grande salle tendue en papier coutil, d'un gris malpropre, maigrement éclairée par trois lustres qui ressemblaient à des lampes funéraires; — le reste à l'avenant.

Lorsque je pénétrai pour la première fois dans ce temple des plaisirs, l'assemblée était au grand complet, c'est-à-dire que j'aperçus beaucoup de jeunes gens ridicules, beaucoup de femmes laides, quelques-unes ni bien ni mal et deux ou trois passablement jolies.

On dansait au piano. Le pianiste paraissait âgé de trente-cinq ans. Il avait les cheveux coupés ras et en brosse, les yeux voilés par de larges lunettes bleues et pas un poil de barbe sur la figure. Un col de chemise d'une dimension exagérée montait jusqu'à ses oreilles; ses vêtements n'étaient pas faits à sa taille.

Un personnage qui semblait l'ordonnateur de la fête s'approcha du piano, et interpellant le musicien :

— Hé! Godiveau! s'écria-t-il; allons vite, un quadrille! Ces dames s'impatientent, mon cher.

Comme un automate que fait mouvoir un ressort intérieur, le pianiste fondit sur son piano avec une grande verve et une furie magistrale. J'étais stupéfait. Ce nom de Godiveau réveillait dans mon esprit des souvenirs endormis.

— Eh! quoi! pensai-je, serait-ce là cette victime des éditeurs, ce martyr des directeurs dont le manuscrit est en ma possession?

A onze heures précises, le Casino se vida et je demeurai seul avec le musicien.

— Monsieur, lui demandai-je, vous vous appelez Godiveau?

— En effet, c'est mon nom.

— Orphée Godiveau?

— Oui, monsieur.

— J'ai lu vos *Mémoires;* j'ai entendu vos plaintes... vous êtes un grand artiste méconnu!

Sans me répondre, le musicien passa son bras sous le mien et m'entraîna d'un pas rapide.

— Au nom du ciel! dit-il, quand nous fûmes

dans la rue, si vous êtes mon ami, ne soufflez pas un mot de mes bêtises passées. Si l'on savait mon histoire ici, je ne serais pas bon à jeter aux chiens.

Nous marchâmes en silence jusqu'à l'hôtel de Bordeaux, lui chantonnant des bribes d'opéra-comique, moi ne revenant pas de la transformation opérée dans cet homme par la vie de province.

Je commandai un souper. En un tour de main, mon convive se débarrassa de son habit étriqué, de son col de chemise extravagant et de ses lunettes bleues ; et soudain il m'apparut sous un jour nouveau.

Le vin de champagne ne tarda point à lui délier la langue. C'était là que je l'attendais.

— Mon cher Monsieur, me dit-il, lorsque je quittai Paris, ce fut par la barrière d'Enfer. Mon actif s'élevait à quinze francs ; vous comprenez que je ne pris pas la poste. Un de ces vénérables coucous qui, en ce temps reculé, florissaient à Montrouge me voitura jusqu'à Lonjumeau,

moyennant vingt-six sous. De Lonjumeau à Orléans, c'est une promenade de dix-huit lieues, je la fis en deux jours.

« J'arrivai à Orléans à l'époque de la foire; une troupe de saltimbanques exploitait la curiosité publique sur la place de la Pucelle. J'appris, en errant par les rues, que le chef d'une de ces troupes s'enquérait d'un musicien pour allumer les badauds. Je pris mon courage à deux mains et devins le pensionnaire de cet homme. Oui, monsieur, l'ancien prix de Rome, durant une semaine, a figuré sur un tréteau, côte à côte avec un paillasse et une femme sauvage, jouant du violon, battant la caisse et soufflant dans un cornet à piston, suivant les besoins du répertoire. A ce métier je gagnais vingt sous par jour et j'étais nourri de charcuterie, de pain et d'ail, Mon courage ne dura que huit jours; le neuvième, je décampai. Un gabarrier qui descendait la Loire jusqu'à Blois voulut bien me prendre à son bord. Mon intention était d'arriver à Bordeaux, où j'espérais trouver riches et heureuse-

ment établis des cousins à moi, les fils d'un oncle de mon père.

» On compte un grand nombre d'Anglais, et des plus cossus, qui font à pied le trajet de Blois à Tours, uniquement pour contempler à loisir les rives du fleuve. Je n'eus aucune honte de suivre l'exemple de ces riches étrangers.

» A Tours, je m'aperçus avec douleur que mes bottes commençaient à m'abandonner, les ingrates! Je consacrai le reste de mon pécule à la location d'un violon et à l'achat de six chandelles. Le soir, j'organisai des concerts sur les places, à l'angle des rues, et je parvins à récolter une somme suffisante pour continuer ma route.

» A Châtellerault, la Providence sembla vouloir m'accorder ses faveurs. Le directeur d'une troupe de vaudeville et d'opéra-comique m'engagea à titre de chef d'orchestre. Mes appointements furent fixés à quatre-vingt-dix francs par mois, plus une représentation à bénéfice, assurée cent francs. C'était la fortune! Je travaillais dix heures par jour. — Le premier ténor était sourd

comme un pot et ne savait pas lire ses notes. Jugez un peu la besogne qui m'était échue. La prima-dona ne connaissait la gamme que de réputation. Les paiements se faisaient le 4 de chaque mois. Le 3 au matin, notre directeur disparut — sauvant la caisse, comme son patron le saltimbanque.

» Je ne saurais dire de quelle façon ingénieuse et mal commode j'ai franchi la distance qui sépare Bordeaux de Châtellerault, un peu en charrette, quelquefois en bateau, beaucoup à pied. Le principal, c'est que j'y suis arrivé. Autre désappointement! les parents que je comptais serrer sur mon cœur étaient morts, hormis un seul, qui, m'assura-t-on, était bedeau de la paroisse de Royan.

» Me voici à Royan. Mon oncle le bedeau me produit dans la société; je donne des leçons de piano et de solfége à soixante centimes le cachet, je chante au lutrin et je m'habille comme un comique du Palais-Royal, étant le professeur attitré de deux pensionnats de demoiselles d'où

les jolis garçons sont bannis rigoureusement. Mon oncle a une fille; j'épouse ma cousine, et je deviens père de deux enfants mâles. De l'aîné, je ferai un tailleur, du cadet un cordonnier. »

Orphée Godiveau remplit son verre de vin de Champagne, et le vida prestement.

— Ah! çà... lui demandai-je, vous ne vous souvenez donc plus de Paris?

— Si fait, parbleu! je m'en souviens encore, de loin en loin... pour le maudire!

Nous nous quittâmes à deux heures du matin.

— Deux heures! s'écria-t-il, que dira ma femme? C'est la première fois que je me dérange!

A L'AVENTURE

I

On continue de frapper à la porte de l'Académie française; elle persiste à s'ouvrir à deux battants pour les hommes politiques et à un seul battant, quand elle s'ouvre, pour les hommes de lettres.

En lisant le discours du dernier élu, nous nous sommes demandé s'il ne serait pas temps de briser les vieux clichés académiques et de divorcer avec les traditions surannées.

Que diriez-vous, par exemple, d'un récipien-

daire qui, d'une voix sonore, s'exprimerait en ces termes carrés :

« MESSIEURS,

» Rien ne manque à ma gloire et je manquais à la vôtre. Ce qui m'étonne le plus, ce n'est pas de me trouver admis dans une si illustre compagnie, mais bien que vous ayez tardé si longtemps à m'honorer de vos précieux suffrages. Il est à propos que la France soit informée de ce déni de justice : par trois fois je les ai sollicités, ces suffrages, sans que vous ayez daigné me les accorder ; et tandis que vous me repoussiez de votre sein, j'ai honte de le dire, vous faisiez accueil à des hommes dont la valeur ne saurait être comparée à la mienne.

» Qu'est-il advenu de ces ajournements regrettables ? Succédant aujourd'hui à un littérateur sans mérite, à un personnage assez mal famé parmi les honnêtes gens, je me vois con-

traint par ma conscience de dire de pénibles vérités sur son compte.

» Ecrivain sans imagination et sans style, homme d'une moralité douteuse, le sieur Michel-Joseph Charançon naquit le... »

La première fois qu'on entendrait un tel langage retentir sous la coupole de l'Institut, il est certain qu'il se produirait un grand émoi dans le grave aréopage. Il se pourrait même que l'huissier Pingard tombât sur le plancher privé de connaissance, et que les lions qui font une faction hydraulique à la porte du temple, eussent besoin d'un émule de Batty pour calmer leur fureur... Mais on ne tarderait pas à s'y façonner, et qui sait si nous ne venons pas de tracer, en riant, le parfait modèle du discours académique de l'avenir?

A l'époque plus ou moins éloignée où l'on s'exprimera avec cette mâle franchise, il y a lieu de penser que le palais où siégeront les quarante ne se mirera plus dans les eaux de la Seine, Paris ayant été définitivement révoqué de ses

fonctions de capitale, grâce aux efforts triomphants des chevaliers de la décentralisation dont le zèle redouble d'ardeur.

Il semble vraiment, à entendre ces prédicants, qu'il suffise de destituer Paris au profit de Nancy, de Cahors ou de Rodez, pour que tout aussitôt l'âge d'or renaisse et refleurisse. A peine le gouvernement sera-t-il déporté au chef-lieu de la Meurthe, du Lot ou de l'Aveyron, les femmes, s'il faut les croire, exhiberont avec orgueil des robes faites d'une laine brune qu'elles auront filée elles-mêmes; le seul jeu toléré dans les cercles sera le jeu de la *drogue,* qui grossit le nez du perdant, mais qui n'amincit pas sa bourse; les orateurs d'opinions contraires se respecteront les uns les autres, si orageuses que soient les discussions; il sera impossible de dépenser plus de trois francs à son déjeuner et plus de cent sous à son dîner; on ne tripotera plus sur les fonds publics; les cachemires de l'Inde seront remplacés par de bons tartans bien chauds, et les seules femmes de vitriers auront le droit d'avoir

des diamants... à cause de la profession de leurs hommes.

Paris n'existant plus, on conçoit que les *Courriers de Paris* n'auront pas de raison d'être. L'humanité sera donc délivrée de cette littérature que tous recherchent, que tous dévorent et contre laquelle néanmoins il est de bon goût de s'indigner. Qu'est-ce que la chronique? la monnaie en billon crasseux et vert-de-grisé de cette belle pièce d'or qui se nomme l'histoire, affecte-t-on de dire avec dédain. — D'accord, mes bons messieurs; mais n'estimez-vous pas que la plupart des grands hommes de ce temps sont payés leur juste prix avec quelques menues pièces de notre monnaie courante?

Ah! vous demandez la disparition du dernier chroniqueur! Mais, insensés, qui donc vous fournira alors ces renseignements intimes dont vous raffolez? Par qui saurez-vous que madame la marquise était en *Chenille du Pérou*, madame la comtesse en *Écrevisse bordelaise* et madame la baronne en *Poulet Marengo?*

Supposez un instant que la race des chroniqueurs soit anéantie, et veuillez nous dire comment vous seriez instruits d'une anecdote historique dont vous allez avoir la connaissance, et l'on ose dire la primeur.

La scène se passe dans un bal costumé dont il a été beaucoup parlé; une dame étrangère dont l'éducation classique laisse peut-être quelque chose à désirer est en Cleopâtre, et sur dix cavaliers qui passent auprès d'elle, neuf se croient obligés de lui adresser cette question stéréotypée :

— Cléopâtre, qu'as-tu fait d'Antoine?

— Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à me parler de mon domestique? se dit la dame étrangère, dont le valet de pied se nomme précisément comme le grand vaincu d'Actium.

En guise de réponse, elle se contenta d'abord de sourire; et attendu que ses lèvres sont roses comme des cerises; attendu que ses dents brillent comme des perles, on s'accorda à trouver sa réponse extrêmement spirituelle.

Malheureusement, à la onzième question, la dame se laissa aller à dire :

— Vous désirez savoir ce que j'ai fait d'Antoine? Eh! mon Dieu ! c'est bien simple ; je l'ai laissé au vestiaire.

Le mot a circulé avec une rapidité électrique. Cette Cléopâtre est-elle parente de la fameuse dame aux *Sept petites chaises* dont le vicomte Charles de Launay nous raconta jadis la plaisante histoire? On incline à le supposer.

A ce même bal, deux amis se rencontrent; on ne s'était pas aperçu depuis trois ans.

— Qu'es-tu devenu? demande le premier manteau vénitien à son camarade. Es-tu trappiste ou chartreux?

— Je reste huit mois de l'année à la campagne et je fais de la culture sur une grande échelle, répond le deuxième manteau vénitien avec un accent foncièrement gascon.

— Tu as donc des champs, toi, heureux mortel?

Et un petit domino noir, qui passe au même

instant, jette ces mots d'une voix railleuse :

— Les seuls champs que monsieur puisse cultiver sont le champ des hypothèses et le champ des illusions.

La vérité est que le prétendu cultivateur « sur une grande échelle », après avoir brillamment et bruyamment dévoré son patrimoine en peu d'années sur le turf parisien, s'est estimé fort heureux d'être nommé chef de gare dans une petite ville de deux mille âmes. Un congé et de vieilles relations lui avaient permis d'assister au bal costumé en question.

Ils sont d'ailleurs très-nombreux les anciens viveurs qui ont trouvé un refuge dans le service des chemins de fer, et il faut constater à leur louange qu'ils sont tous d'excellents serviteurs, infatigables au travail, et d'un dévoûment absolu.

— Ce sont nos zouaves ! nous dit l'administrateur d'une de nos principales lignes, un jour d'inauguration où à chaque instant, pour ainsi dire à chaque pas, nous apercevions se dresser devant nous des figures de connaissance.

Admirez le hasard : ce graisseur fut notre condisciple; ce conducteur, nous le vîmes dans un cercle tailler une banque de baccarat, après avoir négligemment étalé devant lui vingt-cinq billets de mille francs ; ce garde-barrière, il nous souvient de l'avoir rencontré à Hombourg où il jouait le maximum... O spectacle lamentable ! Un poëte qui débuta par un volume de sonnets assez remarqués nous apparut une pioche à la main, courbé en deux, cassant des cailloux entre deux rails, sur une partie de la voie non encore livrée à la circulation.

II

Soudain le bruit se répand que le bourgmestre de la ville de Bruxelles, l'honorable M. Anspach, vient de refuser une somme de 15,000 francs qui lui était allouée à titre de frais de représentation.

A peine la nouvelle est-elle parvenue à sa connaissance, Grinchu, journaliste vertueux, saute sur sa bonne plume de Tolède et nous gratifie d'un de ces articles « frémissants d'indignation » qui l'ont placé si haut dans l'estime des kiosques et dont la spécialité lui est dévolue.

Vous n'êtes pas sans connaître la spécialité de Grinchu : c'est à force d'exalter la patrie des autres au détriment de sa propre patrie qu'il a conquis la popularité glorieuse qui fait escorte à son nom redouté.

Signale-t-on un accident quelconque sur une de nos lignes de chemins de fer, Grinchu s'écrie d'un ton amer et indigné :

« Ce n'est ni en Allemagne, ni en Belgique, ni en Angleterre (il pousse même l'aplomb jusqu'à dire ni aux États-Unis), qu'on aurait à déplorer un sinistre de cette nature. »

— Apprend-il que Lamirande vient de dire adieu à sa ville natale, laissant un déficit de huit cent mille francs dans les caves de la banque de Poitiers et dans la caisse confiée à son honneur, il déclare que jamais on n'enregistra forfait si exécrable chez les autres peuples des cinq parties de l'univers.

Le jour où la Pommerais expia son crime sur la place de la Roquette, on eût dit, à l'entendre, que tous les médecins de la faculté de Paris,

aussi bien que de celles de Montpellier et de Strasbourg, sont de lâches empoisonneurs, tandis que les docteurs des pays étrangers réalisent le type idéal de toutes les vertus civiles.

Un de ses abonnés lui écrit-il pour se plaindre de la malpropreté d'un fiacre et de la rapacité d'un cocher, vite une satire contre les voitures parisiennes et un dithyrambe en faveur des agréables droskys de Saint-Pétersbourg.

Il ne se gêne pas pour insinuer que nos plus belles pages militaires pâlissent et s'effacent devant la journée de Sadowa.

Ecoutez-le : Les beeftecks de Paris ne valent pas le roastbeef de Londres ; le sauterne ne vaut pas le vin du Rhin ; le vin de champagne ne vaut pas le délicieux faro de Bruxelles.

Et nos chanteurs, nos romanciers, nos comédiens, nos confiseurs, nos conférenciers, nos tailleurs, nos jockeys, nos auteurs dramatiques, nos prédicateurs, nos pédicures et nos astronomes sont de simples pygmées, s'il les compare à ceux qu'il rencontre et qu'il admire à chaque

pas, aussitôt qu'il a le bonheur de franchir la frontière française.

C'est son opinion que l'orchestre du Conservatoire n'est pas fait pour accorder les violons des plus modestes ménétriers d'Allemagne.

Pour tout dire en un mot :

Je suis Français, mon pays *après* tout!

Telle est la devise de Grinchu.

Qui donc a oublié la péroraison du fameux article que lui inspira la résolution prise par le bourgmestre de Bruxelles?

« Un fonctionnaire qui renonce à quinze mille francs auxquels il a droit, s'écria-t-il, ce n'est pas à nous qu'un si beau spectacle serait donné! Longtemps on a accusé les Belges de contrefaire les Français. Quand donc les Français s'aviseront-ils de contrefaire les Belges? »

Ce fut son mot de la fin.

Tout beau, Grinchu; l'indignation vous a égaré dans cette circonstance comme dans plusieurs autres. Chez nous, les bourgmestres s'ap-

pellent des maires ; et attendu qu'il n'est point alloué de frais de représentation à ces magistrats, vous conviendrez qu'il leur serait assez difficile de refuser des indemnités que personne ne songe à leur offrir.

Supposez un instant qu'Artaxercès n'eût pas offert de présents à Hippocrate, comment Hippocrate s'y serait-il pris afin de s'immortaliser par son noble refus?

En aucun pays, les fonctionnaires, — je ne parle pas des hauts dignitaires de l'État, — ne sont aussi maigrement rétribués qu'en France, ce qui n'empêche pas notre homme de broder d'incessantes variations sur un de ses thèmes favoris, à savoir : que les traitements sont trop gros et que les employés sont trop gras.

Dieu et le Mont-de-Piété savent pourtant quelle peine ils avaient à joindre les deux bouts, avant que la sollicitude du gouvernement de l'Empereur Napoléon III se fût occupée d'améliorer le sort de tant d'honorables serviteurs mal payés.

Pense-t-on qu'un sous-préfet de troisième classe fût en état de venir efficacement en aide aux inondés et aux incendiés de son arrondissement, lorsqu'il émargeait deux cent cinquante francs par mois?

Nous ne saurions oublier les confidences douloureuses que nous fit jadis un jeune professeur attaché au collége communal d'un chef-lieu de département; et malgré tant d'années écoulées nous avons encore devant les yeux l'habit marron, rapiécé aux coudes, et trop court des manches, qu'il portait en toute saison.

Quelle somme émargeait-il celui-là? Quatre-vingts francs par mois, c'est-à-dire moins de trois francs par jour.

Et dire que le principal du collége l'accusait sourdement de se *plonger dans l'orgie* et d'avoir des *accointances galantes* avec les diverses dugazons qui venaient nous chanter l'opéra-comique quatre fois par an, dans le temps de la foire!

Les magistrats n'étaient guère rétribués plus

largement. Supposez-vous, Grinchu, qu'il fût très-aisé à un pauvre juge de province d'élever ses fils et de doter ses filles, alors que son traitement annuel était de quinze cents francs, rognés encore par la retenue prélevée au profit de la caisse des pensions?

III

— Est-ce vrai? dit tout à coup une voix indignée.

— Quoi? s'écria-t-on en chœur.

— On prétend que des femmes du vrai monde assistaient au débats de l'horrible procès qui vient de se dérouler devant la cour d'assises de la Seine.

— Très-exact, répondit un sténographe; et fort jeunes, ma foi, et fort jolies, vous pouvez me croire. C'est même de ces sortes de procès que les dames se montrent particulièrement friandes. L'acte d'accusation, l'interrogatoire

de l'accusé, les dépositions des témoins fourmillent de détails scabreux et poignants qui sont à la curiosité de l'auditoire féminin ce que le poivre rouge est aux palais blasés et aux estomacs engourdis des soupeurs de profession.

Un cousin germain de M. Joseph Prudhomme prit la parole.

— Pour moi, dit-il du fond de sa cravate, j'estime que les personnes du sexe sont complétement déplacées dans le temple de Thémis, et je me refuse à penser que celles qui s'affichent ainsi puissent être sensibles et bonnes.

En entendant ces mots, le philosophe Laurent-Jan fit un haut-le-corps.

— Hé, Monsieur, s'écria-t-il, la sensibilité et la bonté, choses fort différentes, sont loin de s'accorder toujours, comme vous semblez le croire. Un abîme les sépare. La bonté donne et prouve, tandis que la sensibilité reçoit et éprouve.

— Ceci est un peu bien subtil, hasarda quelqu'un.

— Nullement subtil ; qu'est-ce que la bonté ? un dévoûment pour les autres. Qu'est-ce que la sensibilité? une volupté pour soi.

— Ah ! Monsieur ; une volupté ! dit avec ironie le cousin germain de notre immortel Joseph.

— Disons que c'est une volupté douloureuse, si ça vous fait plaisir, reprit le philosophe Laurent-Jan, mais n'espérez pas m'arracher d'autre concession ; c'est la seule que je sois disposé à vous faire. Toujours est-il que la bonté fuit les spectacles attristants quand elle est convaincue de son impuissance à consoler les douleurs de ceux qui souffrent. La sensibilité, au contraire, recherche avidement ces spectacles, — témoin les femmes soi-disant sensibles dont la présence à la cour d'assises vous est signalée. Quelle est la cause de cet empressement ? On ne court pas ainsi après une souffrance. En bon syllogisme, il faut donc qu'il y ait là une certitude ou tout au moins l'espoir d'un plaisir.

— Le fait est, reprit le sténographe, que ce genre de distraction est à cent mille kilomètres

de ressembler à la bonté, cette première des vertus.

— Ainsi pour tout, poursuivit notre philosophe s'échauffant de plus en plus. Cherchez parmi les femmes sensibles de votre entourage, et vous reconnaîtrez qu'elles aiment généralement à se trouver mal. Eh bien! étudiez-les un peu, et vous verrez que celles qui font profession de se trouver mal se trouvent rarement là où elle pourraient faire le bien.

— Mais, Monsieur, interrompit la voix qui sortait des profondeurs d'une cravate, est-ce que vous ne m'accorderez pas qu'il y a des exceptions? Que diable! je me suis laissé dire que ce sont les exceptions qui confirment les règles.

— Qu'on ait vu, par hasard, de rares personnes être à la fois bonnes et sensibles, je ne dis pas non, reprit l'orateur. Parbleu! il y a des lièvres qui battent du tambour, des parvenus qui ne s'en font pas accroire, et même on assure qu'on peut rencontrer des Auvergnats prodigues! Mais — phénomènes à part — il est per-

mis d'affirmer que cette compassion d'apparat et que cette aptitude de sympathies stériles, faussement qualifiées de *sensibilité*, ne sont, en somme, qu'une pitié d'ostentation qu'on exerce toujours à son avantage. On pleure sur ceci, on se lamente sur cela, et s'attirant ainsi une part d'intérêt aux dépens de chaque souffrance, on se fait peu à peu, — et sans cœur délier, — une fort jolie réputation de tendresse.

— Selon vous, la sensibilité ne serait donc que l'égoïsme romanesque?

— Précisément; autrement dit de l'égoïsme bleu, le plus dangereux d'ailleurs, de même que le choléra bleu est le plus terrible de tous.

En ce moment on servit des sorbets, et chacun de nous s'isolant dans la dégustation de cette neige savoureuse, il ne fut plus dit un seul mot qui soit digne d'être transmis à la postérité la plus reculée.

On ne voudrait pas dire de mal de son prochain — et encore moins de sa prochaine —

mais n'y a-t-il pas lieu de craindre que la philippique du philosophe Laurent-Jan ne s'adresse en plein aux dames qui font annoncer par la voie des journaux que leurs salons sont transformés en *ateliers de charpie*?

Comment arrive-t-on à fabriquer de la charpie pendant toute une soirée, sans songer en même temps à l'usage qui en sera fait, aux tristes services qu'elle est appelée à rendre? Si ces aristocratiques travailleuses étaient sensibles réellement, est-ce que le vieux linge ne leur tomberait pas des mains rien qu'à la pensée des poitrines trouées, des bras amputés, des cuisses désarticulées, des effroyables plaies béantes et gangrenées, qui sont la fatale conséquence de la guerre et l'ornement obligatoire des champs de bataille? Mais il faut de la charpie, direz-vous; d'accord, et l'on trouve tout naturel que vous vidiez vos armoires; on vous blâme seulement de la confectionner de vos propres mains, et surtout d'en instruire vos concitoyens, par la voie des gazettes.

D'où vient que les recettes encaissées par les directeurs du Cirque et de l'Hippodrome ne sont jamais plus considérables que le lendemain des jours attristés par des accidents ? C'est que, ces jours-là, tout ce que Paris renferme de femmes sensibles se presse à l'envi sur les gradins des vastes amphithéâtres.

— Comment autorise-t-on des spectacles si dangereux ? dit-on d'une voix candide ; et pour rien au monde on ne manquerait la représentation.

Les Madrilènes se piquent de n'être pas moins sensibles que les Parisiennes, en quoi elles ont raison. Assistez à une course de taureaux, et vous constaterez la façon vraiment curieuse dont ces adorables personnes comprennent la sensibilité et comme elles la pratiquent.

Je vois encore une mignonne fillette de douze ans, ma voisine sur les gradins du cirque de Vittoria, par une journée éclatante du mois d'août 1864. — Comme un pauvre diable de taureau d'humeur pacifique manifestait le désir

bien naturel de se soustraire, par une fuite prudente, à l'épée du Gordito, ma petite voisine, se levant toute droite et brandissant son éventail d'un geste menaçant :

— *Fuego! Fuego!* cria-elle, et ses narines palpitaient, et ses yeux lançaient des flammes.

— *Fuego! Fuego!* crièrent les autres, électrisés par l'exemple.

Ce fut comme une traînée de poudre.

— *Fuego! fuego!* hurlèrent dix mille voix.

Et conformément au vœu unanime de la foule, des pièces d'artifice enfoncées dans l'épiderme du taureau prirent feu et crépitèrent. Aveuglée par les étincelles, affolée de terreur et de douleur, la bête se tourna alors contre ses bourreaux, les chargea avec furie, en foula quelques-uns aux pieds, éventra deux ou trois chevaux et finalement reçut dans la nuque le plus beau coup d'épée qu'ait jamais donné le Gordito triomphant. — Ma petite voisine arracha alors la rose pourpre fichée dans ses cheveux noirs et essaya de la lancer dans l'arène.

Mais revenons à nos Parisiennes sensibles : celles qui ne font pas de charpie n'ont pas de plus grand plaisir en ce moment que de piquer des épingles multicolores sur des cartes de géographie. On se tranporte ainsi par la pensée sur le théâtre de la guerre, un théâtre qui ferait bien de suivre le sage exemple de l'Odéon, des Italiens, des Bouffes, du théâtre Lyrique, et qui rendrait service à bon nombre de personnes en fermant ses portes pendant les mois d'été.

Tout au contraire, c'est la saison de la canicule que le théâtre de la guerre choisit pour ses représentations sanglantes. Le régisseur a donné le signal; on a frappé les trois coups — qui sont, hélas! des coups de canon — et leur retentissement ébranle l'Europe.

Quels sont les premiers actes des armées marchant les unes contre les autres? On brise les rails des chemins de fer; on coupe les fils télégraphiques; on saccage les presses typographiques.

O Paix! ton nom est Civilisation.

O Guerre ! ton nom est Barbarie.

Et tandis que des milliers d'Italiens, de Prussiens et d'Autrichiens tombent pour ne plus se relever, chaque matin, à Madrid, des soldats espagnols sont fusillés par centaines.

Autrefois, pour donner l'idée d'une grande mortalité, on disait :

« Les hommes meurent comme les mouches. »

Il faudra désormais chercher une nouvelle métaphore et créer une autre formule.

Il est évident qu'il est mort depuis une semaine beaucoup plus d'hommes que de mouches.

IV

Depuis que j'habite Paris, et ce n'est pas d'hier, j'ai vu s'ouvrir un nombre considérable de magasins de nouveautés. Quelques-uns ont conduit leurs fondateurs à la fortune ; le plus grand nombre a précipité les propriétaires vers la faillite : c'est le destin. Les uns et les autres, cela va sans dire, pendant le mois qui précède leur ouverture, accaparent la quatrième page des grands journaux, collent des affiches sur tous les murs, soufflent à pleins poumons dans les saxophones de l'annonce et de la réclame, ce qui est leur droit incontestable et absolu.

Mais jamais il n'était venu à la pensée d'un

marchand de nouveautés de faire bénir son magasin par le clergé de sa paroisse, en aucun temps, en aucune saison, pas plus en automne ou en hiver qu'au printemps.

Il n'est pas nécessaire d'avoir assisté à cette pieuse cérémonie, pour se figurer à quel point elle a dû être attendrissante. On imagine que le propriétaire du magasin en question et sa charmante femme avaient communié le matin, ainsi que les chefs de rayon et tous les employés.

Midi sonne : le clergé sort processionnellement de l'église et se dirige vers le magasin qui a éprouvé le besoin de faire bénir ses dentelles, ses châles, ses coupons de soie et de velours, ses mouchoirs de poche, ses ombrelles, ses *suivez-moi, jeune homme*, et ses crinolines.

Tout le personnel de la maison est agenouillé tête nue sur le trottoir.

D'un geste paternel, le bon curé les invite à se relever, et on le suit dans la pièce principale des magasins ; là, avec son goupillon, il asperge les quatre points cardinaux.

Après quoi, d'une voix tendre mais ferme, le vénérable ecclésiastique a dû s'exprimer ainsi :

« Mes enfants, la bénédiction que vous avez souhaitée et que je n'ai pas cru devoir vous refuser, vous impose de sérieuses obligations auxquelles il me plaît de penser que vous ne faillirez pas.

» Sur les marchandises de toute nature que vous vendrez, contentez-vous de prélever un bénéfice honnête et modéré.

» Avant de faire crédit à vos clientes, prenez des informations sûres et sachez quelle est la situation pécuniaire de leurs maris.

» Ne laissez pas la femme d'un modeste employé à deux mille six cents francs par an, s'endetter chez vous de cent louis.

» Il faut toujours finir par payer et, dix-neuf fois sur vingt, c'est le diable qui acquitte la facture.

» Abstenez-vous soigneusement de ces étalages remplis de séductions, où les chefs-d'œuvre de de fabrication lyonnaise sont exposés avec un

art infernal et qui produisent sur le sexe faible des effets analogues à ceux que produisent les miroirs sur les alouettes folles.

» Lorsqu'une dame viendra faire quelque acquisition, obtenez de vos employés qu'ils ne lui disent pas, avec leur plus doux sourire, après l'avoir servie : « Et avec cela, Madame?... »

» N'abusez pas de la simplicité des personnes de la province pour écouler vos marchandises fanées et démodées, sous prétexte que madame de X... et madame de Z... ont fait emplette des pareilles une heure auparavant.

» En agissant ainsi, mes enfants, en vous conformant à ces sages principes, vous vous rendrez dignes des bénédictions célestes que j'appelle sur votre commerce et sur vous. »

Le digne curé a-t-il prêché dans le désert? a-t-il parlé à des sourds? C'est ce que l'avenir prouvera aux clients du magasin bénit.

V

Nous recevons un télégramme ainsi conçu :

« Le frère Philippe s'est éteint, au couvent de... dans la nuit de samedi dernier. »

L'envoi de ce télégramme nous permet de raconter, sans inconvénient pour personne, une histoire que des convenances sociales, aisées à comprendre, nous ont forcé à tenir secrète jusqu'à ce jour.

Vers la fin de l'année 1863, un homme du meilleur monde, dans une situation de fortune excellente, marié à une jeune femme citée pour son élégance et sa beauté, fut trouvé mort dans

un fourré de la forêt de Saint-Germain, la poitrine trouée par une balle.

Un pistolet déchargé, qu'il tenait encore à la main, exclut toute idée d'assassinat, et le bruit se répandit que M. X... s'était suicidé...

Mais pourquoi ce suicide? A quel motif fallait-il l'attribuer? On chercha durant quarante-huit heures quelle pouvait en être la cause et, attendu qu'on ne trouva rien, on ne tarda point à songer à autre chose.

Quand on lui rapporta le corps sanglant de son mari, madame X... perdit connaissance, et le soir même elle prit le lit, en proie à un délire qui, peu après, se changea en une fièvre cérébrale des plus pernicieuses. Huit jours écoulés, ceux des amis de M. X... qui l'avaient escorté au Père-Lachaise furent convoqués de nouveau et accomplirent un deuxième pèlerinage au cimetière.

Quelques intimes racontèrent que madame X... s'était, à diverses reprises, accusée d'avoir causé la mort de son mari; mais attendu, si jolie et si

élégante qu'elle fût, qu'on n'avait jamais incriminé ni même soupçonné sa conduite, on fut unanime à penser que la fièvre seule, et non l'agitation d'une conscience troublée, lui avait dicté des paroles dénuées de sens et de raison.

Quoi qu'il en soit, la mort si prompte de la femme remit sur le tapis le trépas tragique du mari. On se livra à une nouvelle enquête; mais aucune lumière ne s'étant faite dans les ténèbres de cette mystérieuse aventure, comme la première fois on conclut à un suicide et définitivement on n'en parla plus.

Or, voici ce qui s'était passé au théâtre Italien, le mardi 23 novembre 1863, deux jours avant que le cadavre de M. X... eût été trouvé dans un fourré de la forêt de Saint-Germain.

Adelina Patti chantait ce soir-là un rôle où elle excelle, un rôle où elle met autant de cœur, de sensibilité, de passion, qu'elle sait montrer de grâce, de finesse et de gaminerie dans *Don Pasquale* et dans le *Barbier*. Elle chantait *la Traviata*, ce chef-d'œuvre de Verdi, que les Pari-

siens ont été longs à comprendre, ceci soit dit à leur grande confusion.

La salle était pleine du haut en bas; aucune place n'était restée vide. Un homme d'un âge mûr, accompagnant une jeune femme éclatante de beauté, arriva au milieu du premier acte et s'installa aux fauteuils d'orchestre. Le fauteuil contigu à celui où s'assit la jeune femme était occupé par un beau garçon de vingt-cinq ans, jusque là absorbé par le spectacle de la scène, mais dont toute l'attention, à partir de cet instant, se concentra sur la voisine que le hasard daignait lui envoyer.

Quelle était cette voisine? A quelle condition sociale appartenait-elle?

En dépit de sa toilette un peu extravagante et de ses airs un peu évaporés, un Parisien ne s'y serait pas trompé. Alors même qu'elle fait partie du bataillon des *cocodettes,* une femme du monde se trahit toujours par un coin, par un détail, ne fût-ce même que par un parfum.

Malheureusement, le beau garçon, son voisin,

n'habitait Paris que depuis un mois. Il arrivait tout droit de sa province, et il était encore dans cette phase d'inexpérience où l'on confond aisément les perles fausses avec les perles fines, le strass avec le diamant et l'aluminium avec l'or pur.

Dans l'entr'acte, lorsqu'il entendit sa voisine dire à son compagnon, tout en passant l'inspection des loges et des baignoires :

— Ah! voici Giulia Barucci! Regardez donc comme elle est bien coiffée!

— Cora Pearl n'est pas en beauté, ce soir.

— Qui est-ce qui se cache donc derrière les épaules d'Anna Deslions?

— Adèle Courtois est toujours charmante. Vous devriez bien savoir le nom de sa couturière.

— Cette petite Léonide Leblanc a des émeraudes d'une grosseur insolente!

— Lorgnez donc de ce côté... N'est-ce pas votre ami Conrad qui entre dans la loge d'Athalie Manvoy?

Lorsqu'il entendit cette énumération, disons-nous, notre provincial se dit tout bas :

— Pour connaître si bien les reines du demi-monde, il faut soi-même en faire partie. Le langage de cette petite dame me confirme dans la persuasion où j'étais, eu égard à l'éclat de son plumage et à ses façons évaporées. L'homme qui l'accompagne est assurément son protecteur. Sans être un Adonis et un jouvenceau, je suis beaucoup plus jeune et beaucoup mieux tourné que lui; sans connaître le chiffre de sa fortune, il y a lieu de penser qu'il n'est pas plus riche que moi, et je suis certain qu'il est moins généreux que je le serais à sa place. Tout bien considéré, ce serait se comporter comme un nigaud que de ne point saisir aux cheveux une occasion si jolie.

Ce monologue vous prouve que nous avons affaire à un provincial tout frais émoulu de son département.

Pour peu, en effet, qu'on soit Parisien de naissance, ou façonné Parisien par un séjour de quelques années, on sait à n'en point douter que c'est le propre des femmes du monde de s'occuper incessamment des reines du demi-monde. Au

spectacle, au concert, au Bois, à Bade comme à Trouville, elles n'ont d'autre souci que de les dévisager du chignon aux bottines. Où s'habillent-elles? où se chaussent-elles? qui les gante? qui les coiffe?

De là une réelle parité dans la toilette, dans la tenue, souvent même dans le langage des unes et des autres. De là des erreurs inévitables, des quiproquos forcés, une assimilation peu flatteuse entre celles-ci et celles-là.

De là enfin toutes les catastrophes qui vont se précipiter coup sur coup, comme dans les tragédies des poëtes grecs.

Dans un entr'acte de la *Traviata*, notre provincial sortit; il retira son paletot des griffes de l'ouvreuse, prit un petit carnet dans la poche de côté de son paletot, en exhiba une carte de visite, ajouta au crayon, au bas de ladite carte, le nom de l'hôtel où il était descendu et regagna sa stalle, très-résolu à la faire agréer par son adorable voisine.

Et en effet, tandis qu'Adelina Patti mourait

aussi bien que celles dont les trépas dramatiques sont le plus célèbres, tandis que la salle éclatait en bravos frénétiques : — O puissance du génie! le sévère critique Grinchu, lui-même, vous fût apparu sous la forme d'un claqueur en délire! — notre provincial, après avoir inutilement cherché la main de sa voisine, se décida à glisser sa carte et à la nouer dans un délicieux petit mouchoir tout parfumé et tout trempé de larmes que la belle avait laissé tomber à ses pieds.

— Votre mouchoir, Madame.

— Merci, Monsieur.

Ce « merci, Monsieur, » fut accompagné d'un regard banal et d'un non moins banal sourire qui transportèrent le brave garçon dans les régions étoilées. De la nuit il ne ferma l'œil ; au moment où il commençait à s'endormir, on sonna violemment à sa porte.

— Si c'était elle! se dit-il, sans réfléchir qu'il faisait à peine jour et qu'il faut être balayeuse, laitière ou porteuse de pain pour trotter de si bon matin par les rues.

Son illusion fut d'ailleurs de courte durée. Un homme se tenait immobile au pied de son lit. Malgré la demi-obscurité qui régnait dans la chambre, le provincial reconnut dans ce visiteur matinal le voisin de sa voisine du Théâtre-Italien.

— Voilà Bartholo qui vient chercher querelle à Lindor, pensa le jeune homme, qui n'était pas sans quelque littérature. Bast ! après tout, Rosine vaut bien un coup d'épée !

— Veuillez passer dans le salon, Monsieur, ajouta-t-il avec courtoisie, je suis à vous dans un instant.

L'explication fut chaude, mais elle ne ressembla en aucune façon à celle que le provincial pensait avoir.

Lorsqu'il apprit qu'il avait affaire à un mari, un vrai, il se confondit en excuses, qui furent rejetées avec hauteur.

— Nous nous battrons, Monsieur, je l'exige impérieusement.

— Soit, Monsieur, dit le provincial, peu disposé à renouveler ses excuses.

— Vous reconnaissez, je pense, que je suis l'insulté?

— Parfaitement.

— Vous admettez que j'ai le choix des armes.

— Je l'admets.

— Je choisis le pistolet.

— Va pour le pistolet.

— Nous nous battrons à trois pas, avec une seule arme chargée.

— Mais, dans ces conditions insolites, nous ne trouverons pas de témoins.

— Nous nous en passerons.

Et l'on se battit dans ces conditions sauvages. Le mari tira le premier, la capsule s'enflamma, mais il n'y eut pas de détonation : l'arme non chargée lui étant échue.

— A vous, Monsieur! dit-il à son adversaire.

S'apercevant que celui-ci se disposait à tirer en l'air, il lui saisit le bras et s'écria :

— Tirez... mais tirez donc, Monsieur!

— Non, Monsieur, dit le provincial.

— Je saurai bien vous y contraindre, moi, s'écria le mari, dont les lèvres écumaient de rage.

Parlant ainsi, il cracha au visage de son adversaire.

Un coup de feu retentit, et M. X... tomba, la poitrine traversée par une balle.

Je connaissais le héros de cette tragédie; je reçus ses confidences et l'accompagnai jusqu'à Lyon lorsqu'il partit pour le couvent où il est mort.

VI

Dans la préface de son discours sur « l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, » Jean-Jacques Rousseau parle d'une certaine statue de Glaucus que le temps, la mer et les orages avaient défigurée à ce point qu'elle ressemblait moins à un Dieu qu'à une bête féroce.

Paris est peuplé de statues défigurées.

A vrai dire, elles ne sont point en marbre comme celle de Glaucus, mais en chair et en os, comme vous et moi, et vous les coudoyez à chaque pas. L'existence qu'on mène à Paris,

l'air qu'on y respire, les passions, les luttes, les ambitions acharnées qui absorbent et dévorent la vie parisienne ont produit sur les statues dont je parle des ravages pareils à ceux que la mer, les orages et le temps exercèrent, au dire de Rousseau, sur la statue de Glaucus. Leurs auteurs eux-mêmes hésiteraient à les reconnaître.

Voyez cette jeune femme qu'un attelage de vingt mille francs traîne au bois de Boulogne dans une calèche élégamment capitonnée; qui donc reconnaîtrait en elle la pauvre fille qui, durant les treize premiers printemps de sa vie, s'est nourrie de pommes crues?

A quinze ans, elle fit son entrée dans le monde, — dans le monde de la Closerie des Lilas, et l'on observa, cette année, qu'un grand nombre d'étudiants en droit et en médecine échouèrent à leur premier examen. A dix-huit ans, elle signa un engagement de quarante francs par mois avec le directeur d'un petit théâtre et dépensa trente-trois mille cinq cent soixante-quatre francs dans ses douze mois, en y compre-

nant la pension de six cents francs qu'elle paya fort irrégulièrement à madame sa mère, et les quelques louis qu'elle se laissa voler par son jeune frère.

Le budget actuel de cette princesse égale, s'il ne les dépasse, les traitements combinés d'un maréchal de France, de deux sénateurs, de huit députés et de vingt juges de paix. Beaucoup se sont ruinés pour elle : quelques-uns se sont tués; cinq ou six se sont déshonorés. Le corps des huissiers la tient en haute estime, et l'an dernier encore les gardes du commerce reconnaissants ne prononçaient pas son nom sans soulever leurs chapeaux graisseux.

Quand elle était petite, si, par miracle, elle avait deux sous dans sa poche, il advint fréquemment qu'elle partagea sa fortune avec un pauvre. A présent, elle ne donne jamais; elle dit que de faire l'aumône, c'est comme d'apercevoir une araignée le matin, de casser une glace ou de renverser une salière. *Ça porte la guigne.*

J'ai connu Beaudrier à une époque sinistre où

il lui arriva maintes fois de ne point dîner aussi souvent qu'à son tour. En ce temps-là, il marchait dans les bottes de ses amis, se mouchait dans leurs mouchoirs et se coiffait avec leurs vieux chapeaux. Il était doux et insinuant, obséquieux, rampant et humble.

Annonçait-on devant lui qu'on allait raconter une douloureuse histoire, tout aussitôt il fondait en larmes et éclatait en sanglots. Prévenait-on l'auditoire qu'il s'agissait d'une anecdote plaisante, avant même qu'on eût ouvert la bouche, il se pâmait de rire et se tordait sur sa chaise. Mais où il triomphait, c'est quand un de ses nombreux amis était enrhumé du cerveau. Le « Dieu vous bénisse! » de Beaudrier précédait toujours l'éternûment.

—Beaudrier, lui disait-on, je suis cité aujourd'hui chez le juge de paix. Je me connais: je n'irai pas, et je serai condamné par défaut.

— Beaudrier, je dois monter la garde après-demain, et cette corvée me contrarie infiniment.

— Beaudrier, tu vois bien ce paquet, il pèse

vingt-cinq kilogrammes. J'ai promis de le faire parvenir avant ce soir à l'autre bout de Paris, et n'ai personne sous la main.

— Beaudrier, ma petite fille fait ses dents, mon petit garçon a la coqueluche, et il y a deux nuits que je n'ai fermé l'œil. Tu ne saurais pas l'adresse d'une bonne garde-malade?

Beaudrier comprenait à demi-mot. C'est lui qui berçait le petit garçon et endormait la petite fille; lui qui chargeait le fardeau sur ses épaules; lui qui montait la garde et comparaissait à la justice de paix.

Un héritage inespéré a enrichi Beaudrier. Il ne salue plus personne; il a rompu avec ceux dont il mangeait la soupe avec tant d'appétit. Un de ses plus vieux camarades ayant, un soir, craché en sa présence, il l'a traité d'insolent faquin et l'a mis à la porte. Selon lui, quand un homme passe sans transition d'une position misérable à une position fortunée, si cet homme est un homme fort, il doit changer immédiatement

D'avis,

D'amis,

D'habits.

Beaudrier a trouvé des sous-Beaudrier qui rient de ses bons mots, pleurent à ses récits tragiques, montent la garde à sa place et font ses courses pressées.

M. le baron et madame la baronne de Créneauvieux resteront chez eux le jeudi soir, 7 du courant, et les jeudis suivants.

On fera de la musique.

J'ai
Tu as
Il a
Nous avons
Vous avez
Ils ont
} reçu cette circulaire.

Et comment ne l'aurait-on pas reçue? les imprimeurs lithographes du passage du Caire l'ont tirée à un nombre d'exemplaires incalculable, et les porteurs de la maison Bidault l'ont distri-

buée pendant huit ans, chaque hiver, avec une persistance héroïque. Le baron et la baronne de Créneauvieux ont remué terre et ciel pour se constituer un salon, et ils y étaient parvenus, tant il est vrai de dire que le succès est aux persévérants.

On alluma son feu avec la première circulaire Créneauvieux ; on alluma son cigare avec la deuxième ; on froissa la troisième avec rage ; la quatrième fit croire à une *scie*. A la cinquième, on endossa un habit noir, et l'on se rendit à l'adresse indiquée, curieux de savoir le mot de l'énigme, résolu à saisir le taureau par les cornes.

Et l'on se trouva face à face avec le baron. Impossible de se fâcher. Le baron s'estima si heureux de votre visite ; il se tint pour si fier et si honoré de vous compter parmi ses hôtes et de vous posséder « dans ses lares, » qu'on eût été mal venu de lui payer ses politesses en monnaie impertinente. Après quoi, il vous présenta à la baronne, et madame de Créneauvieux de renché-

rir sur les exclamations de son époux. « Monsieur! ah! Monsieur! s'écria-t-elle en mettant les mains sur son cœur, cette soirée, croyez-le, marquera dans notre existence! » Lorsqu'on se retira étourdi, ahuri, gauchement empêtré dans toutes ses phrases sucrées, comme un oiseau dans de la glu, ce fut pour retomber sous la coupe du baron.

— Avant de nous quitter, vous dit-il, jetez donc un coup d'œil dans le petit salon jaune; vous y verrez la collection glorieuse de mes nobles aïeux.

Alors il vous fallut admirer des Créneauvieux ficelés dans leurs armures comme des saucissons d'Arles dans des feuilles de papier argenté; des Créneauvieux couverts d'hermine, des Créneauvieux revêtus de la poupre romaine, des Créneauvieux chamarrés d'ordres et l'épée au côté.

— Hein? qu'en dites-vous? reprit le baron; voilà, j'espère, ce qu'on peut appeler des ancêtres de la première catégorie et de la première croisade!

Eh bien! le cardinal Créneauvieux a été acheté

à l'hôtel des commissaires-priseurs; le président Créneauvieux descend en droite ligne d'un magasin de bric-à-brac du quai Voltaire ; les autres Créneauvieux ont des origines non moins pures. Depuis que la loi sur les titres a été promulguée, le baron est redevenu Flaccadard, comme feu son brave homme de père. — M. et madame Isidore Flaccadard restent toujours chez eux le jeudi soir ; mais ils y restent seuls. On ne fait plus de musique. Les chants ont cessé.

Signalons une différence notable entre les statues parisiennes et celle de Glaucus qui, avant de ressembler à une bête féroce, avait ressemblé à un dieu. Les nôtres n'ont jamais eu rien de divin dans leur apparence, et déjà, pour la plupart, elles ont quelque chose de féroce, sinon dans la figure, tout au moins dans le cœur.

VII

On a parlé de la fondation d'un club exclusivement féminin ; mais on paraît avoir abandonné ce projet d'une exécution malaisée.

En revanche, on est en mesure d'annoncer l'ouverture prochaine d'un club dont l'utilité n'a pas besoin d'être démontrée. Il s'agit du « club des gens nerveux ».

Jusqu'à ce jour, les gens nerveux étaient disséminés dans tous les cercles déjà existants, où ils ne sont tolérés qu'à la condition expresse de mettre une sourdine à leurs nerfs et de se tenir tranquilles. Les règlements et les usages en

vigueur dans les établissements de ce genre défendant aux sociétaires de se livrer à des discussions irritantes, de casser les meubles, de rosser les domestiques, de briser les queues de billard, de jeter les cartes au nez des adversaires et des partenaires, on conçoit que la vie des clubs ne soit pas tolérable pour les gens nerveux. A peine reçus, ils sont, pour la plupart, forcés de donner leur démission, toujours acceptée.

Ceux qui parviennent à se maîtriser rattrapent le temps et les nerfs perdus aussitôt qu'ils réintègrent le domicile conjugal ; de là, tant de mauvais ménages signalés dans les vingt arrondissements, tant de séparations de corps prononcées par le tribunal de la Seine.

Le club des gens nerveux fonctionnera donc comme une soupape de sûreté, et il est facile d'entrevoir les heureuses conséquences dues à une institution de cette nature. Où sera la nécessité de se quereller avec sa femme, de tirer les oreilles de ses enfants, de donner des coups de pied à son groom, d'injurier les garçons de res-

taurant, de se prendre de bec avec ses amis, à propos de ceci, à propos de cela, le plus souvent même à propos de rien du tout, quand on sortira d'un club où l'on aura eu le droit de se livrer à son aise, et pendant des heures, aux plus grandes excentricités, aux plus violentes colères! Un homme saigné à blanc hier au soir ne s'avisera pas ce matin de succomber à une attaque d'apoplexie. Eh bien! le club des gens nerveux sera pour les gens nerveux une saignée permanente.

Le règlement qu'on est en train d'élaborer autorise les membres du cercle à battre les gens de service, à lacérer les journaux d'une opinion contraire à celle du lecteur, à mettre les chaises dans la cheminée en guise de bûches, à allumer le feu avec les *Revues*, à essuyer ses bottes avec les rideaux, à rayer les glaces et à écrire des réflexions misanthropiques sur les tapisseries. Selon le degré d'agacement de son système nerveux, chaque membre pourra traiter ses co-sociétaires d'idiots, de crétins, de goîtreux et de gâteux,

sans que ceux-ci puissent s'en offenser ni lui demander raison.

Un cabinet hermétiquement clos, dans lequel brûleront nuit et jour des réchauds remplis de charbon, sera à la disposition des membres dégoûtés de la vie. Les personnes qui préfèreront se pendre trouveront chez le gérant du cercle un assortiment de pitons dorés et de cordelettes de soie d'une solidité garantie. L'administration ne fournira pas d'armes à feu, désireuse de ne point troubler le repos général par des détonation désagréables.

VIII

Une distraction piquante consiste à aller dîner à la table d'hôte du Grand-Hôtel. Impossible d'imaginer un spectacle plus animé, plus varié, plus pittoresque.

Pour se donner ce luxe et ce plaisir, il suffit d'avoir huit francs dans sa poche et d'arriver un peu avant six heures. La scène — ou la cène — se passe dans une rotonde qui a dû être copiée sur quelque palais féerique. Là sont dressées cinq tables de soixante couverts, et le service a été organisé de telle sorte que les trois cents convives dînent aussi paisiblement, et aussi

commodément, que s'ils n'étaient qu'une douzaine.

A droite on parle russe, anglais à gauche, italien en face, allemand et espagnol un peu plus loin. La minorité parle français ; et, à ce sujet, écoutez une petite comédie.

Elle fut jouée à notre bénéfice par quatre personnages : un jeune mari et une jeune femme, une assez vieille femme et un assez vieux mari.

Le jeune couple parle français ; le couple mûr s'exprime en anglais.

La dame qui parle français a de magnifiques cheveux blonds ; la dame qui cause en anglais possède un nez démesuré.

Telle est la mise en scène ; passons à l'action.

L'Anglais à sa femme : Oh ! les beaux cheveux ! Voyez-donc, ma chère !

L'Anglaise aigrement : Très-beaux, en effet ; mais sont-ils tous à elle ?

Le jeune couple ne sourcille pas, continue sa causerie à voix basse, et le gentleman, un instant déconcerté, se rassérène peu à peu en songeant

que l'impertinence de sa sèche moitié n'est pas parvenue à son adresse.

Mais, au moment où, le dîner fini, les convives vont se lever de table, le jeune mari dit à sa femme, et dans l'anglais le plus pur, tout en désignant du doigt le cartilage monstrueux de sa voisine :

— Oh ! le beau nez ! Voyez donc, ma chère!

— Très-beau en effet, réplique la dame ; mais est-il tout à elle?

Rien ne saurait peindre l'ébahissement du gentleman et la fureur de milady. Ils restèrent immobiles, cloués sur leurs chaises, tandis que les jeunes mariés disparaissaient en riant d'un rire éclatant, comme deux écoliers en vacances.

IX

On compterait plus aisément les grains de sable amoncelés sur le plage de Deauville, devant les élégantes habitations qui bordent la terrasse, qu'on ne parviendrait à connaître le chiffre exact des petits personnages qui, après l'apparition de la lettre impériale insérée au *Moniteur* du 19 janvier 1867, cherchèrent à se persuader et à persuader aux autres qu'ils furent en passe de devenir de grands personnages.

Tels que vous les voyez aujourd'hui, déconfits et penauds, ils ont tous failli devenir ministres, sénateurs, conseillers d'Etat ou tout au moins

préfets de première classe. Leurs noms ont figuré sur les listes dressées en haut lieu. Ils étaient les hommes obligés d'une situation qu'ils avaient pressentie, prévue et prophétisée ; ils semblaient faits pour elle, comme elle était faite pour eux. Et voici qu'au dernier moment, à la minute suprême, « la brigue » les a desservis, « l'intrigue » les a mis à l'écart. Qu'adviendra-t-il de leur éloignement des affaires? Ils l'ignorent, ou plutôt ils ne le savent que trop, hélas ! Mais, attendu qu'il n'y a point de leur faute, ils s'en lavent les mains, et tout bas ils gémissent sur les destinées de la France.

Ne nous taxez point d'exagération. Le monsieur qui s'imagine avoir été ministre pendant trois minutes,

Sénateur pendant six minutes,

Conseiller d'Etat pendant dix minutes,

Préfet pendant un quart d'heure.

Ce monsieur existe très-réellement et se nomme Légion. On le coudoie dans les salons, dans les théâtres, dans les clubs. — Il est amer et sarcas-

tique. Son front est plissé ; ses sourcils vont et viennent ; sa bouche est contractée par un rictus à la Bertram. Il a des ports de tête pleins de désenchantement, de scepticisme, de noire mélancolie.

S'il est marié, il faut entendre madame raconter dans ses plus menus détails l'histoire de leur rapide grandeur et de leur subite décadence. Ayant pris pour paroles d'Evangile toutes les inventions audacieuses de cette Excellence imaginaire, la pauvre femme s'élève à son insu à des proportions de bouffonnerie inconnues de madame Thierret dans les meilleurs rôles de son extravagant répertoire. Elle eût donné à dîner le mardi, à danser le jeudi, à jouer le samedi — un petit baccarat tournant où les pontes n'auraient pas eu le droit de partir de plus de deux francs cinquante — car il faut s'amuser, mais non s'égorger. Quant à ses dîners, elle ne les eût point fait venir de chez Chevet, pas plus que de chez Potel et Chabot, à l'exemple de mesdames telle et telle. C'est le baron Brisse, lui-même, qui eût rédigé et surveillé ses menus. Elle aurait

eu sa loge à l'Ambigu-Comique; bref, elle serait arrivée à la fin de l'année, n'ayant pas réalisé quinze louis d'économie. Mais c'est ainsi qu'on doit se conduire. L'Etat paye bien; ce n'est pas pour qu'on vive comme des grippe-sous, pas vrai ?

Elle eût d'ailleurs continué à voir et à recevoir ses anciennes relations, tout comme au temps où elle n'était qu'une simple mortelle, « n'ayant rien de commun avec ces personnes de petit esprit qui s'enivrent et perdent le bon sens aussitôt qu'elles approchent leurs lèvres de la coupe du pouvoir. » Par exemple, il y a madame Veaupané, qui a fait sa fortune dans la peausserie, et madame Marinpoix qui s'est enrichie dans le beurre salé de Bretagne et dans les fruits secs du Midi; celles-là, on les eût reçues, mais seulement le matin.

Que voulez-vous? Les hautes situations ont des exigences qu'il faut savoir accepter sans murmure.

Attendu qu'elle a l'esprit philosophe, elle se

console, après tout, de l'injustice dont son mari a été victime; mais c'est le pays qui ne s'en consolera pas! Ah ! si l'Empereur savait de quelles lumières il s'est privé! Un homme plein d'idées, des idées à remuer à la pelle. Et quelles idées!

Où elle est vraiment admirable, c'est quand elle se laisse aller à développer les plans gouvernementaux du ministre manqué. Il a conçu des projets d'impôts renversants. Qui sait même, — étant admis que les beaux esprits se rencontrent, — qui sait s'il ne s'est point rencontré pas à pas, dans cette voie, avec certain candidat à l'Assemblée nationale, dont il nous souvient d'avoir rimé, en 1848, les propres paroles dans un embryon de comédie, intitulée l'*Ecole des sous-préfets.*

Après avoir battu en brèche le mérite de ses concurrents, le susdit candidat disait au sous-préfet dont il sollicitait l'appui exclusif :

Pour moi, c'est différent ; je suis indispensable
A la discussion du plus prochain budget.
Que faut-il? de l'argent ?... Adoptez mon projet

La France, en ce moment, est, dit-on, sans ressources;
Le crédit est à sec... J'en ravive les sources!
J'enrichis mon pays, c'est l'affaire d'un mois.
Le commerce expirant va renaître à ma voix.
Il pleut des millions... Enfin, par mon génie,
Nous n'envions plus rien à la Californie...
Notre siècle de fer devient un âge d'or,
Et le Sacramento coule dans le trésor!

LE SOUS-PRÉFET

Mais le moyen qui doit opérer ce miracle?
Je vous écoute ainsi qu'on écoute un oracle.

LE CANDIDAT

J'ai confiance en vous...

LE SOUS-PRÉFET

Et vous n'avez pas tort.

LE CANDIDAT

Vous me seconderez?...

LE SOUS-PRÉFET

Je m'appelle Castor
Et vous Pollux; je suis Oreste et vous Pylade.

LE CANDIDAT

Je frappe d'un impôt chaque Français malade!
La goutte, qui s'enfuit à l'aspect d'un grabat,
Sur le duvet du riche avec amour s'abat.
Je demande aux goutteux mille francs par semestre;
J'ai mis le rhumatisme à cent francs par trimestre;
C'est pour rien... J'ai taxé la fièvre à très-bas prix:
Quatre francs par accès... c'est donné!... Mais j'ai pris

Ce tarif en songeant qu'elle est sans préférence,
Et qu'elle n'établit aucune différence
Entre tous ses clients, qu'ils soient riches ou gueux.
Illustre tubercule, orgueil de Périgueux,
Je te salue, ô toi dont le plus grand mérite
Est de faciliter la goutte et la gastrite!
Dans un seul carnaval, impôt universel,
La truffe couvrira le déficit du sel.
Je passe sous silence, avec l'hydropisie,
La colique, le rhume et la paralysie...
C'est plus d'un milliard que j'assure au budget.
Que vous semble, Monsieur, de ce petit projet?

LE SOUS-PRÉFET

Votre nom volera de l'un à l'autre pôle...
Colbert, le grand Colbert, ne vous vient qu'à l'épaule!

LE CANDIDAT

Pourtant ce n'est pas tout...

LE SOUS-PRÉFET

Rare et sublime effort!
Qu'avez-vous pu trouver qui soit encor plus fort?

LE CANDIDAT

Passons au complément de ce système immense;
Et, de Colbert à moi, voyez la différence.
Tout malade qui meurt est un vol au trésor,
Car c'est un déficit dans nos revenus... Or,
J'impose au médecin, que d'abord je gourmande,
Pour chaque enterrement de son fait, une amende
Dans la proportion du malade enterré.....

Tout cela vous semble absolument insensé,

n'est-il pas vrai? Faut-il vous répéter que c'est la traduction très-exacte et très-fidèle des discours qui nous furent tenus à nous-même par un candidat à la Représentation nationale, lequel n'était pourtant pas notoirement plus bête que beaucoup d'autres.

A côté du monsieur qui rêve que le 19 janvier aurait pu lui valoir de hautes fonctions, voici un autre type également curieux : celui-là s'imagine que, par le seul fait du rétablissement de la tribune dans la salle des séances du Corps législatif, il va devenir un foudre d'éloquence parlementaire.

Il est timide comme une jeune fille; il bégaye comme Bridoison; jamais il n'est parvenu à prononcer deux mots de sa place; il est incapable de lire un rapport de quatre phrases... Peu importe. Il surveille avec une ardeur impatiente le travail des ouvriers chargés de reconstruire la tribune, fermement convaincu qu'il lui suffira d'en gravir les degrés, de s'accouder sur la plaque de marbre et de goûter au traditionnel verre

d'eau sucrée pour avoir de grandes idées et savoir les exprimer avec éloquence.

Il n'est pas un électeur influent de son département qui n'ait reçu une lettre ainsi conçue :

« La tribune est rétablie... Réjouissez-vous... Enfin, le pays, attentif et ému, va entendre tonner ma voix puissante! »

O sancta simplicitas !

X

Les *Menus* de la *Liberté* font école; le baron Brisse a fondé une religion : la religion de la gueule. Déjà la *Gazette des Etrangers* s'est attaché par des chaînes d'or un gourmet émérite qui, sous le pseudonyme de Baltazar, marche sur les traces du collaborateur de M. Emile de Girardin. Aujourd'hui, l'*Union médicale* se met à publier des *formulaires*, qui sont les vrais *menus* d'une feuille de cette spécialité et nous semblent destinés à combattre les ravages produits par la littérature extra-échauffante du baron Brisse et de ses émules.

Depuis quelques mois, en effet, il a été constaté un accroissement considérable dans le chiffre des gastrites et des dyspepsies en France, et il n'est aucun esprit raisonnable qui n'attribue un tel état de choses à cet entassement de menus tentateurs qu'on réalise pour le plus grand dommage de son pauvre estomac.

Que des actions de grâce soient donc rendues au docteur Amédée Latour et à ses rédacteurs! Rien ne nous ôtera de l'idée que c'est la lecture attentive du Monde culinaire de la *Liberté* qui les a poussés dans la voie des *formulaires* inaugurée par eux le 1er janvier 1867.

Veut-on une preuve à l'appui de notre dire? Deux jours après avoir vu dans la *Liberté* certain menu diabolique, où les écrevisses, le gibier, les truffes, les épices et le vin de Bourgogne jouaient le principal rôle, nous lisions avec attendrissement dans le journal du docteur Amédée Latour :

FORMULAIRE

DE L'*UNION MÉDICALE*

POUDRE ANTIDYSPEPSIQUE. — BONNET

Sous-nitrate de bismuth..... 20 grammes.
Chlorhydrate de morphine..... 5 à 10 cent.

Mêler exactement et diviser en 20 paquets.

Prendre un paquet immédiatement avant chacun des deux principaux repas, dans deux cuillerées d'eau sucrée.

La main sur la conscience, pense-t-on que ce soit le hasard, l'aveugle *fatum* qui ait fait pousser cette formule bienfaisante dans les colonnes de l'*Union médicale*, comme un champignon naît dans une charmille après une pluie d'orage?

Que si l'on s'obstinait dans cette hypothèse inadmissible — il faut tout prévoir — on devrait alors consulter le *formulaire* du 10 janvier, donnant précisément la recette d'une pommade

antiherpétique. Or, suivez bien notre raisonnement : Qui est-ce qui engendre les maladies de peau? L'intempérance. Qu'est-ce qui engendre l'intempérance? Tous ces *menus* si merveilleusement rédigés qu'ils feraient succomber saint Antoine. Donc, la formule antiherpétique a été donnée en vue... Un enfant de quatre ans tirerait la conséquence.

Ne sortons pas de notre sujet sans avoir la précaution de communiquer aux lecteurs la formule de la susdite pommade. Dans la saison de grands galas où nous sommes entrés, qui pourrait dire que ce soit là une précaution inutile?

Acide azotique.....	130 gr.
Mercure.....	95
Axonge.....	1750
Huile d'amandes douces.....	1275

Et maintenant, athées, essayez donc encore de nier la Providence, cette Providence qui a

placé l'eau à côté du feu, le chat à côté de la souris, l'antidote à côté du poison et, pour tout dire en un mot, le docteur Amédée Latour à côté du baron Brisse !

XI

Madame Emile de Girardin, quand elle causait dans son salon, n'avait ni moins de malice, ni moins de bon sens, ni moins d'esprit que le vicomte Charles de Launay lorsqu'il babillait pour la plus grande joie des lecteurs de la *Presse*.

Dans cet élégant petit temple grec, construit entre cour et jardin, dans l'avenue des Champs-Elysées et à l'angle de la rue de Chaillot, sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui une grande bâtisse qui a l'air d'une sous-préfecture ou d'une mairie de province, comme on parlait, un soir, de l'excessive sensibilité particulière au sexe

faible, madame Emile de Girardin traça le vif et rapide crayon d'une femme sensible, mais sensible à la façon nouvelle des temps où nous vivons. — Et, de la sensibilité prodigieuse de la dame, la maîtresse du logis donna cette preuve inattendue qui fit bien rire les auditeurs.

— Un visiteur se présente à la porte d'une femme du monde de ses amies, qu'il est inutile de nommer, dit madame Emile de Girardin; il est reçu par une camériste, qui lui barre le passage. Se souvenant alors que la rue lui est apparue jonchée de paille fraîche, le visiteur s'informe si quelqu'un est malade dans la maison. On lui annonce que madame garde le lit depuis trois jours. Il demande le nom de cette maladie foudroyante.

— Ce n'est pas une maladie, mais une grande douleur qui a frappé ma pauvre maîtresse, répond la femme de chambre contristée.

— Elle a perdu son père? soupire le visiteur avec une voix de circonstance.

— Non, Monsieur.

— Sa mère?

— Non,

— Son enfant?

— Non.

— Son mari peut-être?

— Pas davantage; elle a perdu huit cent mille francs dans une faillite.

— Et c'est pour cela que votre maîtresse a fait répandre de la paille sous ses fenêtres?

— Sans doute. Madame a été forcée de supprimer sa voiture.

— Eh bien?

— Eh bien! vous ne comprenez pas; elle ne peut plus entendre le bruit d'une roue sur le pavé sans avoir des attaques de nerfs.

Ne vous paraît-il pas, comme il nous paraît à nous-même, que la dame à la paille a eu la gloire de fonder une école de sensibilité pratique d'où sortent chaque jour de nombreux adeptes, pourvus de tous leurs grades et de tous leurs diplômes? Il faut reconnaître cependant que les adeptes ont perfectionné la

méthode primitive. Les fourrages coûtent cher; une armée de balayeurs procède chaque matin à la toilette des rues; enfin, il est peu agréable de se cloîtrer chez soi et de garder le lit. Pour ces trois motifs, on a remplacé la paille de la dame sensible par du coton qu'on a soin de se fourrer dans les oreilles du plus loin qu'on entend rouler la voiture d'autrui, cette voiture détestée et jalousée qu'on ne possède plus ou qu'on ne possèdera jamais. Le bruit des roues a-t-il cessé? On remet le coton protecteur dans sa poche, et la surdité momentanée disparaît à l'instant.

Vous plaît-il des exemples pris au hasard? nous n'aurons que l'embarras du choix...

Essayez-donc de louer l'éloquence d'un des maîtres du barreau moderne devant un avocat inoccupé, et soudain vous le verrez se tamponner soigneusement les deux oreilles.

Exaltez comme il convient la science d'un de nos grands médecins, en présence d'un docteur sans malades;

Dites à ce pauvre auteur sifflé que, grâce à *Paul Forestier*, d'Emile Augier, le Théâtre-Français encaisse quatre fois par semaine des recettes de six mille francs ;

Faites l'éloge d'Adelina Patti, ou de Christine Nilsson, et qu'une chanteuse soit à portée de vous entendre;

Constatez devant un romancier sans clientèle qu'il a été vendu neuf éditions de *M. de Camors*, d'Octave Feuillet;

Enumérez à une Parisienne les diamants, les émeraudes, les rubis, les perles blanches et les perles noires que la duchesse de Mouchy a trouvés dans sa corbeille de noces;

Faites part à un ami de M. Babinet de vos préférences pour M. Leverrier, et à un élève de M. Ingres de vos sympathies pour Eugène Delacroix;

Racontez les splendeurs de l'hôtel d'Arsène Houssaye à ce lyrique logé dans une mansarde et persuadé que si on est bien dans un grenier

à vingt ans (ce qu'il faudrait démontrer), on y est furieusement mal à quarante;

Montrez-vous libre-échangiste dans la Seine-Inférieure, et protectioniste dans la Charente ou dans la Gironde;

Honorez la vraie noblesse devant cet ex-vicomte, dont la fausse noblesse n'était qu'un vain conte;

Demandez aux Quarante de voter comme un seul homme pour Jules Janin;

Enfin, racontez la vie et la mort de Jeanne Darc à Mademoiselle Bébé Patapouff, et vous acquerrez la conviction que la hausse du coton doit être attribuée bien moins à la guerre des Etats-Unis qu'à l'usage de plus en plus considérable qu'en font tous ceux qui ont intérêt à se boucher les oreilles.

Et les charcutiers! Pensez-vous qu'ils n'aient pas employé des milliers de kilogrammes de ce coton tutélaire, depuis que la question des trichines et de la trichinose a été mise sur le tapis?

Il ne serait pas sans quelque intérêt de con-

naître dans quelle proportion la vente des jambons, des saucisses et des boudins a baissé à la foire annuelle de la place de la Bastille. Quoiqu'il soit heureusement prouvé que la chair des porcs français continue à être saine comme aux plus beaux jours, il est hors de doute que la consommation de cette viande soupçonnée s'est prodigieusement ralentie. Je connais des hommes d'une bravoure à toute épreuve qui, pour rien au monde, ne consentiraient à manger une tranche de jambon au madère. De là cette formule originale qu'il nous a été donné de lire au bas d'une invitation à dîner adressée, l'autre semaine, par une dame qui précisément raffole de ce mets soupçonné : *Il y aura un microscope.*

XII

Est-ce que nos concitoyens ne nous devront pas un brin de gratitude, s'ils sont mis à l'abri d'un danger et, qui pis est, d'un ridicule qui les menace annuellement? si on fait luire à leurs yeux un phare protecteur? Qu'ils se montrent reconnaissants ou non, signalons l'écueil :

On compterait facilement dans Paris, une cinquantaine de petites dames (dans le nombre il en est, ma foi, de bien nées) qui ne sauraient aborder un homme de leur connaissance sans lui tenir ce discours :

— Très-cher, cher ami, cher Monsieur, ou

Monsieur tout court (selon le degré d'intimité avec la personne à laquelle on s'adresse), où comptez-vous passer votre été? Moi, j'irai à Ems, à Wiesbaden, à Hombourg, à Bade, et je logerai à l'hôtel de —, et puis à l'hôtel de —. Si vous venez par là, il faudra vous installer sous le même toit. Avisez-vous un peu de descendre ailleurs, et vous voilà brouillé avec moi. Vous ne sauriez croire à quel point votre société m'est agréable, et combien je prise les charmes de votre intimité, très-cher, cher ami, cher monsieur, ou monsieur tout court.

Ces paroles qu'accompagnent de doux regards, et d'engageants sourires, vont droit au cœur de celui à qui elles sont dédiées. Il s'égare dans le radieux pays des hypothèses galantes, et aussitôt que le soleil de juin a donné le signal des désertions, il part pour la ville indiquée; il a soin de se loger à l'adresse convenue... et il en est pour ses rêves en Espagne.

Tenez-vous à ce qu'on vous dise l'exacte vérité? La dame a passé un traité avec certains

hôtels peu achalandés des villes d'eaux allemandes, et on lui fait une remise par tête de voyageur qu'elle procure à l'établissement. J'en sais une qui, l'année dernière, par cette ingénieuse industrie, a empoché un bénéfice net de sept mille francs.

XIII

Capitale de toutes les extravagances et de toutes les excentricités, Paris possède depuis quelque temps un original de moins.

Après avoir donné trente ans de sa vie à l'Etat, qui, généreusement, lui rendit en échange un modique emploi, un modique traitement, de modiques gratifications et une pension modique, notre héros, — pardon pour un si gros mot appliqué à un tel homme, — prit sa retraite et vécut avec l'absence de faste imposée à un rentier qui n'a que des rentes modiques.

Réduit pour tout potage au brouet noir de sa

pension bourgeoise, et violemment tourmenté par d'impétueux appétits de gourmandise, qu'il lui était défendu de satisfaire autrement qu'en songe, voici de quelle ingénieuse façon il avait résolu le problème.

Il faisait chaque matin de longues stations devant les vitrines des marchands de comestibles les mieux approvisionnés. Planté comme un héron sur ses jambes fluettes, le visage collé sur les glaces sans tain des Chevet, des Corcellet, des Potel et Chabot, il dévorait — du regard — les plus belles pièces de l'étalage. La nuit, ô délices! il rêvait qu'il mordait à même dans de grosses dindes truffées et vidait sans fin des bouteilles au casque d'argent.

Il advint qu'un jour il fit un assez gros héritage.

— Que comptez-vous faire de votre fortune? lui demanda son notaire.

Il répondit simplement :

— Je compte la manger.

Fidèle à cet engagement pris par devant notaire, il s'offrit dès lors à lui-même une série de

repas tellement plantureux, qu'il ne tarda pas àallumer un vaste incendie dans son corps calciné. Une inflammation d'intestins s'étant déclarée, il fut au plus bas. Son docteur le sauva de ce mauvais pas et le remit sur pied.

— Je vous dois un beau cierge, dit-il au médecin sauveur. Ne me ferez-vous pas le plaisir de dîner avec moi? J'ai à cœur de boire à nos deux chères santés.

Ce fut, paraît-il, un repas à rassasier cinq convives, et pendant toute la séance le convalescent opéra comme deux ogres. Au dessert, de sa voix la plus grave, le médecin dit à son client :

— Si vous continuez à vous nourrir ainsi, je vous préviens qu'on vous enterrera avant la fin du présent mois.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Que faut-il donc faire pour vivre longtemps ?

— Il faut vous astreindre à un régime sévère et vous y conformer avec la ponctualité la plus

rigoureuse. Je vous permets un potage, une aile de volaille, des pruneaux et deux verres de Saint-Julien. Le dimanche et le jeudi, exceptionnellement, j'autorise un verre de Musigny.

— J'essaierai, soupira le pauvre homme.

Il essaya huit jours; la semaine écoulée, il envoya quérir le docteur.

— Je vois, hélas ! dit-il, que vous parliez d'or, et qu'il me faut, coûte que coûte, suivre religieusement vos dures prescriptions. L'autre nuit, pour m'être tant soit peu écarté du poulet et des pruneaux règlementaires, j'ai failli rendre l'âme. Je suis donc très-décidé à ne plus faire d'infidélités à votre programme, et voici la résolution que j'ai prise : condamné à ne plus manger et à ne plus boire, ce qui constituait ma seule jouissance, j'aurai désormais à ma table et je verrai fonctionner sous mes yeux un convive de grand appétit, du plus grand qu'il me sera possible de trouver. Ce sera ma distraction, ma consolation et ma compensation.

Ainsi fit-il, et ce qu'on aura de la peine à

croire, quand il est mort, notre homme ne trouvait plus personne qui acceptât ses conditions.

On était cependant nourri, abreuvé gratis et l'on touchait cinq francs par jour. Le revers de la médaille, c'est que le convive était forcé, par les clauses de son contrat, de manger et de boire jusqu'à ce que l'amphitryon l'autorisât à s'arrêter, ce qui n'avait lieu qu'après de longues heures d'une mastication violente et soutenue. Plusieurs de ces malheureux ont succombé à la tâche. L'un d'eux même a eu la gloire de mourir les armes... je veux dire la fourchette à la main.

XIV

Les Parisiens de la décadence! Lisait-on il y a quelques années sur l'affiche d'un théâtre. *Les Français de la décadence!* lit-on aujourd'hui sur la couverture d'un volume; et les Jérémies de Panurge de répéter avec de gros soupirs : Décadence! décadence!

Ecoutez-les ces moralistes à outrance, prêtez l'oreille à leurs lamentations : il n'y a plus dans notre malheureux pays apparence d'honnêteté, de probité, de charité, de loyauté, de moralité, de fidélité, de chasteté. Le sol privilégié de Nanterre a cessé de produire des rosières. Vous

chercheriez en vain une seule femme d'employé qui n'ait pas un compte arriéré de trente-cinq mille francs chez sa blanchisseuse. Tous les fiacres qui passent sur les boulevards promènent des couples adultères. Les plus grandes dames se disputent l'honneur de servir de marraines aux nouveaux-nés des chanteuses de café-concert. Personne n'a de talent. On ne sait plus jouer la comédie ; on ne sait plus chanter l'opéra. Chaque Français fume en moyenne cinquante cigares et boit vingt-cinq verres d'absinthe par jour. Les hommes de lettres en possession de la faveur publique écrivent pharmacien avec un *f*, et fantôme avec un *p* et un *h*.

Il est avéré qu'une bande de brigands arrêta le mois dernier, en plein soleil et en pleine rue de Richelieu, l'omnibus qui va de la barrière Clichy au théâtre de l'Odéon. Les allumettes ne brûlent plus, les rasoirs ne coupent plus, le sucre ne sucre plus, le sel ne sale plus, le poivre ne poivre plus, tant il est vrai que la décadence est partout, dans toutes les régions sociales, ne haut comme en bas,

dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre matériel. D'où l'on conclut qu'une pluie de soufre ne tardera pas à crever sur nos têtes criminelles et que Paris s'abîmera incessamment dans un lac de bitume.

Justement effrayé de ces sinitres prophéties, nous songeâmes sérieusement, l'autre matin, en vue du rachat de nos frères, à nous vêtir d'un cilice et à nous couvrir la tête de cendres.

Dès cendres, on s'en procure aisément en toute saison. Quant au cilice, c'est autre chose. Notre société est tellement gangrenée, notre époque est si fort corrompue qu'il nous fut impossible, — déplorable effet de la décadence universelle! — de rencontrer un seul marchand de cilices dans notre quartier. Des libraires, en revanche, on en trouve à chaque coin de rue; et c'est ainsi qu'en furetant dans les casiers d'un marchand de livres, le hasard nous fit mettre la main sur un volume poudreux intitulé : *Le Désœuvré ou l'Espion du boulevard du Temple.*

C'est en 1782, s'il vous plaît, qu'il fut im-

primé, ce bouquin instructif. Cela vous a un air de sincérité naïve et de parfaite bonne foi qu'on ne saurait mettre en doute; cela doit avoir l'exactitude rigoureuse d'une carte photographique... et tout simplement c'est révoltant de corruption, de cynisme, de libertinage et d'infamie. C'est alors, et non à présent, que Paris était un cloaque et un mauvais lieu.

Si l'on ne craignait de vous faire rougir, si le lecteur français ne voulait être respecté, on citerait quelques pages de l'*Espion du boulevard du Temple*, et il vous serait facile de voir à quel point les petits-fils calomniés à plaisir valent mieux que leurs grands-pères tant vantés. Comparés à cette crapuleuse littérature, les *Mémoires d'une femme de chambre*, ceux d'une *Biche anglaise*, ceux d'une *Biche russe*, seraient dignes d'être donnés en prix dans les pensionnats de demoiselles!

N'allez pas conclure de ces prémisses que nous ayons eu Pangloss pour précepteur ni que saint Philinte soit notre patron. Nous savons le fort

et le faible des hommes, des femmes et des choses. Ce n'est pas nous qui donnerons jamais le bon Dieu sans confession aux Parisiens et aux Parisiennes de 1868. Nous n'en sommes pas à ignorer par où ils pèchent. Notre microscope nous a permis de constater l'existence d'une jolie quantité de trichines dans la plupart des esprits et des consciences de notre temps; mais se sont-elles multipliées dans une aussi effrayante proportion qu'on cherche à le faire croire?

Les générations qui ont précédé la nôtre n'eurent-elles pas autant que nous, sinon plus que nous, à pâtir de cette trichinose morale qu'on signale de tous les côtés? — Voilà la question, et c'est aux hommes impartiaux, s'il en reste, que nous confions le soin de la résoudre.

Il est bien évident que Paris a des vices très-blâmables, entre autres celui d'être joueur, et joueur forcené. Il joue à la Bourse; il joue sur le turf; il joue dans les salons, dans les cafés, dans les cercles et dans les clubs. A cette heure, savez-vous quelle est la profession la plus lucra-

tive, celle où l'on fait le plus rapidement fortune? C'est celle de « garçon de cercle. » Tel joueur décavé qui emprunte au garçon de son cercle cinquante louis à minuit, à une heure lui rend douze cents francs. Multipliez cette opération à l'infini, et vous verrez à quel total on arrive.

Après trois ou quatre ans de ce commerce, on se retire avec une grosse fortune et l'on achète une belle terre, témoin... mais il ne nous convient point de citer de noms propres, — alors même que ces noms propres ne seraient pas de la plus entière propreté.

Après le jeu, ce qui préoccupe et passionne le plus nos Parisiens « de la décadence », c'est à coup sûr, l'annonce d'une pièce nouvelle. Tel qui se fût consolé facilement de n'avoir pas été à Arques, serait inconsolable si on ne l'apercevait pas à *la première* annoncée pour le soir. Ce n'est pas qu'on se préoccupe beaucoup de savoir si l'on assistera à l'éclosion d'une œuvre d'art, mais on assure que Desbarolles a réglé un duel effrayant; mais on parle d'une mise en scène splendide et

de trucs anglais ; enfin les initiés affirment que Dindonnette et Bichonnette se montreront aux binocles des amateurs dans des déshabillés du dernier galant. Que diable voudriez-vous de plus?

Divers se sont procuré des stalles à des prix insensés, uniquement parce que le bruit s'est répandu qu'on sifflera la grande scène du troisième acte, et rien ne les charme autant que de voir une pièce nouvelle tomber avec fracas.

Cinq ou six ont fait des prodiges de stratégie afin d'obtenir des strapontins, informés à la dernière heure que mademoiselle X... occupera l'avant-scène de rez-de-chaussée du côté gauche.

On n'a pas craint d'insinuer, dans un petit journal, que le financier Des Lupeaux est parti subitement pour Bruxelles. Coûte que coûte, Des Lupeaux a dû obtenir une loge de balcon, où il exhibera sa personne fleurie, dans le but paternel de rassurer ses actionnaires, qui sont ses enfants. Il ne filera qu'un peu plus tard.

Rastignac, qui s'est battu le matin, éprouve le besoin impérieux de promener son bras en écharpe dans les couloirs et au foyer.

D'Arthez, dont le roman babylonien, annoncé depuis onze ans, vient enfin de paraître, sent la nécessité de circuler dans la foule avec la sérénité majestueuse d'un homme profondément convaincu qu'il a créé un monde.

Pensez-vous que A —, qui tient à prouver qu'il est toujours du dernier bien avec madame B —, et que C—, qui a intérêt à montrer qu'il est au plus mal avec mademoiselle D —, ne remueront pas ciel et terre pour se procurer des places ?

Parmi ceux qui feront le siége du bureau de location avec une ardeur enragée, n'oublions pas l'avocat Vinaigre, qui envenima, il y a trois jours, avec un si beau succès de scandale, la querelle conjugale des époux Marneffe ; n'oublions pas davantage le docteur qui eut la chance de passer dans les Champs-Elysées au moment même où notre illustre ténor Fantasio tomba de cheval et

se cassa la clavicule. L'avocat espère qu'on lui parlera de sa plaidoirie rayée ; le médecin se flatte qu'on lui demandera des nouvelles de son client. Ils ne seront pas dans une salle de spectacle, ils se croiront sur un piédestal.

Et celles qui sont coiffées d'un chapeau d'une forme inédite ; et celles qui ont à faire scintiller aux yeux de leurs concitoyennes une broche et des boucles d'oreilles qu'elles portent pour la première fois ; celles qui brûlent d'une flamme coupable pour le premier rôle, et celles que le nez du comique fait rêver ; celles qui ont trouve un coupé, un cheval et un cocher dans leur sabot de Noël ; celles qui ont causé la ruine du vicomte et le suicide du baron, croyez-vous qu'il soit possible qu'elles manquent à la fête ? Oh ! non ; elles en sont le charme vif, l'attrait principal ; et si, par aventure, elles n'étaient pas de la fête vous entendriez les messieurs de l'orchestre se dire les uns aux autres, avec des voix de trappistes et des gestes lamentables : — C'est *crevant!*

« Crevant » est un adjectif qui est en train de

se faire une bonne situation dans le monde. Ne dites plus : « C'est infect. » Vous auriez l'air d'arriver du fond de votre province. *Infect* est démodé autant que les manches à gigot et les romans du vicomte d'Arlincourt.

XV

Plus d'une fois, du vivant de M. Véron, j'ai songé au pénible quart d'heure qu'il passerait le jour de sa mort, au moment où l'essaim des nouvellistes à court de copie bourdonnerait autour de son cadavre à peine refroidi.

A notre époque, vous le savez bien, ce qu'on pardonne le moins à un homme c'est d'avoir été heureux toute sa vie, surtout si cet homme heureux s'est vanté de sa chance et s'il a fait montre de son bonheur.

Peu importe aux Athéniens de Paris qu'Aristide soit appelé *le juste;* ils ne s'en offensent pas;

mais gare à Aristide s'il est appelé *le millionnaire*. La dure loi de l'ostracisme lui sera appliquée dans toute sa rigueur.

— Ah! brigand! s'écrient les doux Athéniens du boulevard, tu manges des truffes et nous mangeons des pommes de terre; tu fais le tour du lac en calèche, tandis que nous sommes réduits à l'impériale des omnibus; tu te payes des avant-scènes dans les théâtres où nous n'avons que des strapontins; par les fenêtres de ta chambre à coucher tu aspires les parfums de l'oranger en fleur, alors que nous sommes empestés par les plombs du voisinage; on t'attribue des aventures charmantes et nous faisons nos choux gras de notre blanchisseuse.... Attends un peu, scélérat! nous insinuerons que tu fabriques de la fausse monnaie; nous t'accuserons d'avoir empoisonné Ballet, à l'hôtel de *la Tête noire*, à Saint-Cloud, sous le pseudonyme de Castaing... Nous affirmerons que tu as la gale!

Cependant il faut rendre à nos contemporains la justice qui leur est due. Nos craintes ne se

sont pas entièrement réalisées. Le quart d'heure final de M. Véron n'a pas été aussi pénible que nous le supposions. La plupart des chroniqueurs ont fait preuve de bon goût. Les autres, — ceux-là même qui ont coiffé le Bourgeois de Paris de la même manière que trois ou quatre polissons d'outre-Manche s'avisèrent, l'an dernier, de coiffer la statue de Duguesclin, — les autres, disons-nous, ont gardé dans leurs attaques, hormis un ou deux, une mesure relative dont il faut leur savoir gré.

C'est ainsi qu'il n'est venu à l'idée de personne d'accuser M. Véron d'avoir hâté le trépas de son frère cadet, décédé quelques mois avant lui.

Une si louable modération marquerait-elle un temps d'arrêt dans la voie de polémiques exaspérées où diverses plumes sont entrées ces temps passés? Souhaitons-le, mais ne nous y fions que tout juste. Une hirondelle ne fait pas le printemps.

Il est bien entendu que ce n'est point la biographie de M. Véron que nous tentons d'écrire.

Ce travail a été fait par tout le monde et par le Bourgeois de Paris lui-même dans ses *Mémoires*. Si l'on vous dit : « Il naquit d'un père papetier, dans la rue du Bac, en l'an 1798, » ne court-on pas le risque d'attaquer une sonate dont vos oreille ssont déjà rebattues ?

Quel est notre but ? Mettre à son vrai plan et dans sa vraie lumière la figure spirituelle et sympathique d'un homme qui nous honora de son amitié pendant les quinze dernières années de sa vie. Il y a eu deux Véron, serait-on fondé à dire, celui de la légende et celui de la réalité. C'est ce dernier que nous avons à cœur de faire connaître. Pour accomplir cette tâche, il nous suffira de le montrer tel qu'il était, et non tel qu'on s'est plu à le représenter dans les innombrables caricatures écrites et parlées dont il fut la victime, ou le héros — car il n'est pas donné au premier venu de se mirer dans sa caricature.

Pendant quarante ans, M. Véron a été « tête de turc, » et il n'est guère de débutant-journa-

liste, s'escrimant à amener le cinq cents, qui n'ait, en manière d'exercice, et pour se faire la main, asséné ses plus formidables coups de poing sur le sinciput du bourgeois de Paris.

M. Scribe, aussi, a été tête de turc, le baron Gros pareillement, et bien d'autres encore.

Il en est que ce petit jeu de société pousse au suicide, témoin le baron Gros.

Il en est qui souffrentsans se plaindre, et qui en meurent, ainsi que M. Scribe.

Ils sont rares et singulièrement bien trempés ceux qui, à l'exemple du docteur Véron et d'Alexandre Dumas père, subissent cette grêle de horions sans sourciller, sans que leur bonne humeur en soit altérée.

Mais s'il importait peu à M. Véron que la presse s'égayât au sujet de ses cols de cravate, de la pâte Regnauld et de ses œuvres littéraires, il n'endurait pas la plaisanterie quand elle franchissait les limites du badinage. Sur un mot qui sonna mal à ses oreilles, alors qu'il était directeur de l'Académie royale de musique, il en-

voya deux amis au rédacteur d'une feuille théâtrale et il essuya le feu de son adversaire sans que son pouls ait été accéléré d'un seule pulsation.

Comme tous ceux qui entrent dans la carrière, celui qui écrit ces lignes considéra comme un devoir naturel de taper sur la tête de turc du docteur Véron. C'est pourquoi, dans un livre heureusement oublié, *Les petits mystères de l'Opéra*, deux pages désobligeantes furent consacrées au Bourgeois de Paris, qui se vengea comme bien peu l'eussent fait.

Plusieurs années écoulées, alors qu'il dirigeait *le Constitutionnel* avec un réel succès, je lui fis part de mon désir de publier des nouvelles dans le feuilleton de son journal, ne lui dissimulant pas, dans ma requête, que je l'avais souvent malmené dans *le Charivari* et lui confessant avec sincérité que *Les petits mystères de l'Opéra* figuraient à mon actif littéraire.

La réponse ne se fit pas attendre. Elle était conçue en ces termes :

« Monsieur,

« Le feuilleton du *Constitutionnel* vous est ouvert. Venez me voir. Journaux et journalistes ne me feront jamais autant de mal qu'ils m'ont fait de bien. »

Logiquement je conclus de la lecture de ces quatre lignes, que M. Véron était un galant homme et un homme spirituel, opinion qu'un de nos confrères a gardée de lui, à la suite d'une aventure qui n'est pas sans analogie avec celle qui vient d'être contée.

« J'ai peu connu M. Véron, mais je l'ai côtoyé, dit le confrère que nous citons. Il y a quelques années, je le rencontrai à Enghien, chez M. de Girardin. Je venais de rendre compte d'un livre, signé de lui, et je n'avais pas ménagé la critique de cette boursoufflure bourgeoise qui gonflait toujours un peu sa personnalité poli-

tique et littéraire. Il vint à moi, très-cordialement : « Vous avez parlé de moi, merci ; quand j'écris, ce n'est pas pour être oublié. » Il partit de là pour s'analyser et se discuter lui-même, avec une bonne foi parfaite. Il reconnaissait volontiers qu'il était une expression des travers de son temps, et des ambitions déclassées suscitées par les révolutions. C'était, en somme, un homme de beaucoup d'esprit. »

Cette attestation et cent autres encore n'empêcheront pas Oscar Filandreux de persister dans son opinion : « M. Véron n'était qu'un ventre. » Elucidons-la, voulez-vous, cette question du ventre ; élucidons-la avec les preuves à l'appui et les pièces en main.

Un abonné de *l'Univers illustré*, où je rédigeais la chronique hebdomadaire, me posa un jour cette question : « A présent que le *Café de Paris* n'existe plus, où dîne M. Véron ? »

A quoi je répondis par la voie du journal :

« Le docteur Véron dîne chaque jour à la

Maison-d'Or, dans le salon du rez-de-chaussée qui s'ouvre sur le boulevard. Il occupe la dernière table en entrant, à main gauche. Les frères Verdier ont fait à cet habitué d'élite la faveur d'un fauteuil, tandis que les autres consommateurs n'ont droit qu'à des chaises. Dans le cas où vous supposeriez que les dîners de M. Véron sont taillés sur le modèle des festins de Trimalcion, je vous préviens que vous êtes à cent kilomètres de la vérité. Le docteur est très-sobre : il ne mange que deux plats, et sa boisson ordinaire se compose de très-vieux bordeaux largement trempé d'eau. »

Le jour même où parut le numéro contenant mon article, je reçus de M. Véron une lettre que j'aurais gardée pour moi seul, si j'avais obéi aux conseils de ma modestie. Mais citerait-on un journaliste qui ait jamais obéi aux conseils de sa modestie ?

Je publiai donc *in extenso* le billet de M. Véron, spécimen très-complet de l'esprit fin et dé-

licat du Bourgeois de Paris. Que Filandreux, que tous ceux qui ont nié cet esprit lisent ces lignes écrites au saut du lit et au courant de la plume :

« MON CHER AMI,

« Puisqu'un curieux s'est rencontré qui tient à savoir où je dîne, et comme je dîne, j'ai à vous remercier de la réponse que vous avez bien voulu lui faire. Tout ce que vous dites de mon régime et de ma salle à manger est exact, — les deux plats, le vin, l'eau, la sobriété, et même le fauteuil!

« Dans les salons et dans les gazettes, on inscrivait au nom du prince de Talleyrand tous les mots vifs et fins qui couraient la ville et la cour. Au *Café de Paris*, on mettait sur le compte de mon estomac tout ce qui se mangeait et se buvait autour de moi. Et alors que de folles histoires inventées et même imprimées! on faisait de moi un Gargantua gourmet.

« Tant pis! c'est bien fait! Pourquoi ne pas

cacher sa vie ! pourquoi ne pas dîner chez soi? — Pour votre gouverne, spirituel moraliste, voici le pourquoi :

« C'est certainement l'estomac de l'homme qui a trouvé cet aphorisme : qui va *piano* va *sano*, qui va *sano* va *lontano*. Eh bien ! chez soi, à l'heure dite, le potage est sur la table, le rôti sort de la broche, le dessert est dressé... Les gens de service, pour dîner plus longuement, vous mènent par un train-express ; ils ne vous servent pas, ils vous étouffent !

« Au cabaret, on est autrement servi. A la bonne heure ! on attend ! J'ai soin de dire aux garçons : Ne vous occupez pas trop de moi ! j'aime à attendre et je viens ici pour ça.

« Et puis, au cabaret, la porte s'ouvre à chaque instant, et c'est l'imprévu qui entre : c'est une connaissance ; c'est un camarade ; c'est un ami ! On s'interroge, on se souvient, on cause, on rit : ce n'est pas l'estomac, c'est l'esprit qui est à table. Quelques bons mots, quelques riants souvenirs.... et l'on dîne sans

s'en apercevoir. Du même coup, on a dîné et l'on a digéré. Il n'y a que les boas qui se complaisent à digérer. Voilà, cher et aimable philosophe, pourquoi je vis à Paris comme un Anglais ou comme un Russe célibataire et traversant Paris.

« Quoi qu'il en soit, jeudi ou samedi de la semaine prochaine, tournez le bouton de la *Maison-Dorée* vers six heures et demie au plus tard, et venez dîner avec moi. Je ferai mettre les grands plats dans les petits, et nous dégusterons en délicats quelques vieux vins. Malgré mon écart de régime, je suis sûr, grâce à votre gaieté, grâce à votre esprit, que notre menu franchira notre pylore au pas de course. Nous aurons faim le lendemain matin. J'attends de vous une bonne réponse et un bon appétit.

« Tout à vous.

« L. VÉRON. »

Quel est donc l'imbécile qui, le premier, a

qualifié le peuple français de *peuple le plus léger de la terre?* Où la prenez-vous cette légèreté, mon bon monsieur ? J'imagine que la légèreté consiste à passer rapidement d'une idée à une autre. Eh bien ! laissez le peuple français chausser une idée, si fausse qu'elle soit, et vous userez trente-six mille tire-bottes sans parvenir à le déchausser.

Pour le plus grand nombre de ceux qui ont écrit sa nécrologie, le docteur est resté « un Gargantua gourmet. »

Quelqu'un ayant raconté que ce fut à contre-cœur qu'il reçut l'opéra de *Robert le Diable*, dont il n'avait pas soupçonné les beautés, on vous affirmera carrément que Meyerbeer dut lui envoyer du papier timbré pour le contraindre à représenter son œuvre.

D'autres sont allés plus loin : il ont inventé que le maëstro s'était vu, sur le refus obstiné de l'impresario, dans l'obligation de payer de ses deniers un orgue indispensable à la pompe et à l'action de son cinquième acte.

En vain Meyerbeer, dans une lettre qui eut une publicité considérable, donna un démenti explicite et indigné à ces calomnies persistantes; l'histoire du papier timbré et celle de l'orgue de *Robert le Diable* ont été pêchées, tous ces jours-ci, dans une foule d'écritoires où elles surnageront longtemps encore.

En revanche, on a passé sous silence les cadeaux princiers faits aux artistes qui interprétèrent l'opéra de Scribe et de Meyerbeer, l'augmentation toute spontanée des feux de Levasseur, après sa création de Bertram, les surprises galantes du 1er janvier, et tant d'autres actes généreux qui honorèrent la carrière directoriale de M. Véron. On ne peut pas dire, d'ailleurs, qu'il ait eu affaire à des ingrats. Sa mémoire est restée chère aux artistes reconnaissants du chant et de la danse.

Sous des dehors parfois un peu bourrus, M. Véron cachait un fonds de bonté, et sa bonté était spirituelle. Est-ce qu'on se trompe en vous offrant, comme un joli trait de caractère, certaine

anecdote qu'il a négligé de mentionner dans ses *Mémoires*, et que nous avons saisie au vol ?

Un jour qu'il assistait à une des dernières répétitions de *la Juive*, on vint le prévenir qu'un visiteur insistait pour le voir et lui parler sur-le-champ. Il s'agissait, au dire du visiteur, d'une communication extrêmement importante, et qui ne pouvait souffrir aucun retard.

M. Véron entra, en maugréant, dans son cabinet, et on vous laisse à penser quelle fut sa colère, lorsqu'il se trouva en face d'un inconnu de haute taille et de belle prestance, qui sollicitait une place de figurant.

M. Véron, qui lui avait intimé l'ordre de passer la porte, ne fut pas médiocrement surpris en entendant l'aspirant figurant éclater en sanglots et en le voyant se précipiter à ses genoux qu'il s'efforçait d'embrasser.

— Monsieur le directeur, disait l'homme, si vous me renvoyez sans avoir accueilli ma prière, je jure que demain matin on me trouvera pendu. Ecoutez mon histoire. Je suis fabricant de para-

pluies et marié; j'adore toujours ma femme et je constate avec amertume qu'elle a cessé de m'aimer. J'ai la conviction que sa flamme renaîtrait si elle me voyait sur la scène de l'Opéra, habillé de soie et de velours, ou couvert d'une armure d'argent et coiffé d'un casque d'or.

Le cas parut si plaisant à M. Véron qu'il dit au suppliant avec douceur :

— Relevez-vous, mon ami, et séchez vos larmes. Vous êtes engagé. Vous débuterez dès demain dans l'armure du prince de Grenade et vous allez venir répéter *illico* le rôle du légat du pape dans *la Juive*. Vous ferez votre entrée en scène magnifiquement habillé et monté sur une haquenée blanche. Le soir de la première, vous aurez une stalle d'amphithéâtre pour madame votre femme.

Un mois après, M. Véron recevait cette lettre de son pensionnaire reconnaissant :

« O monsieur, soyez béni! Élisa qui avait rendu une part de sa tendresse au prince de Grenade, Élisa l'a rendue tout entière au légat du

pape. Je suis le plus fortuné des époux et jamais je n'oublierai que ma félicité est votre ouvrage. »

Malheureusement pour le pauvre diable, en joueur habile qu'il était, M. Véron ne tarda pas à passer la main à M. Duponchel. Or, il advint que, dans une reprise du *Philtre,* le prince de Grenade dut figurer sous le costume peu avantageux d'un simple fils des champs, coiffé d'une perruque rousse ébouriffée et chaussé de gros sabots, avec de la paille dans les susdits sabots. En même temps l'intrigue le dépouillait de ses casques et de ses armures, de sa soie, de son velours et de sa blanche haquenée.

Soit que l'amour de son Elisa eût souffert de cette dégringolade sociale, soit qu'il se considérât comme déshonoré aux yeux de ses camarades, le figurant dégradé se pendit une nuit dans son arrière-boutique.

Lorsque le docteur Véron prit en mains les rênes du gouvernement de l'Opéra, les recettes flottaient piteusement entre soixante-quinze et cent louis.

Le succès, sans précédents, de *Robert le Diable* les fit monter à neuf et dix mille francs. Non-seulement le public se pressait le soir à la porte du théâtre, mais il faisait queue, le matin, devant le bureau de location, et c'était l'agréable spectacle qui attendait invariablement l'impresario, quand, à l'heure de midi, d'un pas superbe, il pénétrait dans son royaume.

Certain jour, comme il rentrait à Paris après une courte absence, l'empressement du public lui sembla plus vif que de coutume. Les sergents de ville avaient peine à contenir les impatients qui assiégeaient le bureau de location. M. Véron monta dans son cabinet en se frottant les mains et en bénissant son étoile.

Un employé l'attendait avec impatience.

— Monsieur le directeur a vu? demanda *ex abrupto* l'employé.

— Quoi? Qu'ai-je vu?

— La foule qui envahit la location?

— Sans doute.

— Quel effet ce spectacle a-t-il produit sur monsieur le directeur?

— Parbleu! un effet on ne peut plus agréable.

L'employé fit un bond en arrière.

— Mais, monsieur, dit-il, vous ne savez donc pas ce qu'ils sont venus faire?

— Je pense qu'ils viennent retenir des places pour ce soir, pour après-demain et pour les jours suivants.

— Erreur, monsieur; vous vous trompez du tout au tout.

— Je me trompe! moi?

— Hélas! oui; ils rapportent leurs coupons! ils redemandent leur argent!

— A quel propos?

— Monsieur n'a donc pas lu les journaux? Monsieur ne sait donc pas ce qui se passe?

— Il y a une semaine que je suis absent. Que se passe-t-il donc?

— Le choléra a éclaté à Paris; tous les étrangers partent ou sont partis. Avant-hier, la recette n'a pas atteint trois mille francs.

Ils connaîtraient mal M. Véron, ceux qui supposeraient qu'il ait chancelé en recevant cette nouvelle en pleine poitrine.

Impassible et froid, il ouvrit sa caisse ; elle contenait six cent mille francs qu'il destinait à un placement en rente trois pour cent. Il en fit dix paquets de soixante mille francs, en se disant:

— C'est ce que je perdrai chaque mois; donc, je suis certain de marcher pendant dix mois.

Il venait d'entamer philosophiquement son huitième paquet, lorsque le fléau cessa de décimer la ville. Rassuré et affamé de plaisirs, Paris se rua dans les théâtres déserts. Les étrangers revinrent de tous côtés, et les mirifiques recettes de dix mille francs reparurent avec eux.

A la *Revue de Paris*, qu'il a fondée, comme au *Constitutionnel*, qu'il a ressuscité, le docteur Véron a prouvé qu'il aimait les lettres et ceux qui les cultivent. Les lettres l'ont payé de retour. D'un sentiment unanime, les *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, un grand succès de la librairie contemporaine, sont considérés aujourd'hui

comme un livre très-curieux, très-varié, rempli de faits, de saines appréciations, de révélations piquantes, écrit avec un éclectisme de bon goût et un réel esprit. Il sera, un jour, impossible de s'occuper de la société française de cette moitié du dix-neuvième siècle sans puiser dans les *Mémoires* du docteur Véron.

Si les lettres ne restèrent pas sourdes à sa tendresse, il n'en fut pas de même de ceux qui les cultivent. Dans une circonstance mémorable, on ne s'est pas contenté d'être injuste envers M. Véron, on s'est montré ingrat et cruel.

Le 17 avril 1856 (la date nous est donnée par Jules Lecomte, dans ce curieux *Perron de Tortoni*, une de ses dernières œuvres, une des plus intéressantes et des plus variées), le 17 avril 1856, donc, un personnage, qui se prétendait anonyme, avait chargé M. le docteur Véron, qui se prétendait son mandataire, de remettre au comité de la Société des gens de lettres de France une somme de dix mille francs, pour être employée à ouvrir un concours littéraire sur quatre

sujets de genre différent, et à délivrer des prix parmi plus de cinq cents pièces envoyées.

Ce donateur masqué, on l'a deviné, n'était autre que M. Véron. L'année suivante il renouvela son acte de munificence, soit vingt mille francs tombés de son porte-monnaie, rosée bienfaisante, sur des terres généralement arides et desséchées.

Si vous pensez naïvement que la Société des gens de lettres ait érigé une statue équestre à son bienfaiteur au milieu du square de la cité Trévise, gardez cette illusion qui vous honore..... et abstenez-vous de lire les petits journaux de l'époque.

C'est encore le *Perron de Tortoni*, de Jules Lecomte, qui nous fournit cette jolie anecdote :

On allait vendre à la salle des commissaires-priseurs les meubles d'un jeune peintre, débiteur de douze cents francs envers son marchand de toiles, de cadres et de couleurs. La veille du jour fixé pour la vente, le docteur fit offrir la somme à l'artiste, qu'il avait eu occasion de rencontrer.

Le peintre répondit qu'il n'acceptait de service de ce genre que de ses amis intimes, remercia et refusa.

On procède à la vente ; elle commence par un antique tabouret légèrement boiteux.

— A trois francs ! dit le commissaire-priseur.

— A douze cents francs ! s'écria un agent de M. Véron.

Pénétré de reconnaissance pour un service si délicatement rendu, l'artiste arrêta la vente et resta en possession de son mobilier.

De cette histoire, il ne faudrait pas se hâter de conclure que la caisse de M. Véron s'ouvrît avec beaucoup de facilité, ni qu'il ait aspiré à la succession de l'homme au petit manteau bleu.

— Mes gens passent leur temps à fermer ma porte sur le nez de deux sortes de visiteurs, se plaisait-il à dire, les emprunteurs et les inventeurs. Ceux qui veulent me faire gagner de l'argent ne m'inspirent pas moins d'effroi que ceux qui veulent m'en emprunter.

Sans toucher au côté politique de la carrière

de M. Véron, on peut dire que son rôle, dans des circonstances capitales, ne fut ni sans importance, ni sans péril. Ceux même qui ne sont pas logés dans le même camp que le Bourgeois de Paris rendront hommage à son courage civil et à son désintéressement.

Aimant à dire le fond de sa pensée sans périphrases ni métaphores, il dut abandonner la direction du *Constitutionnel* dont il eût fini par compromettre les destinées pacifiques. Cette abdication forcée, coïncidant avec sa non-réélection de député de la Seine, le jeta pendant un certain temps dans une humeur irritable et chagrine.

Inquiet de l'état où je voyais son esprit, persuadé que le moral ne tarderait pas à déteindre sur le physique, je l'incitai à se mettre au travail, à continuer ses *Mémoires*. D'abord repoussé avec perte, je revins à la charge et la victoire me resta finalement.

C'est à ces luttes amicales que le docteur Véron fait allusion dans les lignes qu'on va lire, lignes extraites de la préface du volume de *Nouveaux*

Mémoires qu'il publia à la Librairie internationale, il y a tantôt quatre ans :

« Rien n'est si difficile que de conduire avec sagesse, en toutes convenances, les derniers jours à passer dans ce monde, pour finir son temps. Dans la vie, comme au théâtre, tout est bien qui finit bien. « Ai-je bien joué mon rôle ici-bas ? » disait un empereur romain aux amis qui entouraient son lit de mort.

« Par un ciel gris et froid, le ciel des tristesses et des défaillances, en prenant l'œuf frais du matin, je confiai à un ami cet inattendu projet de me désintéresser, dans ce monde, de tout et de tous, et d'apprendre à me taire en vieillissant. J'estimais, ce jour-là, que ce qu'il y a au monde de plus spirituel, de plus habile, de plus convenable, c'est de ne rien dire.

« Cette confidence faite à un ami reçut une amicale et grondeuse publicité ; mais bientôt, par une subite conversion, ces beaux projets de sagesse et de silence se sont trouvés emportés par

ce torrent d'excitations d'esprit qui se succèdent dans la vie, même la plus discrète, la plus retirée, excitations qui trouvent bientôt tant de prétextes à rompre le silence. *Écouter toujours et ne rien dire, il n'y a pas de situation si cruelle!* s'écriait Juvénal.

« Voilà comme, après un silence heureux, j'en conviens, mais non sans quelques impatiences parfois, j'écrivis soudain, sur une belle page blanche, et d'une main ferme encore : *Nouveaux Mémoires d'un Bourgeois de Paris.* »

L'amicale et grondeuse publicité, dont parle le docteur, sa lettre la reçut dans le *Grand Journal,* dont j'étais alors le rédacteur en chef, et où elle fut très-remarquée.

De là cette chaleureuse dédicace écrite sur la première page de l'exemplaire qui me fut envoyé par l'auteur, la veille de la mise en vente :

« A mon ami Albéric Second, mes chauds remercîments et ma vive reconnaissance.

« L. VÉRON. »

Cet homme qui avait tant de bonnes raisons pour aimer la vie et pour la pleurer, nous a enseigné comment on meurt quand on est un chrétien et un sage. Les pieux mensonges de ses amis ne l'abusaient pas. Il savait à une heure près le temps qui lui restait à vivre et sa sérénité n'en fut point altérée.

Le jour où le docteur Véron s'en est allé, c'est véritablement quelqu'un qui est parti.

XVI

Les chroniqueurs ont parfois de bonnes fortunes. Le hasard nous conduisit un matin dans une maison amie, au moment où Bouffé rendait visite au maître du logis.

— Dans le petit article si bienveillant que vous avez consacré à ma représentation de retraite, nous dit le célèbre comédien, vous avez écrit que de fausses spéculations de bâtisse et d'achats de terrain ont dévoré mes économies. Un de vos confrères a même prétendu que je me suis ruiné à la Bourse où, de ma vie, je n'ai mis les pieds. La vérité est que je n'ai jamais eu de

fortune. Ah! cher monsieur, je suis venu au monde vingt ans trop tôt. De mon temps, ce n'était pas l'usage de nous attacher à un théâtre avec des chaînes d'or. Au Gymnase, où se sont écoulés les trois quarts de ma carrière d'artiste, mes appointements ne se sont pas élevés au-dessus de cinq cents francs par mois. Dans les dernières années seulement, mon directeur me gratifia de dix francs de feux par soirée. Or, Dieu m'a donné une nombreuse famille. Vous voyez donc qu'il m'eût été difficile de gaspiller une fortune qu'il ne m'a pas été possible d'économiser. J'ajoute que le triste état de ma chétive santé m'a obligé de quitter les planches juste à l'époque où je commençais à gagner de l'argent.

Bouffé nous apprit que la recette de sa représentation de retraite a été de vingt-cinq mille et quelques francs. Il y a eu huit mille francs de frais; bénéfice net, dix-sept mille francs.

— Par quel miracle, lui demandâmes-nous, avez-vous réussi à obtenir la salle de l'Académie impériale de musique pour cette soirée ?

— C'est toute une histoire, nous répondit-il.

— Si vous me racontez cette histoire, me sera-t-il permis de l'insérer dans mon journal?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Racontez-la donc et recevez d'avance mes remercîments et ceux de mes lecteurs.

Voici l'histoire de Bouffé.

« Pendant l'été de 1847, nous dit-il, je donnais à Londres des représentations assez suivies. Parmi les pièces de mon répertoire qui avaient le privilége d'attirer le public et de le contenter, je citerai *le Gamin de Paris*, de MM. Bayard et Vanderburk, et *Michel Perrin*, de MM. Mélesville et Charles Duveyrier.

« Un soir, je venais de terminer le premier de ces deux ouvrages et j'étais monté dans ma loge, lorsque j'entendis frapper trois coups discrets à la porte.

« — Entrez! criai-je avec un peu d'impatience, car l'entr'acte était court, j'avais à me transformer en Michel Perrin, et je craignais d'être dérangé et retardé par quelque fâcheux.

« Je crois qu'à présent on dit *un raseur*, *un gêneur*. Dans ces temps reculés, on disait un fâcheux.

« Je fus vite rassuré en reconnaissant le comte d'Orsay, qui me témoigna toujours de la bienveillance et dont les visites m'étaient particulièrement agréables.

« Le comte d'Orsay n'était pas seul.

« — Mon cher Bouffé, me dit-il, j'ai pris la liberté d'amener avec moi un de mes amis, un Français qui ne vous avait pas encore vu jouer et qui a le désir bien naturel de vous témoigner tout le plaisir que vous lui avez fait éprouver dans votre rôle du *Gamin de Paris*.

« L'ami du comte d'Orsay m'adressa en effet d'aimables paroles.

« — Si je ne craignais d'être indiscret et importun, ajouta-t-il, je vous demanderais, monsieur Bouffé, la permission de ne regagner ma stalle que lorsque vous descendrez sur la scène. Je viens de vous applaudir dans le personnage d'un tout jeune homme ; je sais que vous allez

nous apparaître sous les traits d'un vieillard et je serais très-curieux d'assister aux mystères de cette transformation surprenante.

« — Je vous en prie, mon cher Bouffé, reprit le comte d'Orsay, faites comme si nous n'étions pas là, mon ami et moi.

« Je pris la balle au bond, car je n'avais pas une minute à perdre. Je me grimai ; je me fis une tête ; en moins d'un quart d'heure je fus prêt. On vint m'avertir que le régisseur allait frapper les trois coups.

« — Messieurs, leur dis-je, en me levant, Michel Perrin vous salue.

« L'ami du comte d'Orsay me remercia de mon hospitalité et m'assura qu'il n'oublierait pas l'obligeance que j'avais mise à satisfaire sa curiosité et son caprice.

« Nous descendîmes l'escalier ensemble. Quand nous fûmes sur la dernière marche, le comte d'Orsay me souffla dans l'oreille :

« — Est-ce que je vous ai dit le nom de votre visiteur, mon cher Bouffé?

« — Non, monsieur le comte.

« — Seriez-vous aise de le connaître?

« — Sans doute.

« — Eh bien! c'est le prince Louis Bonaparte.

« — L'ex-prisonnier de Ham?

« — Lui-même.

« Il y a environ deux mois, lorsque je songeai à organiser ma représentation à bénéfice, mes amis me dirent :

« — Avez-vous demandé à M. Montigny s'il consentira à vous prêter la salle du Gymnase?

« — Non.

« — Qu'attendez-vous?

« — J'attends de savoir si l'on me prêtera la salle de l'Opéra.

« — La salle de l'Opéra... vous êtes fou!

« Je les laissai dire ; j'avais mon idée. Je rédigeai une supplique à l'Empereur et je pris la liberté de rappeler à Napoléon III la visite que le prince Louis m'avait faite à Londres.

« Le surlendemain, ma supplique était ren-

voyée à qui de droit. Elle portait dans la marge ces six mots écrits de la main de Sa Majesté :

« *Pour M. Bouffé, oui, oui, oui.* »

« Et voilà comment il se fait que mon bénéfice ait eu lieu à l'Opéra et non au Gymnase, nous dit Bouffé. Vous voyez, messieurs, que j'avais raison : c'est toute une histoire. »

XVII

Vous me priez instamment monsieur mon abonné du *Grand Journal*, de vous désigner « un bon état » pour votre jeune fils dont l'avenir commence à vous inquiéter.

Tout en désirant que le jeune homme gagne le plus d'argent possible, vous souhaitez qu'il en expose le moins possible.

C'est pourquoi sans doute il ne vous plaît pas qu'il soit agent de change.

La profession d'avocat, me dites-vous, serait assez de votre goût; — malheureusement votre héritier est affligé d'un bégayement très-prononcé.

On conçoit, en effet, qu'un avocat bègue risquerait fort de mourir de faim s'il comptait sur son éloquence pour vivre. Un avocat n'a pas le droit d'être bègue. Un juge, c'est différent. Et encore, voyez le Bridoison du *Mariage de Figaro!*

Il y a bien le commerce de la haute nouveauté; mais outre qu'il exige une mise de fonds considérable, pour un qui s'enrichit, combien d'autres s'y ruinent!

Et d'ailleurs, m'écrivez-vous, vos « principes bien connus » ne vous porteraient pas à faire bénir les magasins de monsieur votre fils par le clergé de sa paroisse, ce qui est indispensable au succès.

Il y a aussi le Sénat et le Conseil d'État où l'on émarge de jolis traitements; mais vous me faites observer avec raison que vous avez assez de bon sens pour ne point exiger du Gouvernement qu'il nomme d'emblée « votre Ernest » conseiller d'Etat ou Sénateur. — Effectivement, ce serait raide.

Et vous vous déclarez un père fort embarrassé;

et vous me suppliez de vous aider à sortir d'embarras à l'aide d'un bon avis.

Puisque vous me faites l'honneur d'en appeler à mes lumières, mon cher monsieur, voici le conseil que je me permets de vous donner :

Achetez au susdit Ernest quatre mains de papier écolier, une fiole d'encre et une douzaine de plumes de fer.

Vous voyez que la mise de fonds ne vous ruinera pas.

Lorsque vous serez en possession de ces menus objets, faites venir le jeune homme auprès de vous et dites-lui ces simples mots accentués avec l'autorité légitime d'un père :

— Mon fils, attendu qu'il est temps de songer sérieusement à ton avenir, tu vas me faire le plaisir de prendre l'état de M. Victorien Sardou.

Sérieusement parlant, mon cher monsieur, je n'en connais point de plus lucratif.

Une seule comédie de Victorien Sardou, *la Famille Benoiton*, lui a rapporté deux cent mille francs.

Se créer dix mille francs de revenu avec un simple déboursé de deux francs soixante-quinze centimes, vous voyez, Monsieur, que c'est là une opération excellentissime.

Donc, on ne saurait trop vous conseiller de pousser votre Ernest dans cette bonne voie.

Il est bien entendu que, pour exercer avantageusement l'état où Victorien Sardou est passé maître, le papier, l'encre et les plumes ne suffisent pas d'une manière absolue.

Il est indispensable d'y joindre beaucoup d'esprit, beaucoup d'imagination, beaucoup de persévérance et beaucoup de talent; mais on ne met pas en doute les aptitudes d'Ernest, eu égard au proverbe : « Tel père, tel fils. »

Pour réussir à souhait dans cette partie avantageuse, il est encore nécessaire qu'on ait un grand amour du travail.

En effet, ceux qui s'imaginent que les auteurs dramatiques composent leurs pièces dans les cabinets particuliers des restaurants, « en sablant

le champagne, « ceux-là sont de purs imbéciles.

— Exemple :

Peu de jours après la première représentation de *la Famille Benoiton*, j'eus occasion d'écrire à l'auteur, désirant enrichir d'un autographe de sa façon l'album d'une personne de mes amies. Le lendemain, je reçus un énorme rouleau de papier qu'accompagnait cette lettre :

« MON CHER AMI,

« Je comptais et compte encore vous aller remercier chaudement pour votre rude coup d'épaule. En attendant, voici une cargaison d'autographes; ce sont tous les brouillons de *la Famille Benoiton* que j'allais vouer aux flammes quand votre petit mot m'est arrivé. Il y a là de quoi allumer votre feu tout l'hiver, si vous n'y trouvez pas une page à garder, et je vous donnerai en revanche quelques lignes de ma plus belle main. Mais si vous pensez comme moi, qu'il n'y a pas de meilleur autographe que celui

qui sort de la plume sans prétention à la pose de la belle écriture et du bel esprit, voici de quoi empoisonner tous les albums de vos amis et connaissances.

« A bientôt et bonne, très-bonne poignée de main.

« VICTORIEN SARDOU. »

Rien de curieux, d'intéressant et d'instructif comme l'examen attentif de ces divers manuscrits. Il y a là un millier de feuillets couverts de pattes de mouche microscopiques. Que de ratures! Que de scènes recommencées! Que d'actes faits, défaits et refaits de fond en comble! D'après mon estime, un tel travail représente quatre ou cinq mois de *pioche*, à raison de sept ou huit heures de travail quotidien. Si je me trompe dans mon calcul, ce n'est pas en trop; c'est en moins.

Envoyez-moi votre fils, mon cher correspondant, je lui ferai voir les brouillons de Victorien

Sardou. Il est urgent qu'Ernest se persuade, avant de mettre la main à la pâte, qu'au théâtre, pas plus qu'ailleurs, les allouettes ne tombent pas du ciel toutes rôties. Encore faut-il commencer par les tuer, les plumer, les mettre à la broche et les faire cuire à point.

A point! tout est là. C'est le *nec plus ultra*, le dernier mot, le fin du fin de tous les arts, y compris l'art de la cuisine.

Cet art, qu'on ne saurait trop estimer, ceux qui se vantent de le posséder à fond sont nombreux. Ceux qui s'y entendent réellement sont très-rares.

Bien souvent j'avais ouï dire qu'Alexandre Dumas père n'était pas moins bon cuisinier qu'habile romancier; et malgré le ton affirmatif des personnes qui avançaient cette proposition flatteuse, un vague scepticisme surnageait dans mon esprit.

Critiquez ses œuvres littéraires, Alexandre Dumas vous laissera dire et ne se donnera pas la peine de répondre.

Critiquez sa cuisine et vous courrez le risque d'être transpercé par la broche de Dumas.

Comment l'auteur de *Monte-Cristo* a-t-il su que je n'avais pas une foi complète dans ses talents culinaires? *ignoro*. Le fait est qu'il a bien voulu me prouver combien j'étais injuste à l'endroit de la perfection de ses ragoûts et de ses sauces.

« Je vous attends à dîner chez moi, mardi prochain, à sept heures, m'a-t-il écrit, et je vous préviens que j'aurai mis la main à tous les plats. Vous jugerez donc en connaissance de cause. »

On conçoit si je fus exact.

Quoique l'invitation marquât sept heures, j'arrivai à six heures devant le numéro 107 du boulevard Malesherbes.

— Si Alexandre Dumas ne m'a pas trompé, m'étais-je dit, je le surprendrai au beau milieu de sa cuisine. S'il m'apparaît dans son cabinet, dans sa chambre ou dans son salon, je saurai à quoi m'en tenir.

J'entre dans une des habitations de grande

mine qui bordent le boulevard Malesherbes ; je monte un bel escalier et je sonne à la porte d'un appartement situé au troisième étage.

— Monsieur Alexandre Dumas?

— C'est ici, me répond un groom.

— Est-il visible?

— Non, monsieur.

— Il travaille?

— Oui, monsieur.

— Dans son cabinet sans doute? demandai-je perfidement.

— Non, monsieur ; dans la cuisine.

Guidé par des parfums alléchants, je traversai l'antichambre, j'enfilai un couloir et je pénétrai dans le temple.

Habit bas, le col nu, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes, Dumas agitait une cuiller d'argent dans une casserole étincelante, tout en donnant des ordres à un cordon bleu et à un aide qui les exécutaient avec une ponctualité intelligente et empressée.

— Eh quoi! c'est vous, s'écria Dumas, en

m'apercevant. Vous savez que vous êtes d'une heure en avance? Ah! çà.... Vous ne venez pas me dire que vous ne viendrez pas?

Quand on a un tort, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de le confesser. J'avouai donc, sans préambule comme sans périphrase, le motif qui m'avait fait devancer l'heure fixée pour le rendez-vous.

Dumas, qui est l'indulgence même, me pardonna, à la condition que j'irais l'attendre au salon où ses convives arrivèrent peu après, et et où lui-même ne tarda pas à nous rejoindre.

A sept heures, le groom ouvrit les deux battants de la porte et annonça:

— Monsieur est servi.

O cher Dumas! quoi qu'on ait dit, quoi que vous ayez dit vous-même touchant votre science culinaire, on n'en a pas dit assez. Quel succès! quelle victoire! quel triomphe! — un dîner bourgeois, tel que les princes n'en dégustent pas tous les jours.

Le défilé commença par une soupe aux choux,

à laquelle Dumas avait travaillé pendant deux jours.

A la soupe succéda une friture d'éperlans ;

Laquelle fut suivie d'un civet de lièvre ;

Suivi lui-même d'un ragoût de mouton à la hongroise ;

D'un rôti de faisans, d'écrevisses à la bordelaise et d'une salade de mâches, céleris et betteraves.

Je passe sous silence le plat de légumes, l'entremets et le rocher de glace confectionnés par des mains étrangères.

Comme on le voit, il est difficile de manger des mets plus simples ; il est impossible de manger rien de meilleur.

J'attendais Alexandre Dumas à l'instant solennel de la salade, ayant la prétention d'être d'une certaine force sur cet article essentiel de tout repas habilement combiné. En présence du chef-d'œuvre que je lui vis assaisonner devant nous et auquel je goûtai avec une sensualité pleine d'émotion et de respect, il ne me reste

qu'à proclamer mon infériorité. Je la proclame publiquement.

Si, conformément à mon conseil, Alexandre Dumas avait consenti à ouvrir un restaurant aux environs du Champ de Mars, pendant l'exposition universelle de 1867 — un restaurant où il eût fait lui-même la cuisine, bien entendu — il eût réalisé en six mois un million de bénéfice.

XVIII

Par une matinée encore un peu frisquette du mois de mai, comme je mettais le pied dans une de ces grandes voies solitaires et silencieuses de l'extrême faubourg Saint-Germain, qui rappellent au souvenir ces rues de province où l'herbe pousse entre les pavés disjoints, j'aperçus, à vingt pas devant moi, un homme en blouse grise qui traînait une petite charrette, tout en glapissant d'une voix de crécelle :

— Chasselas de Fontainebleau! chasselas de Fontainebleau!

A ce cri inusité dans la saison où nous étions,

plusieurs commères se montrèrent soudain sur le seuil des portes. L'homme s'arrêta et sa charrette fut bientôt entourée.

— Se peut-il qu'au mois de mai on en soit déjà à vendanger les treilles de Thomery? pensai-je; et je me hâtai afin de constater de mes yeux un tel prodige de végétation que Mathieu (de la Drôme) et *idem* (de la Nièvre) ont négligé de faire figurer dans les prédictions de l'année.

A mesure que j'approchais, j'entendis mes commères entonner avec ensemble un chœur énergique de malédictions et d'injures.

— Ah! le gueux! disait l'une.

— Pour un filou, voilà un filou! disait l'autre.

— Déranger ainsi pour rien d'honnêtes femmes de leur travail!

— Il mériterait qu'on la renversât dans le ruisseau, sa vieille charrette!

— Depuis quand est-il permis de se moquer ainsi du pauvre monde?

— S'il y avait un sergent de ville dans la rue, son affaire serait tôt faite — à ce brigand!

Semblable au matelot bronzé que n'émeuvent plus les déchaînements de la tempête, l'homme à la blouse grise attendit patiemment qu'un instant de silence lui permît de répondre.

— Mesdames, dit-il enfin avec un sourire aimable, je reconnais volontiers que je mérite toutes vos injures et de plus grosses encore; mais avouez que si je m'étais contenté de crier : *Allumettes chimiques! Allumettes chimiques!* aucune de vous ne se serait dérangée.

Un coup d'œil jeté sur sa charrette me mit à même de voir qu'elle contenait en effet une pacotille de boîtes d'allumettes. En revanche on n'apercevait pas le moindre raisin, ni de Fontainebleau, ni d'ailleurs.

L'homme reprit d'une voix insinuante et douce :

— En promettant des raisins de Fontainebleau le 10 mai, j'étais sûr de piquer votre curiosité, mesdames, et de vous faire sortir de vos maisons. Or, vous ne voudrez pas vous être dérangées pour rien. Il est impossible que vous n'ayez

pas, plus ou moins, besoin d'allumettes, et sagement vous mettrez à profit l'occasion que je vous fournis de renouveler vos provisions épuisées.

Pour quelques-unes qui rentrèrent chez elles en grommelant et en lui montrant le poing, la plupart fouillèrent dans leurs poches, vaincues par la logique de ce fin raisonnement, et le négociant ingénieux fit, en un clin d'œil, une bonne récolte de décimes. La scène jouée, il s'éloigna rapidement ; je le suivis à distance, et lorsqu'il fut parvenu dans une rue voisine, je l'entendis qui recommençait à crier de plus belle:

— Chasselas de Fontainebleau ! chasselas de Fontainebleau !

Il me sembla au premier abord que cette ruse commerciale n'était pas d'une honnêteté parfaite, mais en y réfléchissant mieux, je fus amené à conclure que l'homme à la blouse grise ne faisait, en somme, que se modeler sur la grande majorité de ses concitoyens.

Regardez autour de vous et vous verrez bien

vite que le monde est rempli de personnes fallacieuses toutes prêtes à vous vendre de médiocres allumettes à la place des beaux raisins effrontément annoncés.

Ah ! si, du moins, leurs allumettes s'enflammaient au premier choc ; mais on vous en souhaite ! Essayez plutôt, pour voir. Sur douze, six ne brûleront guère et six ne brûleront pas du tout.

Plus j'y songe, plus je me souviens d'avoir entendu ce cri alléchant : « Chasselas de Fontainebleau ! » retentir à mes oreilles autre part que dans les rues désertes du faubourg Saint-Germain, en mainte et mainte circonstance, il y a six mois, il y a huit jours, il y a une heure.

N'est-ce pas l'amorce, vieille comme le mariage, dont se servent invariablement les mères de famille qui ont des demoiselles à établir ?

Et l'éditeur qui va faire paraître un nouveau roman de son auteur favori ;

Et le directeur de théâtre qui est à la veille de

représenter une grande pièce, en dix actes et vingt tableaux ;

Et le financier qui se dispose à lancer une affaire industrielle ;

Et le candidat éloquent qui sollicite les suffrages des électeurs de son arrondissement ;

Et le musicien qui vient de retenir, pour son concert, la salle Herz, la salle Erard ou la salle Pleyel ;

Et le peintre qui a donné le dernier coup de pinceau à sa toile ;

Et le rédacteur en chef qui va commencer la publication d'un grandissime feuilleton dans son journal....

Ecoutez-les tous crier à tue-tête et à pleins poumons : « Chasselas de Fontainebleau ! chasselas de Fontainebleau ! »

On a beau avoir été dupé cent fois, on accourt, on se presse, on tend l'oreille, on tend la main et, le plus souvent, il arrive qu'on se trouve en présence :

D'une fille bossue,

D'un roman idiot,

D'un drame sifflé, comme on siffle les drames de M. Louis Ulbach,

D'une affaire véreuse,

D'un candidat muet comme une tanche,

D'un musicien qui ne sait pas la musique,

D'un peintre d'enseignes,

D'un interminable feuilleton sans tête ni queue.....

O les allumettes! ô les allumettes!

XIX

Quand la dernière gerbe est fauchée, quand la dernière grappe est cueillie, le moissonneur et le vendangeur épongent la sueur qui ruisselle de leurs fronts brunis, s'assoient à l'ombre des charmilles et se reposent en vidant à petits coups un broc de vin frais. Plus vaillante, plus courageuse, plus infatigable à elle seule que tous les autres ouvriers ensemble, la Mort vendange et moissonne jour et nuit, sans jamais interrompre sa terrible besogne. — Nous venons d'enterrer Jules Lecomte.

Jules Lecomte, un des créateurs de la chroni-

que, un des maîtres du genre, contribua pour une bonne part au succès de *l'Indépendance belge*, à Paris, et à la brillante fortune du *Monde Illustré*. Si absorbants qu'ils fussent, ses travaux de courriériste ne lui prirent ni tout son temps ni toute son intelligence. De 1848 à 1864, il frappa à la porte de plusieurs théâtres, et un grand nombre d'éditeurs sonnèrent à la sienne. *La Loge de l'Opéra* et *le Perron de Tortoni*, sont deux succès qui datent d'hier. Pour remonter un peu plus haut, sa comédie *le Luxe* et son ouvrage *la Charité à Paris* ne sont pas oubliés. *La Charité à Paris* lui valut un prix décerné par l'Académie française. Si l'on récompensait encore chaque année l'auteur de la pièce la plus morale, la plus salutaire, jouée au Théâtre-Français, à coup sûr *le Luxe* lui eût valu une deuxième couronne. — De 1834 à 1848, il a écrit cinquante volumes de romans de mœurs et d'histoires maritimes. — Quel labeur! C'était un homme du monde doublé d'un bénédictin.

La chronique du *Monde illustré*, telle que Jules Lecomte l'a faite pendant huit années, est un tour de force que les gens du métier peuvent seuls apprécier à sa juste valeur. Les théâtres, les livres, les courses, les concerts et les tribunaux n'étaient pas de son domaine; et Dieu sait si ce sont là des matériaux précieux pour les courriéristes dans les jours de disette. Tous les éléments si divers mis en œuvre par lui avec un goût et un tact parfaits, avec une convenance exquise, il les tirait de son propre cerveau; c'est son imagination souple, alerte et féconde qui les lui fournissait. Que de sujets de roman forcément condensés en cinquante lignes! Que de sujets de comédie fatalement étranglés entre deux alinéas! mais c'est le destin des chroniqueurs. Ils se dépensent en menue monnaie; on les absorbe sous forme de globules.

Rien d'ingénieux et de bien trouvé comme les fables que Jules Lecomte inventait dans le silence de sa jolie maison de Passy. Ses confrères, comme les autres, s'y laissaient prendre. Je me

souviens, entre mille, d'une certaine histoire de testament, à laquelle les lecteurs du *Monde illustré* croient encore comme à l'Ancien Testament. Il s'avisa de raconter qu'un moribond sceptique avait demandé que ses obsèques fussent célébrées à six heures du matin. Notez qu'on était au mois de décembre. Cinq cents lettres de faire part ayant été lancées dans la ville, il ne vint que douze personnes, et Jules Lecomte conta que chacun des douze amis fidèles était entré en possession d'un legs de vingt-cinq mille francs. Mon nom figurait parmi les douze. Je je ne suis pas parvenu à convaincre un certain nombre de mes concitoyens que c'était là une de ces inventions où excellait notre ami.

La maladie à laquelle Jules Lecomte a succombé est une phthisie pulmonaire. Un matin il m'écrivit : « Imagine-toi une insupportable complication de mon état : chaque soir, vers huit heures, il me prend un gros accès de fièvre qui me fait à la fois frissonner et brûler, me met dans une moiteur qui amène un peu de délire,

ou tout au moins le déplacement dans les idées, me porte dans la lune et ne me quitte que vers quatre heures du matin. Le médecin me donne cette jolie perspective, si bien d'accord avec ma vie et mon état, de passer une forte partie de l'été aux bords de l'Océan. — Autant parler du Styx. »

Trois jours après, nouvelle lettre : « Depuis lundi, nous luttons ici contre une bronchite aiguë, rupture de vaisseaux sanguins, trois saignées, fièvre de 105 à 120 pulsations, le tout sur le malheureux corps que tu sais. »

Le surlendemain : « Le docteur Sée sort de chez moi et me navre. Il craint une fluxion de poitrine. Déjà j'ai un poumon pris. »

Vingt-quatre heures après : « On me transporte rue Taitbout, 73, hôtel de Touraine, pour me soigner. »

Je continue le dépouillement de cette correspondance douloureuse : « Viens de bonne heure, à ta première sortie. Le poumon gauche ne se prend pas ; le temps s'adoucit ; nous sommes

moins inquiets. Mais quelle maigreur! Il m'est interdit de parler; mais le peu que je parlerai sera pour toi. »

« Cher ami, alternatives; mais le danger franchi. Petite pleurésie. Fièvre obstinée de 85 à 90. La remise sur pied sera longue, avant que je reprenne mes douches ou casse du bois... Chaque jour me prouve de plus en plus qu'il faut vivre pour douze personnes et dédaigner le reste... Si tu as besoin de me parler, quand même je ne pourrais pas te répondre, tu peux toujours venir. »

« J'avais vu, il y a quelques semaines, sur le catalogue d'une vente de livres rares, l'indication d'une édition des fameux *Baisers* de Jean Second, ton ancêtre (?). On annonçait des vers inédits en tête et en queue, reliure de Bozérian, en cuir fauve; bref, un volume d'amateur.

« Je l'indiquai pour m'être acheté, avec ordre de ne le pas laisser échapper. On me l'a envoyé hier. Je le reçois sur mon canapé-lit, où je suis bien heureux d'être encore.... Ami, je te l'offre,

te l'envoie.... Que ne puis-je te le porter ! et je signe avec 95 pulsations. »

« Veux-tu prier l'ami Auguste Joltrois de venir causer un peu avec moi de notre pièce. C'est ma grande préoccupation, et je souffre fort de te voir opprimé à cause de moi. Reste à savoir pourquoi je suis opprimé et quel mal j'ai fait.... Enfin ! — Ce froid m'est très-contraire. Je suis, dans le peu que je reste, tout à toi. »

« J'en ai pour deux mois avant d'être sur pied. »

« J'apprends que c'est le docteur qui t'empêche de venir. Ne l'écoute pas, viens. Tu parleras seul. »

« J'entrerais en convalescence si le soleil le voulait. »

« Accablé par le changement de temps. »

Après un court séjour à l'hôtel de Touraine on le porta rue Boursault, n° 15, dans l'appartement qu'il avait loué pour *six ans*. En entrant chez lui, il manifesta une joie d'enfant ; et comme un vif rayon de soleil illuminait le salon, il s'écria d'une voix étouffée :

— Enfin, te voilà donc, mon bon médecin, mon cher guérisseur!

A dater de ce moment, le mal fit d'effroyables progrès, et rien n'était plus douloureux que de l'entendre former des projets d'avenir. Il allait se remettre sérieusement à une comédie en quatre actes destinée au Théâtre-Français, *Jalousies de Femme;* il livrerait prochainement à son éditeur Dentu une suite au *Perron de Tortoni;* l'automne venu, il publierait les deux premiers volumes de ses *Mémoires du temps.* Comment ne pas se rétablir dans ce nouveau logis ombragé par les grands arbres des jardins voisins, égayé par le chant des oiseaux, inondé de soleil. — C'était la mort qui parlait de la vie.

J'allai le voir, le lendemain, avec Arsène Houssaye. Nous le trouvâmes étendu, comme d'habitude, sur son canapé, tout habillé. C'est à peine si nous parvînmes à saisir les paroles qu'il murmura à notre arrivée et à notre départ. Les mots expiraient sur ses lèvres décolorées. Un sifflement aigu soulevait sa poitrine haletante. Une

fièvre ardente le dévorait. Jamais je n'oublierai la sensation que je ressentis en serrant sa main amaigrie. Il me parut que je touchais un fer rouge.

C'est le vendredi, 22 avril 1864, à neuf heures du soir, que Jules Lecomte a rendu le dernier soupir. A quatre heures, il me disait de sa voix entrecoupée, brisée, éteinte :

— Je voudrais bien avoir un quart d'heure libre pour causer avec toi.... mais je n'en ai pas la force.... Ce soir, A NEUF HEURES, je serai plus calme....

A cinq heures, il demanda :

— Quel jour aujourd'hui ?

— Vendredi.

— Ah ! vendredi ! Ma copie est prête. Yriarte est-il venu la chercher ? S'il ne vient pas, que Wilhem la porte à l'imprimerie.

A six heures, il fit signe qu'il voulait écrire ; mais après avoir tracé quelques jambages informes, la plume lui tomba des mains. Comme le premier coup de NEUF HEURES tintait sur le

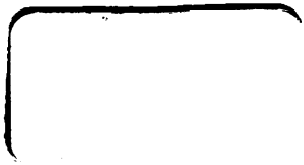
timbre de la pendule, il leva les yeux au ciel et poussa un soupir de délivrance. Il était mort.

Le testament de Jules Lecomte porte la date du 12 avril. Il a partagé sa très-petite fortune — ridiculement exagérée par le bruit public — entre quelques parents et un petit groupe de vieux amis.

Son testament se termine par ces mots, que je voudrais voir gravés sur sa tombe :

« *Mon âme à Dieu qui sait tout ce que j'ai souffert.* »

FIN

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN

OCT 5 - 1956